PER
S-400
CON

Le Samedi

58e ANNEE, No 27
DIX CENTS

MONTRÉAL,
23 NOVEMBRE 1946



Olivia de Havilland

Le moment approche...

OÙ VOUS SEREZ FIER DE POSSÉDER UN PARKER "51"

Vous savez naturellement qu'il est difficile de trouver des Parker "51". Il y à trois raisons. Le Parker "51" n'est pas produit en série. C'est un instrument de précision, le triomphe de 56 années de fabrication soignée. Faisant oeuvre de tous ses moyens, Parker ne fabrique aujourd'hui qu'une simple fraction des Parker "51" que nous pourrions vendre. Les approvisionnements de ces stylos "les plus désirés" augmentent cependant avec le temps, et nous espérons que vous pourrez prochainement posséder un "51". C'est alors que vous découvrirez que ce stylo écrit dès que vous posez sa pointe protégée sur le papier! Aussi agile que votre index, le Parker "51" est docile et écrit au fil de vos idées. Sa pointe d'osmiridium coûteux est si douce qu'elle semble flotter au-dessus du papier. Mais remarquez aussi la magie de cette encre "51" qui sèche à mesure que vous écrivez! Car ce stylo — et ce stylo seulement — est conçu et construit pour l'usage satisfaisant de l'encre qui sèche le plus rapidement du monde, l'encre Parker "51". De l'encre ordinaire peut aussi être employée au besoin. Il vaut la peine d'attendre un tel stylo. Demandez à votre marchand de vous réserver un Parker "51". Couleurs: noir, cèdre bleu, gris colombe, avec chapeau or doublé ou Lustraloy.

PARKER PEN CO., LTD., TORONTO, CANADA

◆ *GARANTIS POUR LA VIE. Les stylos portant le losange bleu sont garantis à vie contre tout sauf la perte et le dommage intentionnel, sous réserve d'un simple coût de 35c pour frais de port, d'assurance et d'emballage, à condition que le stylo soit retourné au complet pour fins de service.*

"Écrit sec à l'encre liquide!"



613F

La Robe de Mariée qui attendit...

RANGÉE dans un coffre de cèdre pendant des années par une courageuse garde-malade dont le plus grand rêve avait pourtant été de la porter... Mais cette garde-malade préféra y renoncer afin de mieux se consacrer au sort des enfants infirmes.

L'un des plus grands drames où se heurtent l'amour et l'esprit de sacrifice... Un chef-d'œuvre, le film de l'heure.



RKO PRESENTE

ROSALIND RUSSELL · ALEXANDER KNOX

dans SISTER KENNY

AVEC DEAN JAGGER

PHILIP MERIVALE · BEULAH BONDI · CHARLES DINGLE

RKO RADIO PICTURES

Réalisation et direction, DUDLEY NICHOLS • Scénario de Dudley Nichols, Alexander Knox et Mary McCarthy

Disposez-vous d'une minute pour être bien mis toute la journée ?

Vitalis

et le "traitement de 60 secondes" !





Vous le pouvez! Et vous pouvez aussi obtenir cette stimulation vivifiante du cuir chevelu . . . cette apparence de "tiré à quatre épingles" que le succès en affaires et en société exige—en une minute. Pour une mise soignée—stylée, procurez-vous une bouteille de Vitalis et ayez une chevelure belle et saine.

Voici comment

Vitalis et "le traitement de 60 secondes"

Une chevelure soignée en peu de temps! Massez votre cuir chevelu avec Vitalis pendant 50 secondes (ceci le débarrasse des pellicules libres, prévient la sécheresse et la chute prématurée des cheveux). Ensuite . . . 10 secondes pour peigner et . . . regardez! Plus soigné que vous ne l'avez jamais été. Et vous demeurerez ainsi. Essayez Vitalis dès aujourd'hui!

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

CE QU'ON DIT EN SUISSE

UN LAC A DISPARU, UN AUTRE A SURGI

Les troupes de montagne de l'armée suisse ont fait parler d'elles, et d'abondance, en 1912, lorsqu'un contingent du régiment de montagne 17 est descendu des abords de la Jungfrau sur le grand glacier d'Aletsch, par la cabane Concordia et le lac de Marjelen, pour arriver à Fiesch. Le bataillon 89, incorporé dans le régiment de montagne 18, a traversé ce glacier en partant de Belalp, en direction nord-est pour arriver également à Fiesch par le même lac de Marjelen.

Ce fut une tentative audacieuse, car la traversée d'un glacier demande de la prudence lorsque les participants sont nombreux et n'ont pas tous le pied montagnard, au sens le plus technique du terme. Les hommes durent s'encorder et l'équipement militaire n'était pas aussi perfectionné qu'aujourd'hui : on ignorait le paquetage si pratique de nos actuels alpins.

L'arrivée au bas du glacier d'Aletsch exigea des efforts prolongés, car, un par un, les hommes durent descendre une paroi de glace de neuf ou douze pieds. L'expérience réussit sans trop de complications, puisque tout le monde se retrouva au fond du lac de Marjelen, pour faire honneur au repas préparé selon les traditions culinaires de l'armée.

Au fond du lac ?

Oui, car il avait disparu ; il n'y avait plus une goutte d'eau. Et ce n'est pas là un phénomène extraordinaire, le lac de Marjelen étant de ces nappes d'eau qui se vident et se remplissent périodiquement par un canal subglaciaire en forme de siphon qui s'amorce lorsque les eaux atteignent à un niveau déterminé ou plutôt sont précipitées dans l'orifice ensuite de la chute d'un de ces énormes glaçons que le lac ne cesse de promener sur sa nappe.

Ce fut le cas en 1912. La cuvette se remplit peu de temps après le passage des soldats munis de la haute canne ferrée qui était alors d'ordonnance.

Et le phénomène s'est produit à nouveau l'été dernier, sans que la sécheresse y soit pour quelque chose.

Le Conseil d'Etat du Valais avait pris un arrêté, en 1938, interdisant toute construction aux abords du lac de Marjelen et notamment l'aménagement d'une "grotte de glace". La commune valaisanne de Fieschertal recourut, mais fut déboutée par le Tribunal fédéral.

Mais voici qu'on annonce la naissance d'un nouveau lac valaisan, qui ne figure sur aucune carte. C'est sur le glacier d'Aget, au Col de la Chaux, plus exactement, entre deux parois de glace et de rocher que cette nappe d'eau a surgi, en formation depuis nombre d'années. Il portera le nom de Lac d'Aget.

LE LIVRE MODERNE ILLUSTRE, AU LOCLE

L'exposition du livre moderne illustré, ouverte au Locle, présente au visiteur une intéressante synthèse des différentes techniques de l'illustration. Il ne s'agit pas de livres d'art, au sens où on l'entend habituellement, mais de beaux textes illustrés par de grands illustrateurs. Les organisateurs de l'exposition ont voulu donner à la quinzaine du livre moderne illustré une forme essentiellement didactique. On entend faire comprendre au public que le beau livre peut être un chef-d'œure au même titre qu'une toile de maître ou une sculpture.

L'exposition du Locle revêt une grande importance par la qualité des ouvrages présentés. *La Passion*, de Suarès, illustrée par Rouault, *L'Art d'aimer*, d'Ovide, illustré par Maillol, *l'Histoire naturelle*, de Buffon, illustrée par Picasso, *La Tempête*, de Shakespeare, illustrée par Cingria, *Bubu de Montparnasse*, de Charles-Louis Philippe, illustré par Dunoyer de Segonzac, *La Grande peur dans la montagne*, de Ramuz, illustrée par Berger, voisinent avec le *Pantagruel* et le *Gargantua*, de Rabelais, illustrés par Derain et Hermann Paul et le *Grand et Petit Testament* de Villon, illustré par Brayer. Les éditeurs sont les plus célèbres du monde de la bibliophilie, les Vollard, les Skira, les Gonin pour n'en citer que quelques-uns.

Au Locle, où survit une vieille tradition de la gravure et du graveur, l'exposition du livre moderne illustré, comportant une soixantaine d'œuvres rares, se trouve placée dans un cadre digne d'elle. A la cimaise du Musée des Beaux-Arts où se tient la quinzaine du livre moderne illustré, le graveur Aldo Patocchi a accroché quelques-unes de ses plus suggestives images sur bois.

LES ARTS GRAPHIQUES AU SERVICE DES SCIENCES NATURELLES

La collection d'arts graphiques de l'Ecole polytechnique fédérale a saisi l'occasion des fêtes du deuxième centenaire de la Société des sciences naturelles de Zurich pour organiser une instructive exposition de planches illustrées (8 septembre au 6 octobre). Grâce à de nombreux hors-texte, et pour une part aussi à des gravures sur cuivre enluminées, tirées de vieux livres, le visiteur peut se faire une claire idée du développement de cet art durant le siècle s'étendant de 1746 à 1846. Pour l'artiste, ce genre de production constitue un problème peu commun. Toute création personnelle, toute fantaisie artistique se trouvent bannies. Dans le cas particulier, le graveur est entièrement au service des sciences naturelles et doit rechercher, dans ses images, un maximum de précision.

Les planches et les in-folios exposés proviennent en partie de bibliothèques privées et publiques, en partie aussi de la collection d'arts graphiques elle-même.

NOTRE COUVERTURE

Peut-être moins célèbre mais non moins ravissante et surtout non moins talentueuse que sa sœur Joan, OLIVIA DE HAVILLAND remporte en ce moment de grands succès sur l'écran américain. Les cinéphiles canadiens ont été particulièrement heureux de cette réapparition. Fait à noter Olivia de Havilland et Joan Fontaine sont toutes deux nées en Orient.

Photo RKO Radio Pictures.

EDITORIAL

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

•

Tél: PLateau 9638*

Président : FRED POIRIER
Vice-prés. : GEO. POIRIER
Directeur : JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef : GERALD DANIS
Chef de publicité : CHARLES SAURIOL
Directeur artistique : HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif : OSCAR MAJOR
Chef du tirage : ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

•

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

•

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières
(Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an - - - - - - - - $3.50
Six mois - - - - - - - 2.00
ETATS-UNIS
Un an - - - - - - - - $5.00
Six mois - - - - - - - 2.50

•

AU NUMERO : 10 cents

•

HEURES DE BUREAU : 9 h. a.m. à 5 h. p.m. du lundi au vendredi.

•

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

NOS CHEMINS DE FER ET NOTRE AVENIR

SI juin est le mois par excellence des jeunes mariés, il semble que novembre soit un mois d'anniversaire pour les chemins de fer nationaux. Depuis l'inauguration de la ligne Montréal-Lachine, en novembre 1847, jusqu'à celle du Pont de Québec, le 20 novembre 1918, les annales de la Compagnie rapportent au onzième mois de l'année nombre de créations et de mises en exploitation de lignes, grandes et petites, aujourd'hui englobées dans le Réseau Canadien National. Celui-ci, comme on le sait, est composé des anciens chemins de fer construits par l'Etat — tel l'Intercolonial — comme condition du pacte de la Confédération, de réseaux comme le grand Tronc et le Canadien Nord (nationalisés parce qu'ils étaient financièrement incapables d'acquitter des dettes contractées envers l'Etat et que la continuité de leur exploitation était indispensable à la bonne économie du pays), d'une centaine de petites lignes plus ou moins déficitaires qui ont été absorbées par les grands réseaux amalgamés sous le nom de chemins de fer nationaux du Canada ou acquis directement par l'Etat pour la commodité des usagers et le développement normal des régions desservies.

A cause de la multiplicité de ses lignes constituantes le Canadien National a donc de nombreux anniversaires, mais le fait que plusieurs tombent en novembre n'est pas une simple coïncidence. Il s'explique largement par les exigences du climat canadien. Il est naturel que les grands travaux de construction à ciel ouvert soient entrepris au cours de la belle saison. Et également naturel que les constructeurs pressent les entrepreneurs de compléter les travaux avant l'hiver, époque de l'année où voyageurs et expéditeurs comptaient autrefois exclusivement et aujourd'hui encore dans une très large mesure, pour leur transport. On peut ignorer le chemin de fer en été et on le fait sans vergogne, mais dès que la neige bloque les chemins ou que le mauvais temps paralyse les autres moyens de transport, tout le monde réclame ses services et les plus exigeants sont souvent ceux qui ne s'en servent que durant trois ou quatre mois par an.

Novembre, qui voit généralement la clôture de la navigation et le commencement des grands froids, rappelle non seulement le souci qu'ont eu les pionniers de la voie ferrée de servir un petit peuple handicapé par des distances énormes et des hivers rigoureux, mais aussi le rôle indispensable que jouent les chemins de fer au Canada. En plus d'être le seul lien physique permanent entre neuf immenses provinces que la géographie et les intérêts particuliers tendraient à séparer, ils sont le pivot de notre économie nationale.

Ce sont eux qui, en toutes saisons et par tous les temps, assurent le ravitaillement de la nation, le développement des régions neuves et le flot régulier du trafic. Sans ses chemins de fer, le Canada, avec ses douze millions d'habitants éparpillés sur un territoire plus vaste que celui des Etats-Unis n'aurait jamais pu occuper d'abord, ni maintenir ensuite, son rang de troisième ou quatrième pays exportateur. C'est parce qu'il a plus de milles de chemin de fer par tête d'habitant que toute autre nation et les tarifs de transport les plus bas que notre Dominion jouit d'une prospérité que lui envient nombre de contrées aussi riches en ressources naturelles et encore plus densément peuplées.

On a cru, un temps, que nombre de nos lignes ferroviaires étaient superflues et un fardeau inutile pour les contribuables. La dernière guerre a permis de rétablir les faits. Elle a démontré que chaque mille de notre réseau ferroviaire était non seulement nécessaire au développement économique, mais avait de plus une grande importance stratégique. Il est généralement admis aujourd'hui que l'excellente organisation de nos chemins de fer a permis l'essor fantastique de l'industrie canadienne, au cours des cinq dernières années, et contribué largement au succès de nos armes en assurant le transport et le ravitaillement non seulement de nos troupes, mais aussi de troupes alliées. Incidemment, la guerre a aussi démontré à l'évidence que les chemins de fer nationaux étaient non seulement capables d'efforts extraordinaires, mais qu'avec un trafic suffisant, ils pouvaient être exploités avec profit pour leur actionnaire, le peuple canadien, à condition, bien entendu, de n'être pas obligés à transporter uniquement des produits de base pour lesquels les tarifs sont ridiculement bas, mais d'avoir une part raisonnable des marchandises qui commandent des taux rémunérateurs ou de pouvoir élever leurs tarifs au moins au niveau du coût du matériel et de la main-d'œuvre.

On ne saurait attendre d'une entreprise qu'elle fournisse un service supérieur au prix coûtant ou moins et dans les pires conditions de travail, puis accuse un joli bénéfice. Et quand cette entreprise est si indispensable qu'on ne saurait la laisser péricliter sans mettre en danger la vie économique de la nation toute entière, il convient sans doute d'étudier son cas sinon avec sympathie, du moins avec un certain intérêt égoïste. Chose certaine, quels que soient les progrès réalisés par les autres formes de transport, la géographie du Canada, le caractère de son économie et les exigences de ses principales industries font que le chemin de fer demeure et demeurera encore longtemps le principal instrument de la prospérité du pays en temps de paix et de sa stratégie en temps de guerre. Et ce rôle essentiel ne doit pas faire oublier les services qu'il rend comme pionnier des régions neuves, agent de liaison entre les provinces et serviteur empressé du public.

Et c'est pourquoi, en ce mois de novembre consacré au souvenir, il serait assez juste d'évoquer la mémoire des hommes audacieux qui ont couvert notre pays d'un précieux réseau de voies ferrées et de méditer quelques instants sur l'influence du chemin de fer sur notre vie individuelle et l'importance de son rôle dans la vie de la nation.

Jean DUBOIS



Une scène de "La Fille du Soleil" photographiée au cours de l'une des dernières répétitions. Dans ce groupe, on reconnait ROBERT RIVARD, JEAN-LOUIS PARIS, ARMAND LEGUET et SUZANNE AVON, tous "coureurs de bois", regardant avec méfiance l'arrivée parmi eux du paysan MARTIN (René Verne). — A droite, CARL DUBUC, l'auteur de la pièce dirigeant la répétition. ***Photos Conrad Poirier.***



Ci-dessus, "La Fille du Soleil" (José Forgues), vaincue par la Nuit, s'écroule aux pieds de son ennemie, la Jongleuse (Yvette Brind'Amour). — Ci-dessous, cette dernière au cours d'une séance de maquillage effectuée par Griffith Brewer.



Ci-dessus, CAMILLE DUCHARME dans un rôle fantaisiste spécialement écrit pour lui. — Ci-dessous, à droite, la maquette du décor représentant une clairière dans la forêt. On distingue le chemin qui donne une perspective réelle de 45 pieds.

DU THEATRE CANADIEN

"La Fille du Soleil"

De CARL DUBUC

Par Gaspard St-Onge

LE THÉÂTRE, chez nous, est-il viable ? Cette question, on était en droit de se la poser avec scepticisme durant les quelques années qui ont précédé la dernière guerre. On se rappelle même que le cinéma, tant français qu'américain, était définitivement entré dans son âge d'or et que l'on se contentait généralement de trouver là la réponse à cette question. Tous les amateurs de la scène, avoués ou à l'état latent, s'étaient donc graduellement faits à cette idée que le théâtre, chez nous du moins, avait vécu. En d'autres termes, la concurrence disproportionnée, inéluctable, avait sonné le glas.

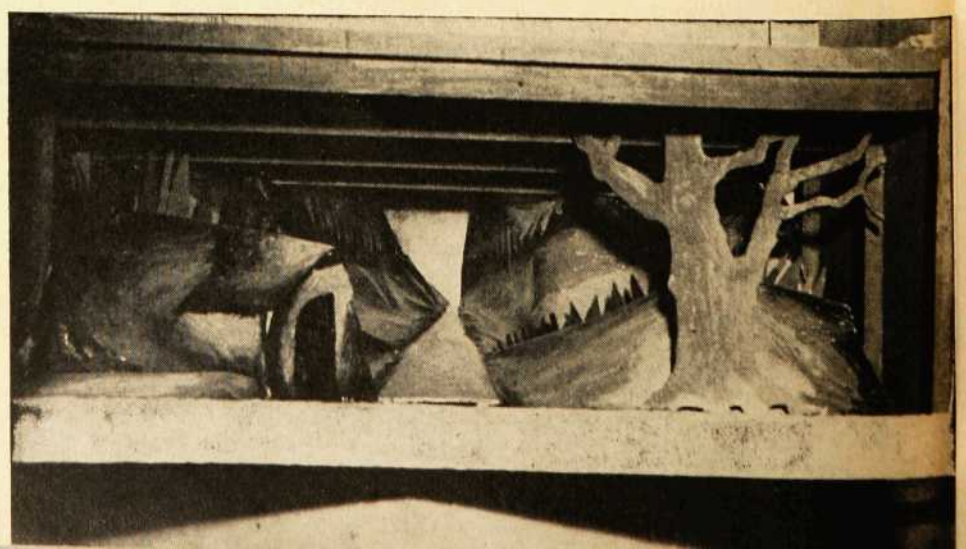
Vint la guerre et la pénurie du film français. L'obstacle ainsi écarté, le théâtre, tel un noyé à qui on insuffle de l'oxygène, s'éveille à nouveau, reprend ses couleurs et, en un temps incroyablement court, retrouve une vigueur inouïe. Voilà que *Les Compagnons* qui ne semblaient pas avoir trouvé leur formule définitive s'engagent hardiment dans les plus hautes sphères du théâtre contemporain avec Jean Anouilh, Jean Cocteau. *L'Equipe*, de son côté nous éblouit avec Jean-Paul Sartre, Ferenc Molnar et André Puget. Et, à certains moments, la liste de ces troupes s'allonge. Toutes ne sont pas heureuses, mais toutes dénotent cet élan, ce désir d'une saine réalisation du beau.

Mais voilà que la guerre prend fin, que le cinéma français reprend ses droits. Est-ce à dire que le théâtre doit de nouveau rentrer dans l'ombre ? Apparemment pas, ou du moins tel ne semble pas le cas puisque la vie théâtrale continue quand même chez nous. L'on peut même dire que la saison actuelle est l'une des plus riches de promesses, de surprises. Serait-ce donc qu'en réalité, il y eut toujours place et pour le théâtre et pour le cinéma ?

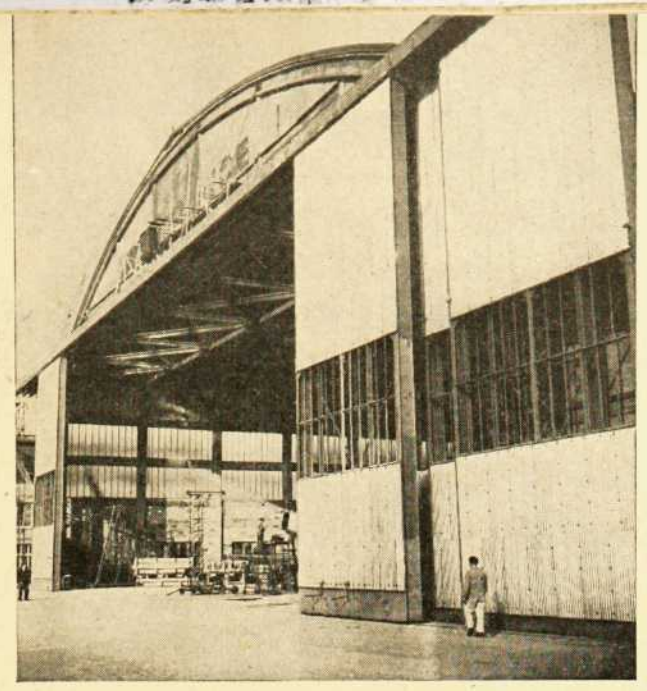
Voilà les réflexions que nous inspirent l'admirable, la courageuse initiative d'un tout jeune Montréalais, Carl Dubuc qui, sans crier gare, se révèle soudainement dramaturge et directeur d'une troupe pour nous donner une "Fille du Soleil" sur la scène du Gésu, à Montréal. A ceux qui se demanderont qui est Carl Dubuc, voici ce qu'en dit un critique de chez nous : "Il a déjà monté une pièce de Musset qu'il avait traduite en anglais (mai 1946). Il a joué avec l'Equipe et, en anglais, avec le Canadian Art Theatre. Ancien annonceur de radio, Carl Dubuc est devenu comédien de premier plan. Bien que n'étant âgé que de 21 ans, il a déjà publié un recueil de poèmes pleins d'intérêt."

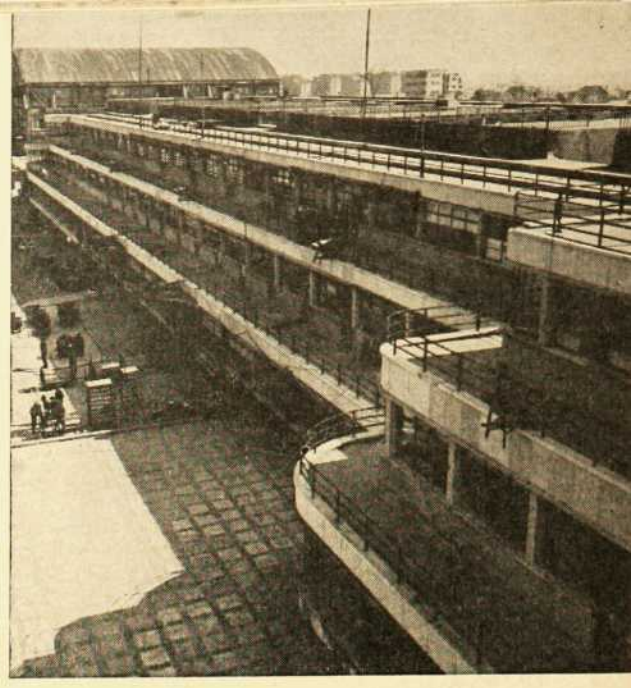
Avec "La Fille du Soleil", l'auteur a voulu se servir d'éléments vraiment canadiens. Il évoque la vie des coureurs de bois, aspect très typique de l'une de nos plus pittoresques époques historiques. Dans sa pièce, il met également en scène trois personnages [*Lire la suite page* 52]











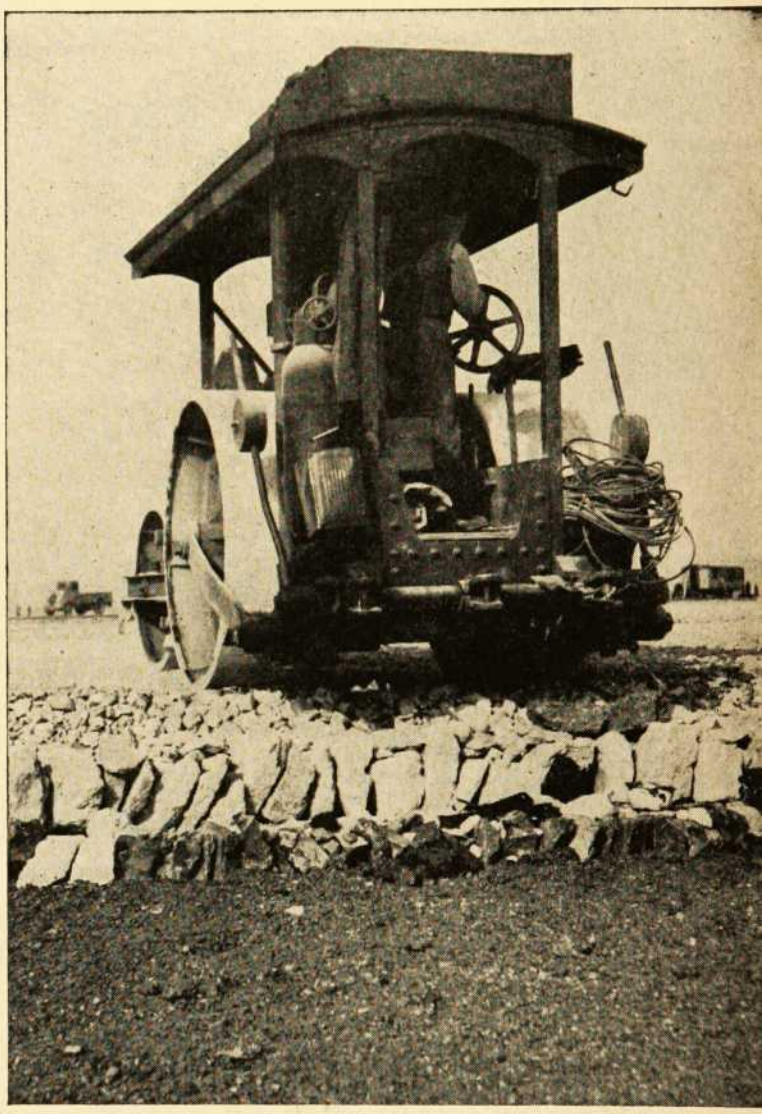
L'Aéroport du Bourget

Très abîmé pendant la guerre aussi bien par les bombardements des aviations alliées que par les destructions occasionnées par les Allemands, l'aérodrome du Bourget n'a jamais cessé de servir. Depuis la Libération et grâce à la mise en service d'une piste provisoire, le trafic qui était réduit dans le début a progressivement repris un rythme important (dans les journées de pointe pour le mois de mars, jusqu'à 145 avions tandis que pour le mois de janvier 85 appareils seulement).

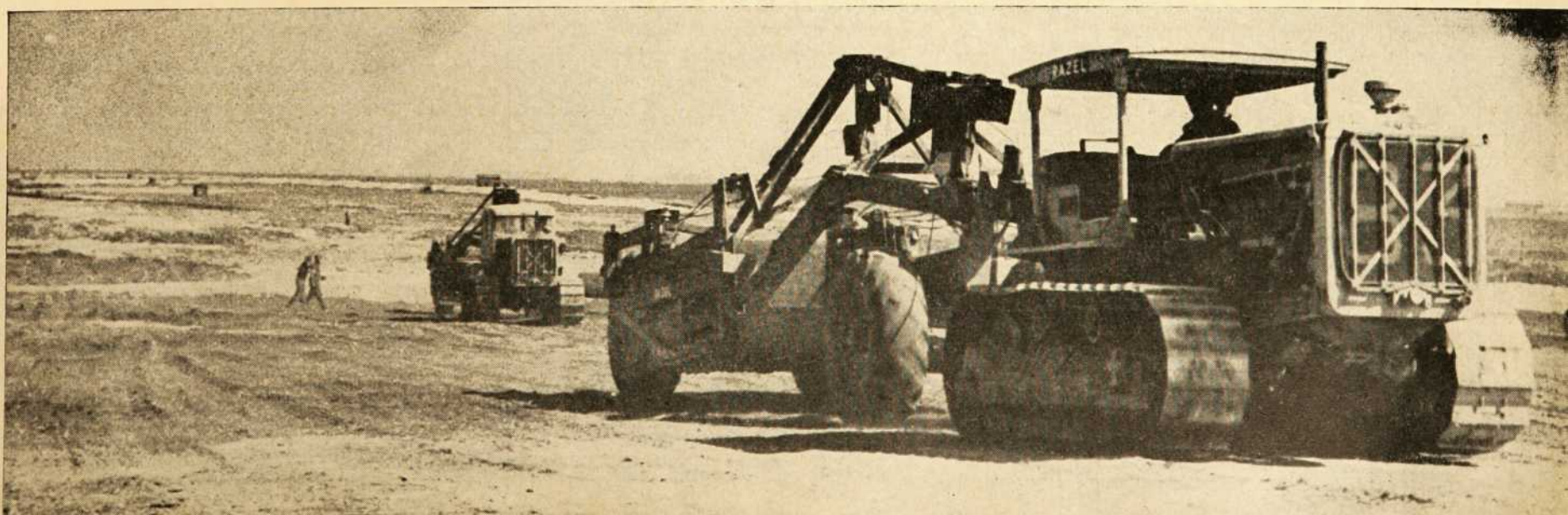
Parallèlement à ce trafic des travaux de réfection et d'agrandissement ont été entrepris tant pour la remise en état des hangars et de l'aéroport que pour la construction des nouvelles pistes.

Achevés pour la plus grande part, ces travaux ont nécessité un effort considérable. Les hangars dont les pieds avaient été dynamités ont été relevés à l'aide de vérins et entièrement remis à neuf. L'aéroport a, lui aussi, subi une réfection complète. Pour les pistes, une seule jusqu'à ces derniers temps, était en service ; elle s'étendait sur 5,000 pieds avec une largeur de cent pieds. La construction probablement terminée à l'heure qu'il est d'une nouvelle piste Nord-Sud sera suivie bientôt du prolongement de la piste en service, la piste Est-Ouest d'environ 1,300 pieds. On a même prévu le dédoublement de ces deux pistes.

De leur côté, les usines d'aviation préparent l'avenir et sortent plusieurs modèles d'avions de tourisme que les particuliers pourront dans un temps relativement court acheter à des conditions avantageuses. Comme on le voit, ce retour en pleine opération du célèbre aéroport du Bourget indique bien que la France entend reprendre son rang dans les derniers développements de l'aviation commerciale du monde.



Quelques scènes récemment prises à l'aéroport du Bourget. De gauche à droite, photos du haut, station de goniométrie. — Les hangars munis des nouvelles portes. — Vue extérieure de l'aéroport. — Ci-contre, à droite, rouleau à vapeur effectuant des travaux sur les pistes. — Ci-dessous, autres travaux de nivellement. On sait que le célèbre aéroport du Bourget, récemment remis en opération régulière, est appelé à jouer un très grand rôle dans l'aviation commerciale de la région parisienne. ***Photos S.I.F.***



Récit sentimental

ONDINE D'AMOUR

Par JACQUES SAINT-PRIEST

I — LA NAÏADE

Mais on dirait ce vieux Jack ? s'écria Marcel Lumière en fixant de l'autre côté de la rue un grand jeune homme qui marchait d'un pas pressé, l'air absent, un sourire sur les lèvres.

Il n'hésita pas à traverser, le passage étant libre, et à aller taper sur l'épaule de celui qu'il avait aperçu.

Jack Pannetier se retourna, surpris.

— Marcel ! ... Comment va, mon vieux ?

— C'est à toi qu'il faut le demander, répondit le jeune homme. Il y a plus d'un mois que nul n'a eu le plaisir de te rencontrer, et pas plus tard qu'hier soir, notre bande joyeuse commençait à s'émouvoir de ton éclipse. Tu n'as pas été malade ? Non ? Tu as une mine resplendissante. Pas de soucis d'argent ? Non, tu es vêtu avec la dernière élégance. Alors, que se passe-t-il ?

Jack passa son bras sous celui de son ami d'études et l'entraîna dans la direction de sa marche, un instant interrompue par leur rencontre.

— Viens avec moi, et tu sauras tout.

— Oh ! oh ! de quel ton tu me dis cela ! ... Quelle joie dans tes yeux ... quelle douceur dans ta voix. Parions qu'il s'agit d'une histoire d'amour, et que tu vas tout simplement me dire que tu es amoureux ... fiancé peut-être.

— Amoureux comme un fou. Fiancé ? Bientôt, je l'espère.

— Jeune fille du monde ? demanda Marcel.

Jack eut une seconde d'hésitation.

— Oui et non.

— Ah ! je ne comprends pas très bien, répliqua Marcel Lumière. Que signifie ce oui et non ?

— Voilà. Brigitte ... oui, c'est son nom et il lui va à ravir ; Brigitte Lemercier est une jeune fille charmante, dont la famille autrefois fut très riche, mais qui, hélas ! est pauvre aujourd'hui. Elle a été très bien élevée ; elle est très instruite, et la pauvre gosse doit subvenir non seulement à ses frais personnels, mais encore à ceux de son arrière-grand-mère très âgée, infirme, et qui lui reste seule de sa famille. Brigitte a eu le grand chagrin de perdre ses parents toute petite. Ils ne lui ont laissé qu'une modeste fortune dont les revenus, très diminués de par les circonstances, ne lui permettent pas de vivre.

— En somme, elle travaille ?

— Ce n'est pas un déshonneur, Marcel.

— T'ai-je dit le contraire, mon petit Jack ? Je crains seulement qu'avec la rigidité des principes de ta famille, tu ne rencontres quelque difficulté pour épouser l'objet de tes amours.

Une ombre passa sur le visage de l'amoureux.

— C'est là mon grand souci, expliqua-t-il. Mais ne dit-on pas que la foi soulève les montagnes ?

— La foi, mon vieux, ce n'est pas l'amour !

— L'amour est bien plus fort encore, Marcel. Si tu aimais comme j'aime, tu me comprendrais.

— Il y a longtemps que vous vous connaissez ? demanda l'ami de Jack.

— Un mois exactement.

— Où avez-vous fait connaissance ?

— Au cirque.

Marcel ne put retenir un léger éclat de rire sinon moqueur, du moins un peu sarcastique.

— Tu vas au cirque, maintenant ?

— Tous les soirs. Et je ne m'en lasse pas.

— Pour la voir, hein ?

— Parbleu ! Ce n'est pas pour m'amuser aux farces des clowns, tu le penses bien.

— Alors comme ça, ça t'a pris un beau jour, d'aller au cirque pour t'amuser ?

— Mais non. Pour y conduire ma filleule.

— La fille de ta sœur ?

— Oui. Mes parents l'avaient prise à la maison pendant la naissance du numéro deux. Comme la gosse avait été très sage, on lui avait promis de la mener au cirque. Le jour où maman devait l'y emmener, en matinée, elle a eu la grippe, et comme les places étaient prises, c'est l'oncle Jack que l'on a mis à contribution. Te dire que cela m'amusait beaucoup, je mentirais, mais pour rendre service à maman et aussi parce que j'aime beaucoup ma filleule et que ses beaux yeux auraient pleuré si la promesse n'avait pu être tenue, je l'ai collée à côté de moi dans le cabriolet et nous sommes allés tous deux au spectacle.

Jack se mit à rire tout à coup.

— Figure-toi qu'on a pris Mireille pour ma fille et qu'une dame près de nous m'a fait des compliments sur elle.

— Tu l'as détrompée ?

— Penses-tu ! J'ai été très fier, au contraire. Cela prouve que je puis avoir l'air d'un sérieux père de famille.

— Bref, ta rencontre avec ... ta future fiancée ou ... ton amie ?

— Ce n'est pas mon amie. Brigitte est sage.

— Tous les amoureux croient cela.

— Je te prie d'en être aussi certain que moi-même. Tu sais que le cirque donne une attraction de tout premier ordre, cette saison ?

— Oui, ils ont rétabli la piste nautique ... Il y a des baigneurs ...

— Et des baigneuses. A la seconde partie, on monte la piste qui se remplit d'eau, et la scène reste vide quelques instants, éclairée par des jeux de lumière ravissants. Or, voilà que tout à coup on voit surgir de l'eau changeante tout un monde de nains qui se mettent à nager, à exécuter des figures grotesques très amusantes. Soudain, au milieu d'eux, on voit apparaître une ondine qui nage divinement, danse même sur l'eau en se soutenant je ne sais trop comment.

— Et c'est cette ondine qui a fait battre ton cœur ?

— En la voyant apparaître, poursuivit Jack, j'ai reçu comme un choc au fond de l'âme. Presque aussitôt, nos regards se sont croisés et elle m'a souri si gentiment que je lui ai aussitôt rendu ce qu'elle me donnait avec tant de spontanéité. Mireille battait des mains, criait de joie et lorsque Brigitte eut fini son numéro, elle fit comme chaque soir le tour de la piste, s'arrêtant gentiment devant chaque enfant à qui elle serrait la main. Bien entendu, elle n'oublia pas Mireille et je ne pus retenir les paroles que je lui murmurai subitement tout bas. « Mademoiselle, vous venez de me donner une impression d'art telle, que je reviendrai certainement vous admirer une autre fois. » Je la vis rougir, puis elle s'éloigna, salua le public qui l'acclamait et disparut par les coulisses. Il me sembla alors que tout devenait sombre dans l'enceinte pourtant brillamment illuminée. J'aurais voulu entraîner Mireille avant la fin du spectacle. Je ne le pouvais pas pour ne pas la faire pleurer. Mais je n'ai plus rien vu ... Il me tardait d'être dehors, de respirer un peu d'air frais. J'étouffais. Au dîner, Mireille, heureusement, raconta avec volubilité toute la séance et cela m'évita de parler et me permit de demeurer avec mes pensées. Et mes pensées, c'était déjà Brigitte, rien que Brigitte. Seulement, je dois t'avouer qu'à ce moment-là, je ne comptais pas en faire ma fiancée, mais ...

— Ton amie ?

— Oui. Et puis le soir même, tu entends, je suis retourné au cirque. Le lendemain aussi ... et les autres jours. Et ça dure depuis cette matinée qui certainement a décidé de ma vie, et ça durera autant que durera le numéro de Brigitte. Je louai toujours la même place, et elle a fini par me repérer, tu penses. Dès qu'elle sortait la tête de l'eau, son regard se posait sur moi et son visage s'éclairait. Un soir, je l'ai attendue à la sortie et je l'ai abordée. J'ai tout de suite été frappé de sa mise simple et distinguée. Elle portait un tailleur gris, un chapeau de feutre tout simple, et elle allait, son sac sous le bras, trottant menu sur hauts talons.

« Ce qui m'a plu en elle, ajouta Jack, c'est son exquise franchise. Elle s'arrêta dès que je l'abordai et me dit, un peu émue : « Je m'attendais, monsieur, à ce que très prochainement vous m'accostiez. Vous n'êtes pas le premier, vous pensez bien. Je vous dirai comme aux autres que je suis sage et qu'il ne faut pas me suivre, ni insister pour une idylle. J'ai hâte de rentrer chez moi retrouver grand-mère qui est malade, je ne puis pas m'attarder. Excusez-moi ! » Elle s'échappa, me laissant tout pantois sur le trottoir. Alors, le lendemain, je fus aussi franc qu'elle. Je lui dis que je serais très désireux de faire sa connaissance d'une façon plus approfondie et que si nous nous convenions, nous pourrions envisager plus tard de nous unir.

— Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ? demanda Marcel qui commençait à être formidablement intéressé.

— Que ma franchise lui plaisait. Elle me donna rendez-vous pour le dimanche, entre la matinée et la soirée, car elle n'avait pas le temps de retourner dîner chez elle. Elle prenait une légère collation dans un petit restaurant tout près du cirque. Je n'eus garde de manquer au rendez-vous et lui offris à dîner. Cela ne me coûta pas bien cher, je te l'assure. En nous quittant, le soir, nous savions tout l'un de l'autre, mais Brigitte était un peu triste car elle craignait que mes parents ne refusassent leur consentement à notre mariage.

— C'est peut-être ce qui va arriver ? pronostiqua Marcel.

— Tu sais ce que je t'ai dit tout à l'heure, Marcel. Les amoureux ont à côté du cœur une poche à malice d'où ils tirent, le moment venu, tant de bonnes raisons, qu'ils arrivent à vaincre les pires préjugés des familles trop sévères. Le mien est plein à craquer.

Ils arrivèrent ainsi à la porte du cirque illuminé.

— Entre avec moi, proposa Jack, je te présenterai à Brigitte et tu ne seras pas déçu.

— Non, protesta le jeune homme, les camarades m'attendent. Que dois-je leur dire sur toi ? La vérité ?

— Pas encore, veux-tu ? J'aurais peur que ça me porte malheur. Tu leur diras simplement que j'achève un ouvrage de littérature et que je ne me montrerai que lorsqu'il sera terminé, c'est-à-dire ...

— Quand tu auras terminé l'épilogue, et fixé la date du mariage de tes deux héros.

Jack se mit à rire.

— Tu ne peux pas mieux dire ! conclut-il.

Lorsqu'il prit place dans son fauteuil, ce soir-là, l'amoureux de Brigitte était un peu en retard à cause de sa rencontre avec Marcel.

TEMPÊTE

Le trouble secret du vent
Passe et respire en rêvant
Comme s'allonge un arpège
Sur la neige ...

Et quand se tracent nos pas
D'aveux que l'on n'entend pas,
L'ombre fragile se lasse
Dans l'espace.

Plus est vague le chemin,
Plus l'heure glisse à demain
Que plus la crainte est fervente
Quand il vente.

Une voix fuit l'horizon.
Rien ne pleure sans raison
Et le silence s'abrège
Sur la neige ...

Léopold HEBERT

La jeune fille avait commencé son numéro et Jack vit tout de suite que son sourire n'était pas celui des autres soirs.

Le regard qu'elle lui jeta, quand enfin elle le découvrit à sa place habituelle, était plein de reproches.

Il sembla même au jeune homme qu'il y avait une larme dans le coin de ses yeux bleus, mais ce pouvait être une goutte d'eau.

Il lui envoya discrètement un baiser du bout des doigts et il vit qu'elle était rassurée.

Mais à la porte de la sortie des artistes, dès qu'elle l'aperçut quelques instants plus tard, elle se précipita vers lui et s'écria :

— Oh ! Jack, comme j'ai eu peur quand j'ai aperçu ton fauteuil vide tout à l'heure ! J'ai cru que tu ne viendrais plus jamais... que c'était fini, notre beau roman, et que mon rêve de cette nuit se réalisait.

Il la serra contre lui tout ému.

— Tu n'as donc pas confiance en moi, Brigitte ? C'est très mal, ma petite fille.

— Si, en toi, pleinement, mon amour, mais en la vie, c'est autre chose. Elle n'a jamais été bien bonne pour moi, puisqu'elle m'a privée de tous les miens.

— Qu'as-tu donc rêvé qui t'a impressionnée à ce point ? demanda le jeune homme en riant.

— Il faut croire aux rêves et ne pas s'en moquer, Jack. Nous étions tous deux sur une barque. L'eau qui nous portait était sale. C'est mauvais, de rêver d'eau trouble. Et puis, le bateau chavira.

— Qu'est-ce que ça faisait, puisque nous savons nager tous deux ?

— Dans mon rêve, tu ne savais pas, et je voulais te sauver car tu avais coulé, et j'avais beau plonger, je ne te retrouvais pas. Alors volontairement, je me laissais couler à mon tour et je mourais. Enfin tu es là, tout est oublié. Il faut vite me ramener à la maison. Grand-mère n'était pas trop bien ce soir. Je suis inquiète. Elle baisse énormément depuis quelques jours. Comme c'est affreux, si tu savais, de voir quitter la vie tout doucement à ces pauvres vieillards et de se dire que l'on n'y peut rien. Je fais tout pour qu'elle ne s'aperçoive pas de mon chagrin, mais c'est très dur et j'ai besoin de ton amour plus que jamais.

II — LA TRAME

C'EST BIEN ce que je pensais, déclara M. Pannetier à sa femme, lors, le soir, il se trouva seul avec elle au salon où ils passaient toutes leurs veillées. Jack s'est amouraché d'une jeune fille qui n'est pas autre chose qu'une artiste de cirque.

Mme Pannetier devint un peu pâle.

— Tu crois que c'est sérieux ?

— J'en ai peur. Jack va, paraît-il, chaque soir au cirque pour la voir exécuter son numéro. C'est une nageuse, donc une fille, qui s'exhibe à demi-nue devant le public. Tu penses que ce n'est pas précisément la bru qu'il nous faut ?

M. Pannetier allait et venait en mâchonnant nerveusement son cigare, tandis que sa femme, le visage soucieux, s'appliquait à son ouvrage de tricot.

— Que penses-tu faire ? demanda-t-elle à son mari. Ne crois-tu pas qu'en raisonnant Jack...

— Lui ? s'écria M. Pannetier, buté comme il l'est ? Ah ! mais non, je ne vais même pas lui faire allusion à ce que je sais.

— Alors, nous allons attendre qu'il se lasse de cette fille ? Et... s'il arrive quelque chose de grave, mon ami ?... Si, un jour, il nous dit qu'il est obligé de l'épouser pour réparer ?

M. Pannetier regarda sa femme avec commisération.

— Que tu es naïve, ma pauvre amie ! lui dit-il. Tu t'imagines que je n'ai pas pensé à tout cela ?

— Alors, dis-moi quelle est ton idée ? demanda la maman de Jack, inquiète. Veux-tu que ce soit moi qui parle à notre fils ? Une maman est plus douce, plus persuasive...

— Plus faible aussi, repartit son mari. Les amoureux savent dire tant de choses pour leur défense. Je ne te donne pas une heure de conversation sur ce sujet avec ton fils pour que tu sois retournée comme une feuille par le vent et que tu me dises qu'il a raison d'aimer cette petite, qu'elle est de condition modeste, mais honnête...

— C'est peut-être vrai ! s'écria Mme Pannetier qui, déjà, sentait que son cœur était tout prêt à défendre le bonheur de son petit.

Son mari se contenta de hausser les épaules.

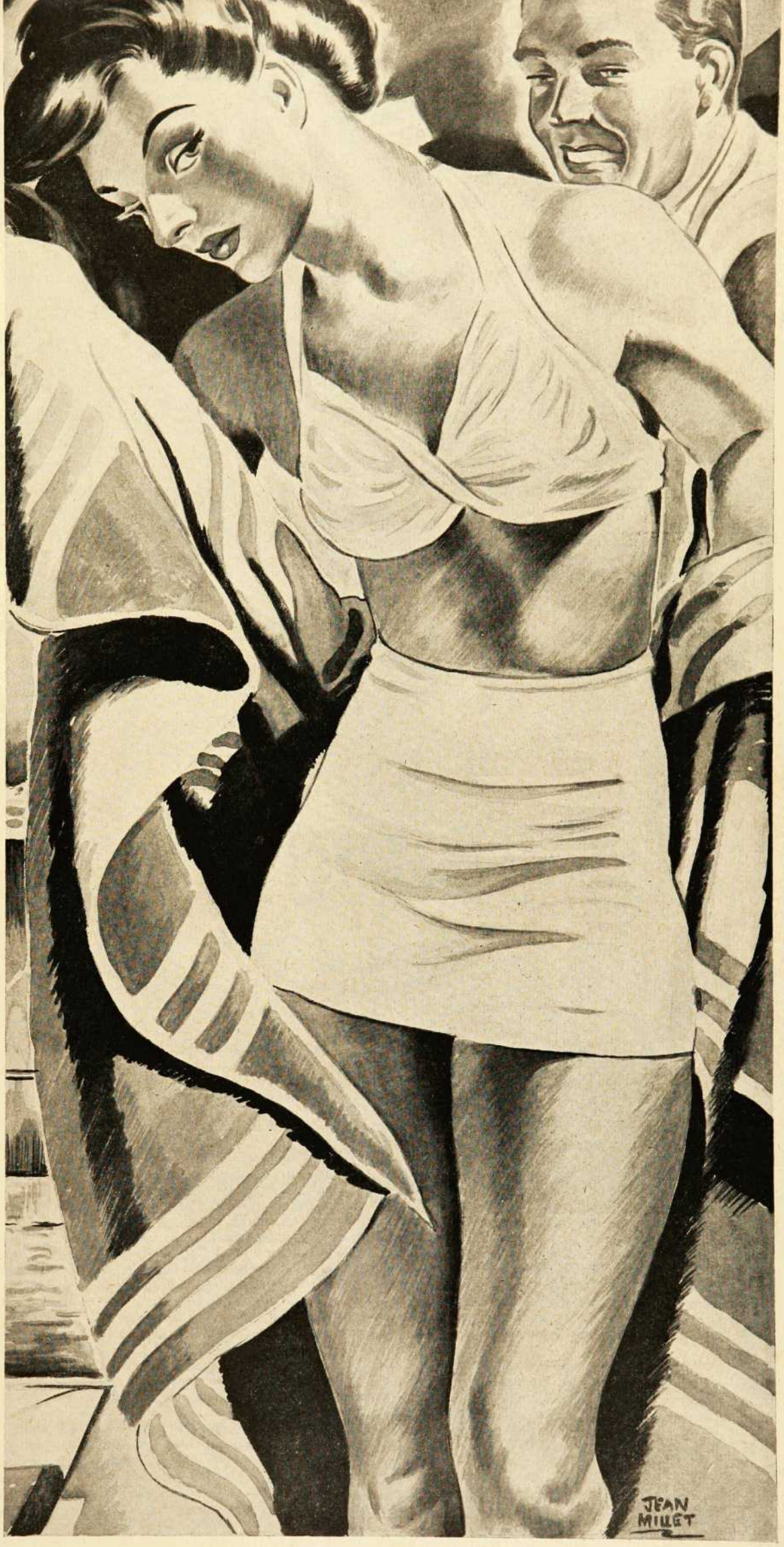
— Avec le métier qu'elle a ? murmura-t-il. Allons donc !... Voici ce que j'ai décidé.

Du coup la pauvre femme laissa retomber son tricot sur ses genoux, tout émue qu'elle était et pressentant que ce que son mari allait lui dire lui ferait de la peine.

— Parle, mon ami, je t'écoute.

— Nous allons faire semblant de ne rien savoir, tu entends ? Nous serons avec Jack comme avant d'avoir

[*Lire la suite page* 16]



Brigitte Lemercier avait commencé son numéro et Jack vit tout de suite que son sourire n'était pas très affable.

Dessin de JEAN MILLET



"Anne, ma cousine, était là, près de moi. Elle tenait à la main un revolver."
Dessin de JEAN MILLET

FIANÇAILLES DANS LA BROUSSE

PAR ALIX ANDRÉ

LA PREMIÈRE FOIS que je rencontrai mon ami Jean Perrier, après trois années d'absence, je ne manquai pas de le féliciter à propos de son mariage. Ce jeune ingénieur, qui est déjà un vieux colonial, venait d'épouser, en effet, à peine débarqué de sa brousse, l'une de ses cousines que je savais très belle, et dont la réputation de grande voyageuse, d'intrépide coureuse d'aventures, voire d'exploratrice, était bien établie.

Quelque pressante affaire m'ayant empêché d'assister à la cérémonie nuptiale, je m'excusai vivement. Puis, dans un grand désir de me faire pardonner cette abstention, je crus devoir, les premières phrases échangées, complimenter chaudement Perrier sur son choix. Avec fougue, je célébrai les extraordinaires mérites, les qualités exceptionnelles d'une compagne capable de partager, avec ses hasards et ses risques, l'existence qu'affectionnait ce cher Jean. Madame Perrier n'avait-elle point, comme chacun le savait, chassé le caïman en Floride, le buffle au Kenya, la gazelle au désert ! ...

Le "Cher Jean" m'écoutait, une causticité amusée infléchissant les coins de sa bouche. Lorsque je me tus enfin, il posa la main sur mon épaule.

— Ecoute, me dit-il, j'aime mieux t'avertir tout de suite — tout de suite ! — Ce n'est pas la voyageuse que j'ai épousée, mais sa sœur.

Je dus faire une assez niaise figure, car l'arc bandé des lèvres minces se détendit dans un rire franc et joyeux. Puis, prenant sans doute en pitié mon embarras, Perrier glissa son bras sous le mien, m'obligeant à faire volte face !

— J'habite tout près d'ici. Sois compatissant à un pauvre délaissé — ma femme est absente pour la journée — accompagne-moi, veux-tu ?

Le moyen de refuser ? Un instant après nous étions installés dans un confortable bureau orné de trophées barbares ; et un grand diable, noir comme l'anthracite, ayant placé à notre portée une bouteille d'excellent porto et deux verres, Perrier commença :

"Tu te doutes peut-être de la joie que je dus éprouver, au début de l'année dernière, lorsqu'une lettre m'annonça la prochaine visite de ma cousine Geneviève, de passage en Afrique ... et dans mon bled. Je dis de "ma" cousine, bien qu'en réalité elles fussent deux. L'aînée seule, en effet, comptait à mes yeux ; l'autre n'ayant dans leur association familiale, que le rôle sans éclat d'une gouvernante qui organise les voyages, prend les billets des bateaux, prépare les étapes, s'occupe des bagages, et, en général, de tous les ennuyeux détails.

Cette gouvernante possédait cependant de fort beaux yeux, et un visage qu'aurait trouvé séduisant même le plus primitif des rois nègres. Mais il lui manquait l'auréole de l'intrépidité ! Elle était la première à en convenir, et assurait en riant, ne point distinguer, dans un fusil, le canon de la crosse.

Durant le premier repas que mes cousines prirent sous mon toit, Geneviève, avec un brio étincelant, me conta ses toutes dernières aventures. Anne se contentait de l'approuver, se mêlant peu à la conversation, mais toujours avec un à propos et un bon sens que je ne pus m'abstenir de remarquer. J'étais en cet instant, je l'avoue, un heureux homme, et la soirée qui suivit le dîner me parut l'une des plus courtes de mon existence, des plus agréables aussi, naturellement.

Il y avait deux heures environ que nous nous étions séparés pour regagner nos chambres respectives, et la chaleur, particulièrement étouffante en ce mois de janvier, le plus mauvais de l'année, me tenait éveillé, quand mon boy entra, effaré.

Ma première pensée fut qu'une Iguane, visiteuse indésirable de notre poulailler, s'y livrait à un massacre dont le bruit avait attiré l'attention de "Kossi". Cela arrivait assez fréquemment, et le concours de mon fusil devenait alors nécessaire. Mais tout de suite, à son air épouvanté, je compris qu'il y avait autre chose.

A travers son jargon qu'un grand trouble embrouillait, je finis par démêler ceci : En s'approchant de ses persiennes, Kossi, qui, pas plus que moi, ne dormait, avait incidemment jeté un regard à l'extérieur, et aperçu à trois cents mètres environ de la maison, dans une direction que son bras tremblant m'indiquait ... une bête !

Je haussais les épaules. Cependant, excédé par ses exclamations, je finis par me lever, et, après avoir procédé à un habillement sommaire, je déverrouillai la porte de la vérandah et sortis.

La nuit était calme, une véritable nuit africaine, embaumée de parfums, transparente et légère comme fumée de cigarette. Sur ma gauche, le village tapi dans son ombre et rassasié de chaleur, dormait lourdement. De ce côté-là, pas un bruit ... A droite c'était la brousse silencieuse, inquiétante dans son immobilité, et qui venait mourir, à quelques mètres de mon jardin, dans une cocotteraie pleine de mystère. Ce fut ce dernier point que me désigna Kossi. Et j'aperçus, en effet, très distinctement, presqu'au ras du sol, un regard phosphorescent qui, grâce à l'obscurité environnante, revêtait une expression diabolique. C'était, du reste, tout ce qu'on distinguait de l'animal.

Je réfléchis un instant, puis demandai mon fusil. Celui-ci me fut apporté avec une célérité que je n'oserais qualifier d'excessive. Je m'étais assuré de son bon fonctionnement, et venais de le charger, lorsque l'inévitable se produisit. Réveillées par ces allées et venues, le murmure de nos paroles étouffées, Geneviève et Anne apparaissaient sur la vérandah.

J'allais à elles aussitôt, m'excusant de cet intermède nocturne, et les mis au courant du voisinage importun. Pour finir, je les priai de ne pas bouger jusqu'à mon retour, et, après avoir adressé à la ronde mon plus rassurant sourire, je me coulai dans le jardin.

Me voici donc, avançant avec des ruses d'indien sur la piste, rasant le sol, plus silencieux que l'ombre elle-même. A mesure que j'approchais, je me collais davantage aux buissons qui bordaient le jardin. La lune luisait de toute

[*Lire la suite page 53*]

LA SOUPE PRÉFÉRÉE AU CANADA

...Faite avec des Tomates Mûries au Soleil

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



LA SOUPE QUE LA PLUPART DES GENS PRÉFÈRENT...



Voici d'quoi faire un bon repas...
Un' soupe exquise... une merveille !
La préférée au Canada —
Une CAMPBELL'S — j'vous la conseille

Des tomates délicieuses et pleines de vitamines, récoltées après que le soleil d'été les a bien mûries sur la plante — voilà les tomates que les experts en matière d'alimentation ont en vue quand ils disent, "Il faut des tomates pour la santé." Ce sont là les tomates employées chez Campbell's. Elles sont habilement mélangées et assaisonnées d'après une recette exclusive, et avec tout le "savoir-faire" que, nécessairement, on a acquis après avoir préparé de la Soupe aux Tomates Campbell's pendant un demi-siècle. Rien d'étonnant donc que la plupart des gens préfèrent cette soupe à toute autre !

Et comme c'est épatant de pouvoir acheter, maintenant, toute la Soupe aux Tomates Campbell's que l'on veut — quand on en veut. Gardez-en plusieurs boîtes sur l'étagère de votre dépense. Préparez-la aussi en y ajoutant du lait, afin de pouvoir vous régaler d'une soupe crème de tomates extra-délicieuse et nourrissante.

SOUPE AUX TOMATES *Campbell's*

Préparée par Campbell's au Canada

VOICI LA PAIRE DE VOS RÊVES!



...et tous deux *EVERSHARP*

Avez-vous jamais vu un couple plus attrayant... que cet ensemble Skyline d'EVERSHARP?

Dessin sobre, élégant profilé! Pince profonde en or, faisant contraste avec un chic plastique!

La forte Pointe Magique en or de 14 carats donne du caractère à votre écriture, grâce à la variété de ses traits... Glisse avec douceur, *silencieusement!* Son dispositif Magic Feed prévient coulage et bavures aussi bien en avion, à haute altitude, qu'au sol. Le Crayon Eversharp Repeater qui fait la paire s'alimente à répétition, comme une mitrailleuse. Comparez!

SYNTONISEZ avec "TAKE IT OR LEAVE IT" de Phil Baker — CFRB, Toronto et CKAC, Montréal, de 10 h. à 10 h. 30. — Le Dimanche soir.

Ensemble Skyliner
EVERSHARP
$14.98

La plume seule $10.28
Le crayon ..... $ 4.70
(Taxe Incluse)

Se présentent dans les teintes suivantes: Dubonnet, Bleue, Brune, Verte, Grise ou Noire.

GARANTIS POUR TOUJOURS

Donnez EVERSHARP — et donnez le meilleur!



De fabrication canadienne, et même montréalaise, le *Fairchild Husky* peut se monter sur roues, skis ou flotteurs. C'est le type d'avion tout à fait indiqué pour tous les genres d'opérations dits de "brousse".

SÉCURITÉ DE L'AVIATION

Par ANDRÉ SAINT-PIERRE

Au cours des derniers mois, nous avons souvent mentionné le fait que l'aviation d'aujourd'hui nous offre un mode de transport rapide, peu coûteux et parfaitement sûr. Tout en appuyant sur ce dernier point, il nous a paru préférable de diriger quelques recherches en ce sens pour le bénéfice du lecteur qui préférerait la preuve matérielle à l'affirmation pure et simple.

Au moment où nous apprenions que les United Air Lines, qui exploitent aux Etats-Unis un service transcontinental, recevaient pour la seconde année consécutive le trophée réservé au transport "sans aucun accident" de 1,000,000 de passagers-milles, nous trouvions dans le courrier quelques renseignements encore plus précis sur le record incomparable accompli par Colonial Airlines en 18 années d'opérations. Ce record tient en cinq mots : 18 années sans aucun accident.

Le 6 mars 1928, la compagnie Colonial Canadian Airways inaugurait le premier service aérien New-York-Montréal ; cette compagnie devait plus tard changer de vocable pour devenir Canadian Colonial Airways, en 1930, et enfin Colonial Airlines Inc. le 1er mai 1942. Indépendemment de ce changement de nom, c'est toujours cette même entreprise que nous voyons exploiter une envolée par jour, puis deux, trois, et enfin jusqu'à neuf par jour, dans les deux sens, entre les deux métropoles. Le 15 avril de cette année, la compagnie inaugurait un service Montréal-Washington et un autre entre Ottawa et Washington, au total trois nouvelles envolées par jour dans les deux sens. Le réseau se complète enfin d'envolée entre New-York et Ottawa. En tout et partout, les avions Colonial auront accompli à la fin de 1946 un minimum de 25,000 envolées aller et retour sur le réseau Montréal-New-York seulement, en 18 années d'opérations. Les voyages entre les autres terminus ajouteront quelques centaines d'envolées à cet imposant total. Malgré tout, jamais un seul passager des lignes Colonial n'a perdu la vie ou n'a été blessé depuis 1928. Ceci se passe d'autres commentaires.

NOUVEAUX AVIONS CANADIENS

Il nous fait plaisir de signaler ce mois-ci l'avènement de deux nouveaux modèles d'avions produits par l'industrie canadienne. Quoique l'un et l'autre aient effectué plusieurs vols d'essai au cours des trois ou quatre derniers mois, il était alors un peu trop tôt pour en discuter les mérites. Les essais étant maintenant suffisamment avancés pour justifier prochainement la "certification" par le gouvernement des prototypes, nous étudierons brièvement les caractéristiques des deux avions, le Fairchild "Husky" et le De Havilland "Chipmunk".

Le premier est un transport destiné au service de "brousse", aménagé sur demande pour recevoir 8 passagers et deux pilotes ou encore une charge considérable de colis volumineux. Le "Husky" est manufacturé à Montréal. De construction entièrement métallique, et actionné par un moteur Pratt & Whitney de 450 c.v., il se vendra environ $39,000. L'usine Fairchild produira un avion de cette série chaque semaine. De la catégorie du "Norseman", auquel il ressemble notablement, le "Husky" aurait une performance assez semblable. Il se distingue cependant par sa construction où n'entrent ni bois ni entoillage. Son envergure est de 54'9" et sa longueur d'environ 34 pieds, l'équivalent du "Norseman". Le "Husky" est cependant facile à identifier par le rétrécissement très brusque du fuselage à la hauteur de la dérive. Pour un même volume et un même poids de la structure du fuselage, on a voulu accorder le plus d'espace possible pour la charge utile de l'avion, d'où ce curieux dessin de cette section du carénage.

Le "Chipmunk", ou DHC-1, est un avion d'entraînement ou de tourisme pouvant loger deux passagers seulement, dont un pilote. Cet appareil appartient à la célèbre famille De Havilland qui a dessiné le "Mosquito", le "Tiger Moth" et nombre d'autres avions connus dans le monde entier. Cette compagnie possède des usines dans chaque dominion britannique et en Angleterre. Chaque usine produit un modèle particulier qui est distribué simultanément par toutes les autres agences De Havilland. Le "Chipmunk" est donc fabriqué au Canada, près de Toronto, et sera vendu dans tous les pays de l'Empire.

De construction métallique, le "Chipmunk" ressemble à un avion de combat. Il est muni d'un moteur Gypsy Major et tient une vitesse de croisière de 127 m.p.m. Il peut parcourir une distance de 540 milles sans arrêt. Son envergure est de 34'4". Désirant mettre sur le marché un appareil [*Lire la suite page* 28]



Il n'est pas facile de montrer, par l'image, à quel point Glo-Coat sait embellir et protéger le linoléum. Toutefois, un photographe renommé, John Paul Pennebaker, a récemment pris cette photo d'un plancher dont une moitié seulement avait été cirée. Quel contraste! A son avis—c'est aussi le nôtre—cette photo réussit vraiment à prouver à quel point Glo-Coat protège et rehausse l'éclat d'un plancher de cuisine. Regardez de nouveau. Vous comprenez maintenant pourquoi cette jeune femme croyait être le jouet d'un rêve.



L'emploi régulier du Glo-Coat embellit vos planchers, conserve aux dessins et aux couleurs de votre linoléum l'éclat du neuf. Glo-Coat produit une couche de cire résistante qui protège le linoléum et en prolonge la durée. Toute éclaboussure s'essuie en un clin d'oeil. Glo-Coat vous épargne aussi des heures de travail car il n'exige ni frottage ni polissage. Il suffit de l'appliquer tout simplement: il brille en séchant. Faites-en l'essai . . . et vous saurez par expérience pourquoi plus de femmes emploient le Self Polishing Glo-Coat Johnson de préférence à toute autre cire à plancher.



Pour vous divertir, écoutez Fibber McGee et Molly le mardi soir à CBM

Cinq Fameux Produits Johnson

CIRE GLO-COAT SANS FROTTAGE • CIRE EN PÂTE • CIRE LIQUIDE • CIRE EN CRÈME
CARNU POUR AUTOMOBILES

S. C. Johnson & Son, Limited, Brantford, Ontario

AVEZ-VOUS ESSAYÉ LE POLI À MEUBLES (CREAM WAX) JOHNSON? Une vraie merveille! La Cire Johnson, sous sa plus nouvelle forme, le Poli à Meubles (Cream Wax), nettoie et polit en même temps! Protège autant que la cire! Incomparable pour meubles, boiseries, ustensiles de cuisine. Faites-en l'essai!

La meilleure des fameuses voitures "trait d'argent"

PONTIAC



Plus d'un million de propriétaires...

plus d'un million d'amis...

UN PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

GERARD COTE

Il serait conforme à la plus élémentaire justice que Gérard Côté, le meilleur marathonien que le Canada ait eu depuis toujours, celui qui fut à la peine à courir des marathons de 26 milles 385 verges en représentant dignement le Canada et la Province de Québec, fut aussi à l'honneur, à une période où ses jambes qui vieillissent n'obéiront plus à sa volonté inébranlable.

Gérard Côté a toujours pour la course à pied sur longue distance les yeux que Rodrigue avait pour Chimène, épouse du Cid immortalisée par Corneille. Nous ne connaissons pas d'exemple plus beau d'enthousiasme sportif que la passion de Côté pour la course à pied de longue haleine. C'est, d'ailleurs, son vœu le plus cher de pouvoir remporter les honneurs du marathon des prochains Jeux Olympiques de 1948. C'est aussi le vœu de la très grande majorité des sportifs du Canada.

Et après ? Que retirera-t-il après avoir obtenu tous les honneurs ? Des coupes et des médailles, comme ce fut le cas depuis une douzaine d'années ! Mais ça ne nourrit pas son homme...

Nos gouvernants fédéraux, n'est ce pas, devraient récompenser, d'une manière tangible, la brillante tenue de Gérard Côté en lui assurant son existence, non pas par l'octroi d'un montant d'argent, mais bien en lui procurant une place permanente dans le rouage du ministère fédéral. On agit ainsi, très souvent, à l'endroit de plusieurs organisateurs d'élection. On pourrait, sans redouter les rigueurs d'un formalisme administratif habitué à compliquer les choses les plus simples, rendre cet hommage mérité à Gérard Côté. Incidemment, aux Indes, les maharadjhas assurent l'existence de leurs lutteurs favoris, qui sont considérés presque comme des demi-dieux.

Nous ne voulons pas faire de Gérard Côté, à qui la foi et l'enthousiasme ne font pas défaut, un demi-dieu. Nous tenons, simplement, à ce qu'il ait tout le mérite qui lui revient, après avoir couru pour rien, toute sa vie.

Les hommes d'Etat qui ont charge de veiller sur l'avenir du pays, sur l'avenir physique de notre jeunesse, ont le devoir impérieux de lui procurer, le plus rapidement possible, une excellente position qu'il sera capable de remplir avec efficacité. Et s'ils n'agissent pas ainsi, ils nous laisseront croire qu'ils ignorent tout du mouvement sportif actuel, qu'ils ne savent pas apprécier la belle et large œuvre de propagande et de diffusion sportive que Côté a réalisée, en l'espace de quelques années.

JEAN-PIERRE ROY, à gauche, lanceur des Royaux de Montréal, converse amicalement avec l'un de ses anciens co-équipiers, HUGH CASEY, lanceur des Dodgers de Brooklyn. Jean-Pierre, durant l'hiver, représente la compagnie d'assurances Excelsior. Récemment, il reçut une offre alléchante pour lancer à La Havane. Il reste indécis, car tous les joueurs de baseball professionnels qui se joignent à cette ligue sont rayés des cadres du baseball organisé, comme l'est présentement le lanceur Paul Calvert, des Orioles de Baltimore, qui lancera pour un club de la Ligue Provinciale, l'an prochain, à raison d'un bon salaire.

UN MERLE BLANC DANS NOS MURS !

— Bonjour, Kid.

— Bonjour, monsieur.

— Alors, ce combat de Boston, tu n'as pas eu de veine !

— J'étais allé là-bas tout seul, ce n'est pas gai.

— Sans doute, mais, dans l'arène, tu as trouvé à qui parler ?

— Ce Jack, vous savez, c'était quelqu'un. Il avait vaincu plusieurs bons boxeurs.

— Compliments, Kid ! Tu choisis bien tes adversaires.

— Il fut épatant ! Il faut voir travailler ce boxeur gaucher. C'est un mouvement perpétuel. Il boxe vite, bien en ligne. Puis il frappe en St-Sirop de Cadenas, je ne vous dis que ça !

— Il t'a donc battu aux points !

— Non, par mise hors de combat en quatre rondes.

— Un coup heureux, peut-être ?

— Pas du tout, je n'ai pas vu venir son dernier contre du gauche, qui était de toute beauté...

— A se mettre à genoux devant, quoi !

— Vous l'avez dit.

— Je comprends qu'il t'a surpris quelque peu.

— Pas précisément, parce que ce Jack m'avait donné un avertissement. Oui, il m'avait fait priser la vigueur de son punch, à la troisième ronde. Sous le coup, mes lèvres s'épanouirent en quatre pétales écarlates. J'ai essayé de lui rendre la monnaie. Seulement, par discrétion, j'aspirais mon sang, je ne voulais pas cracher dans l'arène. J'ai été trop bien élevé pour cela... Alors, Jack, qui a un coup d'œil à nul autre pareil, m'a porté une nouvelle gauche au même endroit. Je suis tombé au carreau et l'arbitre m'a compté.

— C'est facheux, Kid !

— Enfin, c'est régulier. Comme je voudrais rencontrer ce Jack au Forum ! Je le boxerais pour rien, sous la tutelle du promoteur Raoul Godbout, qui vient de se remarier ! Oui, pour rien, parce que ça ferait un beau combat et ça serait, en même temps, mon cadeau de noces !...

— Malheureux ! Si ton gérant t'entendait !

— Je n'ai pas de gérant.

Voilà un langage étonnant, un singulier personnage, le seul merle blanc que nous possédons actuellement !

CHOSES ET AUTRES

■ Tout ne semble pas rose au sein de l'Association Provinciale de Baseball Amateur. Bon nombre d'organisateurs et de propriétaires de clubs se détachent de la férule d'un nommé Gaston Nolet, qui s'évertue à vendre des articles sportifs, parfois au détriment du baseball supposé amateur. Nous qui pensions que ces microbes de l'amateurisme étaient relégués à la poussière d'une maison inhabitée depuis plusieurs années !... Quand se décidera-t-on à former une Association Provinciale de Baseball Indépendante, où les nullités et les gens sans scrupule seront mis à la raison ? On nous affirme que cette idée est à l'état de projet.



GERARD BRAIS, 117 livres, 5 pieds 1 pouce, 33 ans, barbier de la rue Amherst, est un fervent adepte des poids et haltères qui peut lever un poids de 185 livres d'une seule main, sans trop de misère... Bien des gens prétendent qu'il n'est pas nécessaire de développer les muscles au delà de ce qu'exigent les mouvements et les actions de la vie courante. C'est une grande erreur, fort répandue d'ailleurs. Les muscles ont à remplir un rôle vital essentiel, qui est de consommer, de brûler tous les matériaux nutritifs introduits dans notre organisme. On voit donc que ce n'est pas uniquement pour s'enorgueillir de sa force et remporter des triomphes sportifs qu'il faut développer ses muscles et les soumettre à un exercice régulier... Un système musculaire infiltré de graisse se tire fort mal de son rôle nutritif. Il nous laisse sans force d'assimilation. Il nous abandonne à l'obésité, au gros ventre, à toutes les déchéances physiques... Se faire de beaux muscles, bien entraînés, acquérir par l'exercice des bras solides, c'est entrer en possession des meilleures machines qui soient pour entretenir la santé. C'est ce qu'a fait ce barbier montréalais, et il ne s'en plaint pas, loin de là !
Photo G. Desmarais

■ Pour ceux qui s'intéressent aux statistiques, disons que Eddie Robinson, du Baltimore, et John McHale, du Buffalo, furent les deux seuls joueurs de la Ligue Internationale qui réussirent à cogner, la saison dernière, des coups de circuit dans tous les parcs du circuit du président Frank Shaughnessy... Léo Kid Roy, ancien champion boxeur du Canada, habite maintenant Montréal. Il est à l'emploi de Jules Racicot, ex-promoteur de boxe, propriétaire du Café Jamaïca... L'autre jour, Frank Selke, gérant-général du Forum, demanda au dévoué secrétaire Art Cayford un billet de $100 pour payer un jeune joueur de hockey "amateur". Pourquoi ne raye-t-on pas ce mot des cadres du sport, une fois pour toutes ?

■ Sans tomber dans l'exagération, disons qu'il en coûte aux propriétaires des clubs des ligues majeures un peu plus de $160,000 par saison pour les balles... Roland Gladu, qui joue à La Havane, durant la saison d'hiver, a frappé trois coups de circuit, au cours de la première semaine qu'il évolua sur les terrains de baseball cubains.





FRANK EDDOLS, intelligent joueur de défense des Canadiens, se distingue plus particulièrement sur les glaces étrangères. Quoiqu'il ne soit pas un costaud comme arrière-garde, il sait appliquer de bons coups d'épaule aux adversaires, égarés dans son territoire. Photo Conrad Poirier.

ONDINE D'AMOUR

[*Suite de la page 9*]

découvert sa liaison. Il ne se doutera de rien. Et demain ou un peu plus tard, lorsque la chose sera bien au point, puisqu'il s'intéresse à mes affaires et qu'il sait que, dans quelques années, il sera mon associé avant d'être mon successeur, je l'enverrai visiter nos comptoirs en Indo-Chine. Au besoin, je le chargerai d'en monter d'autres et de les mettre au point. Cela lui demandera plus d'un an d'absence. Quel est l'amour qui résiste à une si longue séparation ?

— Jack est un cœur très fidèle, mon ami, soupira Mme Pannetier.

— Jack, oui, mais l'autre ?

— Tu crois que ? . . .

— Je suis né avant Jack, ma petite amie. J'ai été jeune, moi aussi. Avant notre mariage, j'ai eu des aventures qui devaient durer toute la vie et qui étaient terminées au bout de quelques semaines par un chagrin éternel qui ne résistait pas à un nouveau minois ou à un voyage que m'envoyait faire mon père.

— Alors, demanda sa femme toute pâle, si nous avions été séparés, tu m'aurais vite oubliée ?

— Oh ! s'indigna le père de Jack, tu ne vas pas comparer ces femmes à l'amour facile et la femme que l'on choisit pour vivre toute sa vie ? Celle qui vous donne des enfants ? Celle que l'on a respecté ? C'est justement pour éviter à Jack de regretter plus tard un mariage fait sur un coup de tête avec une femme qui n'est pas de notre monde, que je veux tuer le poussin dans l'œuf, que je veux étouffer cet amour avant qu'il ne soit devenu un géant contre lequel je ne pourrai plus rien.

— Il me semble, insista Mme Pannetier, qu'en parlant à Jack en homme . . .

— J'ai dit non, trancha le père du pauvre amoureux. Je ferai comme je l'ai dit.

— As-tu pensé à la douleur de la séparation, mon ami ?

— Est-ce que tu les plaindrais, maintenant ? s'étonna M. Pannetier. Ce serait le comble !

— Je te demande pardon, ce n'est pas d'eux que je parle pour le moment, c'est de moi et de mon fils.

— Il faut te raisonner et te dire que les enfants ne sont pas faits pour ne jamais quitter leurs parents. Le jour où il sera marié, et je compte bien que cela se fera dans un an ou deux avec la femme que je choisirai pour lui, Jack te quittera encore bien davantage.

Une clé dans la serrure interrompit la conversation des parents de Jack, car le jeune homme rentrait comme chaque soir vers onze heures, après avoir reconduit celle qu'il aimait chez elle.

— Pas encore couchés ? s'étonna-t-il en entrant au salon sous la porte duquel il avait vu filtrer de la lumière.

— Il est donc si tard ? s'étonna Mme Pannetier.

— Qu'est-ce que tu as, maman ? s'inquiéta le jeune homme. Tu as le visage complètement retourné.

— Rien, mon chéri. Un peu de migraine. Une bonne nuit et il n'y paraîtra plus.

Elle se leva pour se sauver dans sa chambre, car elle sentait les larmes près de ses yeux et elle avait peur que la présence si chère de ce grand fils qu'elle adorait fît déborder le trop-plein de son cœur.

Elle l'enveloppa d'un long regard de tendresse et pensa que la volonté de son mari était telle qu'elle n'aurait plus bien longtemps la joie de déposer sur le front de son grand enfant le baiser de chaque jour.

Elle s'en alla, les épaules courbées, le front las.

— Mère ne me cache rien ? demanda Jack à son père. Je la trouve bizarre.

— Mais non, assura M. Pannetier. Elle est un peu soucieuse, sans doute parce que nous avons parlé affaires ce soir et que j'ai eu tort de la mettre au courant des soucis que me donnent mes comptoirs d'Indochine.

Le jeune homme regarda son père avec étonnement.

— Qu'est-ce qui ne va pas, là-bas ? s'informa-t-il.

— Beaucoup de choses. Il faudrait un peu plus de surveillance. Il y a du gaspillage . . . du coulage . . . Et puis les comptoirs sont insuffisants, maintenant, avec la reprise des affaires.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de tout cela plus tôt ? demanda Jack. On pourrait envoyer là-bas . . .

Il n'acheva pas sa phrase.

M. Pannetier, qui était l'homme des décisions promptes, s'écria :

— Toi, parbleu. Il n'y a que toi qui puisses remettre un peu d'ordre et surtout procéder à l'organisation des nouvelles installations. Je pense qu'à ton âge un voyage là-bas n'est pas pour te déplaire ?

Jack était devenue très pâle.

— Non, certes, déclara-t-il, la voix blanche. Je pourrai partir d'ici quelques semaines, le temps de . . .

Il allait dire *de me marier,* mais son père, une fois de plus, ne lui laissa pas le temps de réaliser sa pensée.

— J'entends que tu partes au plus tôt. Demain si c'est possible. J'ai pris toutes mes dispositions.

Jack avait une qualité énorme. Il était d'une franchise admirable et il comprit tout de suite que son père avait dû découvrir sa liaison avec Brigitte et qu'il voulait l'éloigner de la jeune fille.

Il décida de brusquer les choses, lui aussi, et d'avouer son amour à son père.

— Je partirai, lui dit-il, mais pas avant de m'être marié avec la femme que j'aime. Comme je présume que le séjour là-bas sera de très longue durée, je ne veux pas y aller seul.

— Tu . . . aimes une jeune fille ? feignit de s'étonner M. Pannetier.

— Oui, mon père, et vous ne l'ignorez pas. Je devine que c'est justement pour m'éloigner d'elle que vous me proposez ce long voyage. Je tiens à vous dire que la jeune fille que je veux épouser est digne de mon amour, et que, si elle n'est pas fortunée, puisqu'elle est obligée de travailler pour vivre et faire vivre sa grand-mère, elle est parfaitement sage.

— Tu appelles travail, repartit M. Pannetier, s'exhiber chaque soir pendant une demi-heure presque nue devant un public qui peut même la frôler, lorsqu'elle fait le tour de la piste.

— Je vois que vous êtes bien renseigné, mon père. Oui, Brigitte travaille et si elle a choisi ce métier dur du cirque et du music-hall, c'est justement parce qu'il lui permet de gagner sa vie tout en ayant beaucoup de temps libre.

— Qu'elle emploie à flirter avec des jeunes gens de bonne famille jusqu'au jour où elle trouvera le bon dadais qui l'épousera ?

— Elle l'emploie à soigner sa vieille aïeule qui est presque entièrement paralysée. C'est comme si elle avait un enfant. Si, le soir et en matinée, elle s'exhibe, comme vous le dites, dans la journée elle demeure auprès du fauteuil roulant, le front penché sur des ouvrages de couture que lui donne une maison de confections. C'est dur pour une jeune fille qui est honnête, de vivre et de faire vivre avec son seul travail. Brigitte a d'abord fait de la natation pour son plaisir, et puis, un jour, l'idée lui est venue, voyant qu'elle ne pouvait donner à sa grand-mère que de pauvres soins sans luxe et sans confort, de s'engager dans une troupe. Encore fallait-il qu'elle exigeât que la troupe ne travaillerait avec elle qu'à Paris ou en banlieue. Lorsque la province l'appelle, Brigitte abandonne ses amis, ainsi qu'elle appelle la troupe de nains, et, pendant ce temps, elle n'est pas payée.

— J'ai pris tous mes renseignements sur cette jeune fille. Tu sais comment est mort son père ?

— Que m'importe ?

— Il s'est suicidé après avoir fait de mauvaises affaires.

— Brigitte en est-elle cause et est-ce pour cela qu'elle n'a pas le droit d'être heureuse ? Et puis, mon père, je lui ai donné ma parole de l'épouser, et ma parole, c'est sacré.

Il fallait être très adroit avec Jack, et M. Pannetier le savait. N'était-ce pas ce qu'il redoutait le plus de le buter ? Mais puisque les faits étaient là, et que la conversation avait amené l'aveu sur les lèvres du jeune homme, il fallait jouer au plus fort.

M. Pannetier poursuivit :

— Puisque tu prétends aimer cette jeune fille, dit-il à Jacques, je suppose que ton amour durera très longtemps ?

— Toute la vie !

— Eh bien, je vais te demander un sacrifice, mon enfant.

— Lequel, mon père ?

— Tu vas partir seul en Indochine. Je ne te demande pas de rompre avec celle que tu aimes. Je te demande de t'en séparer. D'abord, tu n'as pas réfléchi qu'elle ne pourrait te suivre, ayant cette grand-mère à soigner. D'ici un an, un an et demi, bien des choses peuvent se passer. Si, lorsque tu reviendras, tu es dans les mêmes dispositions à son égard . . . Si, d'autre part, elle est également toujours disposée à t'épouser, et si, bien entendu, pendant ton absence, elle demeure sérieuse, alors je ne te refuserai pas mon consentement. Mais je te préviens que je la ferai surveiller très étroitement et que s'il y a la moindre des choses de suspect dans sa vie, je te le ferai savoir immédiatement avec preuves à l'appui.

— Je vous remercie, mon père, de la confiance que vous me témoignez. Je crois que, dans un an, nous pourrons reprendre cette conversation où nous l'avons laissée, et qu'alors je pourrai vous présenter Brigitte.

M. Pannetier se contenta d'esquisser un léger sourire plein de doute.

Il attira son fils à lui et déposa un tendre baiser sur son front.

— Bonsoir, mon enfant, va dormir et dès demain prépare tes affaires pour t'embarquer au plus tard après-demain à Marseille. Il vaut mieux que la séparation . . . d'avec ta maman se fasse brutalement. Ce sera moins douloureux.

III — L'ADIEU

Qu'est-ce que j'ai donc ce soir ? se demanda Brigitte en sortant de sa loge, enveloppée dans son peignoir. J'éprouve comme une angoisse. Je puis à pleine respirer. Pourvu que je ne tombe pas malade ?

Ses amis, les nains, la rejoignirent sous la piste où, par un adroit stratagème, les nageurs passaient sous l'eau pour ressortir dans l'enceinte du cirque.

Ils l'entraînèrent en la prenant par la main, comme si c'était un jeu, et la jeune fille les suivit, oubliant l'étrange impression qu'elle avait ressentie toute la journée.

Son premier regard fut pour le fauteuil qu'occupait Jack chaque soir et, pour la seconde fois depuis qu'ils se connaissaient, elle s'aperçut qu'il était vide.

Quand elle regagna sa loge pour se vêtir, elle tenta de se raisonner.

— Jack a pu être retenu au dernier moment, pensa-t-elle. Ou bien il se sera décidé à parler de nos projets à ses parents et la discussion se sera éternisée. Il est peut-être devant la sortie à

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	6	3	7	2	5	6	4	7	3	5	6	2	8	5	4
R	V	P	V	R	P	O	P	O	R	R	T	I	A	O	R
8	4	7	3	6	5	8	2	6	5	4	7	6	3	5	7
P	O	E	O	R	G	P	E	E	R	F	U	B	M	E	E
8	5	8	2	6	4	7	3	5	4	6	2	8	6	3	5
O	S	R	N	U	I	X	E	D	T	D	D	T	G	S	A
8	5	3	6	4	8	2	5	6	3	8	4	5	2	6	3
F	N	S	E	I	A	A	S	T	E	V	N	V	N	E	S
6	5	3	6	2	8	4	5	6	2	7	5	3	6	4	7
S	O	D	T	O	O	E	T	S	R	A	R	A	U	S	U
6	5	3	6	5	4	7	3	6	2	8	4	6	3	8	5
R	E	M	C	S	P	C	I	H	M	R	E	A	T	A	A
8	4	6	2	7	5	3	6	4	8	3	5	6	2	8	5
B	R	R	A	E	N	I	G	E	L	E	T	E	L	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

m'attendre avec sa voiture. Je suis sotte de me faire tant de mauvais sang. Tout à l'heure il sera près de moi, les lèvres pleines de tendres excuses. Un baiser nous réconciliera, bien que nous ne soyons pas fâchés.

Brigitte descendit l'escalier étroit à toute vitesse et s'immobilisa sur le trottoir dès qu'elle fut dehors, cherchant en vain le cabriolet de Jack.

— Oh ! balbutia-t-elle, il n'y est pas !

Elle attendit quelques instants, impatiente de voir paraître le jeune homme, puis, l'heure passant, elle se décida à descendre dans le Métro pour regagner sa demeure.

— Pourvu qu'il ne soit pas malade ! pensa-t-elle. Comme ça va être long d'attendre à demain !

Elle arriva chez elle, de moins en moins rassurée, et sous la porte de sa demeure elle aperçut un pneumatique que l'on avait glissé.

— Ah ! soupira-t-elle, c'est certainement les excuses de Jack.

Elle n'ouvrit pas tout de suite la lettre, car sa grand-mère l'appelait doucement de son lit. Elle la cacha dans son sac et se rendit au chevet de la vieille dame.

— Comment, dit-elle d'un ton fâché, grand-mère ne dort pas ? Comme c'est vilain !

La jeune fille fit boire l'infirme, la cala commodément dans ses oreillers et la quitta après l'avoir embrassée sur le front.

— Vous m'appellerez, si vous êtes souffrante, n'est-ce pas ? recommanda-t-elle.

— Maintenant que tu es là, je vais dormir d'une seule traite. Le sommeil me prend, ma chérie.

Brigitte avait hâte d'être dans sa chambre, seule, avec ses pensées, et de lire la lettre du bien-aimé.

Fébrilement, elle la décacheta et la lut.

A mesure qu'elle avançait dans cette lecture, ses traits s'altéraient étrangement et ses mains tremblaient épouvantablement.

— Oh ! fit-elle en s'écroulant sur une chaise, il est parti.

Elle relut l'écriture serrée, les deux longues pages dans lesquelles Jack avait dit tout ce qu'il avait à dire à cette petite fille qu'il adorait et à qui il jurait une fois de plus fidélité et amour.

« Je veux, ma bien-aimée, en agissant ainsi et en partant immédiatement, que, dans quelques mois, ce soit mon père qui me dise lui-même que je peux t'épouser. Tu connais papa, puisque je t'en ai parlé si souvent. Nous avons le même caractère buté. Ni lui ni moi ne cédons jamais. Il m'a demandé l'épreuve de la séparation pour te donner à moi sans réserve, je l'ai acceptée.

« Ma petite fille chérie, j'ai bien hésité avant de t'écrire cette lettre. Allais-je décider mon départ pour demain seulement et venir te voir une dernière fois au cirque ?

« J'ai pensé que, pour nous deux, une lettre valait mieux qu'une explication, qu'une ultime entrevue où notre courage aurait peut-être faibli.

« Je t'aime, Brigitte, et tu n'en as jamais douté.

« Tu m'aimes et je sais que tu me resteras fidèle.

« Il faut être très raisonnable, ma poupée, ne pas pleurer, ne pas te lamenter et te dire que les jours passent très vite malgré la cruelle séparation et que demain est vite là. Un jour, nous serons réunis, et ce sera cette fois pour ne plus nous quitter.

« Ce qui me fait le plus de peine c'est que, ce soir, tu verras mon fauteuil inoccupé au cirque et que, jusqu'à ce que tu sois rentrée chez toi, tu te demanderas pourquoi je ne suis pas venu.

« Demain, on louera le fauteuil à un autre spectateur. Je voudrais que ce soit à un monsieur très laid, très vieux. Si c'était un jeune homme, je serais jaloux.

« Je veux que tu me dises qui y prend place, tu entends ? Et ne mens pas, surtout !

« Adieu, mon amour, le temps presse. Mon train est dans quelques quarts d'heure.

« Paris est l'affreux, la nuit, quand on a beaucoup de chagrin. Les valises dans la chambre sont d'un effet désastreux.

« Je t'embrasse tendrement, ma fiancée chérie. Attends de mes nouvelles et mon adresse pour m'écrire.

« Mes lèvres sur les tiennes.

« A toi pour toujours.

« JACK PANNETIER. »

Longtemps, très longtemps, Brigitte demeura sur sa chaise, le front bas, le regard fixé sur le tapis de sa chambre. Elle entendait en elle-même le vrombissement du train qui emportait son bien-aimé loin d'elle. Elle se le représentait, enfoncé farouchement dans le coin de son compartiment, le feutre rabattu sur les yeux, sa pensée vers elle.

Elle poussa un grand soupir et releva la tête.

— Puisqu'il a fait preuve de tant de courage de partir sans me revoir, vais-je en avoir moins que lui ? pensa-t-elle. Moi aussi je serai forte. J'ai confiance en lui, et puisque nous penserons intensément l'un à l'autre, nous ne serons pas complètement séparés.

Elle serra la triste lettre dans un coin de son armoire et se mit au lit.

Si elle ne dormit guère, cette nuit-là, du moins puisa-t-elle dans la réflexion la sagesse de demeurer calme devant l'épreuve qui l'atteignait.

Maintenant, la petite amie de Jack vivait en attendant la première lettre, l'adresse où pouvoir écrire au bien-aimé.

Elle vint trois jours plus tard, pas très longue, mais combien affectueuse et pleine de réconfort et de courage.

Le même soir Brigitte répondit à Jack.

Elle rentrait du cirque et longtemps elle fut penchée sur les feuilles qui se succédaient sous sa plume agile.

Que de tendresse dans cette réponse ! Que de résignation aussi !

« Je t'attendrai tant qu'il faudra, mon amour, écrivait-elle. Je ne vis plus maintenant que dans l'attente du beau jour qui nous réunira. Si lointain soit-il, il viendra tout de même et il sera d'autant plus beau que nous l'aurons attendu plus longtemps.

« Vilain jaloux qui veut savoir quels sont les yeux qui me regardent du fauteuil occupé si longtemps par toi.

« Premier jour, une petite fille ravissante.

« Deuxième jour, une jeune femme.

« Troisième jour, un vieux monsieur très bien.

« Ce soir ? . . .

« Tu vois, mon amour, rien de compromettant, mais tous trois m'ont beaucoup applaudie.

« Grand-mère tousse beaucoup. Elle m'inquiète. Il faudra que je fasse revenir le docteur. Dès que le temps est humide, elle me fait de la fièvre. Ah ! que c'est triste de voir vieillir ceux que l'on aime ! »

Suivaient encore beaucoup de tendresse, des menus détails de la vie quotidienne qui n'intéressent que les amoureux qui vivent près l'un de l'autre par la pensée.

Jack, en recevant la lettre, la lut dix fois, vingt fois, et finit par la savoir par cœur.

Pour Brigitte la vie continuait, calme et tranquille, puisqu'elle était assurée d'un bon travail au cirque jusqu'à la saison d'été qui marquerait la fermeture de l'établissement.

EVELYN KEYES ET LARRY PARKS, VEDETTES DANS "THE JOLSON STORY", NOUVELLE PRODUCTION EN COULEUR DE COLUMBIA



Evelyn Keyes...

"infiniment douces, ses Mains"

IRRÉSISTIBLES, SI FÉMININES ! Vos mains aussi le seront avec la simple méthode d'Evelyn Keyes — la Lotion Jergens.

7 sur 8 Vedettes emploient la Lotion Jergens.

PERFECTIONNEE MAINTENANT. La Lotion Jergens est encore meilleure depuis les découvertes de guerre. Les femmes en sont ravies.

"Mes mains sont plus douces, plus lisses"; disent-elles après son emploi, "Protège les mains plus longtemps".

Bien sûr! 2 ingrédients que bien des médecins emploient pour la peau entrent dans cette Lotion d'après-guerre. Reste toujours de 10¢ à $1.00. Soulage immédiatement les gerçures. Son emploi régulier empêche cette misère. Délicieuse! Rien de gras; ne colle pas.



Pour les Mains les plus Douces et Adorables, prenez la

LOTION JERGENS

(Fabrication Canadienne)

Plus efficace que jamais—grâce aux recherches de guerre.

Le succès du numéro était tel qu'on avait renouvelé son engagement, à la direction du cirque.

Tout souci matériel était donc écarté pour la jeune fille.

Quelques jours plus tard, l'état de sa grand-mère ayant empiré, elle fit venir le docteur.

Après examen de la maladie, il dit à Brigitte qui l'interrogeait, anxieuse :

— Le coffre est bon. Si vous pouviez fuir cet abominable Paris et conduire votre grand-mère dans un climat sain et régulier comme température, je vous garantirais encore dix ans de bon pour Mme Lemercier.

— Et si je reste à Paris, docteur ?

— Je ne réponds pas d'une crise cardiaque ou d'un refroidissement qui, à son âge, peut être fatal.

Pour la première fois de sa vie, Brigitte comprit combien l'argent est un élément formidable, puisqu'il permet de soigner ceux que l'on aime, voire de les guérir.

Hélas ! pouvait-elle songer à quitter Paris où elle avait son travail ?

Dans une autre ville, où elle ne connaîtrait personne, elle ne pourrait pas gagner sa vie et celle de sa grand-mère.

Elle en voulut à ses parents d'avoir dilapidé leur fortune. Elle en voulut au destin de l'avoir séparée de Jack qui était riche et aurait pu lui venir en aide, une fois devenu son mari.

IV — LE COURRIER

DEUX LETTRES pour vous, mademoiselle Lemercier.

Brigitte prit son courrier des mains de la concierge et monta rapidement ses étages, car sur l'une des enveloppes, elle avait reconnu l'écriture de Jack.

Elle l'ouvrit avidement, sans même s'inquiéter de la seconde, qu'elle jeta négligemment sur sa table.

Que d'amour elle contenait, cette lettre venue de si loin ! Six mois déjà que le jeune homme était parti. Six mois qu'ils étaient séparés, et le ton des épîtres échangées n'avait pas varié.

L'été avait passé. Brigitte avait trouvé un autre engagement dans un music-hall, seule, cette fois.

Ses anciens amis les nains faisaient une tournée autour du monde et elle n'avait pu les suivre. Ç'avait été un crève-cœur, car ils devaient aller en Indochine, et certainement, si elle était partie avec eux, elle aurait revu Jack.

Sa grand-mère avait passé un été médiocre, mais, depuis les premiers brouillards, le docteur ne cessait de répéter à Brigitte qu'il entrevoyait le pire pour l'hiver qui s'annonçait rude et humide. Il le lui avait encore dit le matin, et la jeune fille était désolée de ne pouvoir rien faire.

La lettre de Jack venait heureusement de lui apporter un dérivatif, car elle était horriblement triste.

Elle avait bien compté les petites économies portées sur le carnet de la Caisse d'Epargne, mais, hélas ! que feraient ces pauvres quelques billets ? Il en aurait fallu le triple pour que la jeune fille pût envisager un hiver sans travail, une saison dans le midi.

— Tiens ! fit-elle soudain, j'allais oublier de lire l'autre lettre. De qui peut-elle être ? Je ne connais pas l'écriture.

Son cœur fit un bond désordonné dans sa poitrine lorsqu'elle déchiffra la signature au bas de la page : Robert Pannetier.

— Mon Dieu, fit-elle, défaillante, c'est du père de Jack !

C'était bien, en effet, de M. Pannetier qui demandait à Brigitte de lui accorder un rendez-vous, car il avait à l'entretenir de choses urgentes.

La jeune fille demeura immobile un instant, se demandant si elle devait se réjouir ou se méfier.

— Est-ce pour me parler de notre mariage ? se demanda-t-elle.

Une légère crainte s'empara d'elle quand elle imagina que Jack pouvait être très malade, mort peut-être.

— Mais non, se dit-elle, il vient de m'écrire.

Oui, mais elle constata que la lettre avait mis plusieurs semaines pour venir et qu'entre le moment où elle avait été postée et celui où elle la lisait, il avait pu se produire le pire. Et puis, quand on est amoureux, il n'y a aucun raisonnement possible à se faire.

La folle du logis se mit à danser la sarabande dans le cerveau de Brigitte, et ce fut d'une main tremblante qu'elle répondit à M. Pannetier qu'elle se rendrait sur la terrasse du Jeu de Paume le lendemain, ainsi qu'il le lui demandait.

Jamais encore la pauvre enfant n'avait passé des heures aussi atroces que celles qu'elle vécut jusqu'au lendemain.

Elle ne se demanda même pas comment elle ferait pour reconnaître le père de Jack.

Sa grand-mère remarqua sa nervosité et interrogea sa petite-fille.

— Je n'ai rien, grand-mère. Demain matin, je dois aller voir une nouvelle maison de confection qui, paraît-il, paye très bien le travail. Je serai obligée de vous laisser une partie de la matinée.

— On dirait que tu as la fièvre ?

— Moi ? Oh ! pas du tout. Je viens de faire le ménage, je suis en nage.

— Ne prends pas froid, ma chérie. Que ferais-je si tu tombais malade ? Je n'ai que toi, tu le sais bien !

Eh oui ! elle le savait qu'elle n'avait qu'elle, la pauvre vieille femme. Si Brigitte ne lui avait pas été indispensable, avec quelle joie elle serait partie rejoindre Jack dans ce pays maudit où il commençait à souffrir de la fièvre. Là-bas, elle aurait fait n'importe quoi pour gagner sa vie... Mais elle aurait été près de lui.

A l'heure dite, le lendemain, elle était exacte au rendez-vous.

Elle vit venir à elle un monsieur élégant, au visage très énergique, et elle reconnut tout de suite le père de son fiancé, à cause de sa ressemblance parfaite avec son fils.

M. Pannetier s'approcha d'elle, le chapeau à la main.

— Je vous remercie d'être venue, mademoiselle, dit-il à Brigitte.

— Jack n'est pas... malade ?... Pas mort ?... demanda-t-elle, la gorge serrée.

M. Pannetier esquissa un sourira.

— Jack se porte à merveille, répondit-il. Mais c'est de lui justement que je voulais vous entretenir.

Brigitte eut l'intuition très nette qu'elle allait avoir un grand chagrin.

Elle se raidit, prête à se défendre, à lutter pour ne pas laisser échapper son bonheur.

Ils marchèrent tous deux le long de la balustrade de pierre, et M. Pannetier parla posément, sans hâte, sans colère, d'un ton égal.

— Je vois, dit-il à Brigitte, que vous aimez mon fils sincèrement, mademoiselle.

Elle ne put qu'acquiescer d'un signe de tête, tellement elle était émue, la pauvre petite.

— Il s'agit de son bonheur et de son avenir aujourd'hui.

— Je suis prête à tout pour les lui rendre aussi beaux que possible, articula-t-elle dans un souffle.

— C'est très bien et je n'en attendais pas moins de vous. C'est donc que vous savez ce que c'est que l'amour.

— L'amour ? s'écria-t-elle dans un élan de tout son être, c'est rendre heureux celui qu'on aime, tant que Dieu permet de vivre. C'est vieillir doucement l'un près de l'autre et atteindre au terme de l'existence sans avoir rien à se reprocher. C'est se dire, lorsque la neige est tombée sur les têtes vieillissantes : Nous nous sommes aimés passionnément, et nous ne nous sommes jamais fait de peine. Maintenant le bon Dieu peut nous rappeler à lui, notre mort sera douce puisqu'aucun remords ne viendra troubler notre agonie.

M. Pannetier avait laissé parler la jeune fille. Il reprit, quand elle eut terminé :

— L'amour, mademoiselle, c'est désirer avant tout le bonheur de celui que l'on aime. Or, je serai franc. Le bonheur de Jack, c'est de pouvoir vivre comme il a toujours vécu, entouré de l'affection des siens, jouissant de la considération de ses amis. C'est pouvoir aller dans la vie, la tête haute. C'est pouvoir tenir le rang auquel il est destiné de par sa fortune et de par le monde auquel il appartient.

— Mais... balbutia Brigitte.

— Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? poursuivit M. Pannetier, implacable. Vous aimez Jack, vous voulez son bonheur. Renoncez à lui de vous-même.

— Monsieur !... haleta-t-elle.

— Je sais... Vous espériez en sa fortune, mais rassurez-vous, je suis prêt à vous signer un chèque. Votre chiffre sera le mien. Voulez-vous vingt mille ? cinquante ? Allons, dites ?

Il sembla que tout tournait autour d'elle, et la pauvre Brigitte dut s'immobiliser une seconde et fixer un point pour ne point s'écrouler évanouie sur le sable de la promenade.

Elle se reprit heureusement assez vite.

— Oh ! fit-elle, indignée, vous avez pu croire que c'était pour la fortune de Jack que je l'aimais ? Vous me connaissez bien mal, monsieur.

— Pourtant, continua-t-il durement, n'avez-vous pas dit un jour au docteur que si vous aviez pu vous marier, rien ne vous empêcherait d'emmener votre grand-mère dans le Midi ?

— Oui... balbutia-t-elle, c'est vrai... j'ai dit cela... Mais c'était pour grand-mère... pas pour moi... c'était pour la garder encore quelques années... Je l'aime tant, ma pauvre vieille mémé ! Mais comment savez-vous cela, monsieur ?

— Le docteur que vous avez appelé auprès d'elle est le mien, et de plus, il est mon ami.

— Alors il a dû vous dire que j'étais une honnête petite fille, et que je pouvais rendre Jack heureux.

— Je ne l'ai pas interrogé là-dessus, mon enfant. Mais je vous dis, à vous, que vous donnerez à Jack le bonheur pour plus tard, lorsque son chagrin sera passé, à condition de lui rendre sa liberté.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



Voulez-vous connaître la teneur d'un livre, son style, sa marche générale ? Ecoutez les propos que CKAC présente une fois la semaine par la bouche de son chroniqueur du livre qui, à la fin de son émission vous dira : "Bonjour et bonnes lectures." La photo ci-contre représente ce critique lorsqu'il était enfant.

Ce bébé éveillé à la vie est né en 1909, à Montréal, précisément le 13 mars. Comme tous les enfants, il alla à la classe. Lui, ce fut le pensionnat St-Laurent, puis les Beaux-Arts, puis l'Université McGill.

Il a été du Montreal Repertory Theatre (section anglaise) puis il fonda la section française de ce même groupe. On le vit par la suite au Théâtre Stella, puis aux Matinées artistiques de Mme Jean-Louis Audet.

Les tournées, avec M. Gauvin, Mlle Antoinette Giroux, Mme Yvette Mercier-Gouin, M. Henry Deyglun et plusieurs autres.

La première fois que cet artiste de la radio se fit entendre sur les ondes fut en 1934, dans une causerie pour l'*Heure Provinciale*.

Il a été surtout maître de cérémonies. Qu'on songe à "Radio-Marathon" ou "Radio Mélodique", au "Théâtre Improvisé" qui attire de plus en plus les radiophiles par sa grande spontanéité, aux commentaires des nouvelles "Black Horse" ou encore au "Gala Humoristique", on le rencontre toujours bien à sa place. C'est réellement le personnage de l'emploi.

Mais son programme régulier sur la critique des volumes, "Vient de Paraître", qui a déjà quelques années d'âge, représente une somme d'information sur les dernières publications de nos éditeurs canadiens. A chacune de ces émissions on analyse trois ou quatre œuvres, cinq parfois et on sert au radiophile-lecteur, le menu de la semaine. En somme, ce sont, à CKAC, "les nouvelles littéraires" du Canada français.

Demandez-lui à quoi il occupe ses loisirs durant l'été et durant l'hiver. Dans les deux cas, il répondra : "La lecture, mon cher".

Il est marié et papa d'un gentil bébé qui porte le nom de Jeannette.

Quand, dimanche prochain, il vous dira "Bonjour les amis du livre", vous reconnaîtrez sa voix et saurez la réponse si vous n'avez pas encore tourné à la page 51 de la présente livraison du *Samedi* qui vous donne en photographie l'identité de ce bébé.

De plus, ce radioman qui a été de la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal, vient d'être admis membre de la Chambre de Commerce du District de Montréal avec son compagnon Roy Malouin. Il présenta, au cours des campagnes des emprunts de Guerre et des emprunts de la Victoire, les plus grandes vedettes du cinéma, de la radio et de la scène.

Qui est cet enfant aujourd'hui très connu dans le domaine de la radio après avoir été au même poste CKAC depuis 1936 ?

Brigitte comprit que se marier avec Jack, c'était lui fermer à jamais les portes de sa famille et de ses amis. Elle serait toujours envers et contre tout l'intruse. Cela, jamais elle n'y consentirait.

— Ah ! murmura-t-elle, pourquoi faut-il que Jack soit riche ! Pauvre, nous serions heureux, rien ne nous séparerait. Cette misérable question d'argent est le poison mortel pour toutes les petites fleurs bleues de l'amour.

M. Pannetier comprit qu'il avait gagné son procès. Il éprouva un immense soulagement.

— Il faut me promettre de ne plus écrire à Jack, dit-il à Brigitte. Il croira que vous l'avez oublié et tout sera dit.

Elle répéta machinalement :

— Et tout sera dit !

Le père de Jack avait rapidement griffonné un chiffre sur un chèque qu'il tendit à la jeune fille.

— Ce n'est pas pour vous, mademoiselle, mais pour votre grand-mère, lui dit-il.

Elle eut un haut-le-corps, prête à refuser cette aumône.

Mais devant elle, passa l'image de sa vieille grand-mère grelottante sous le ciel de Paris. Elle entrevit, en fermant les yeux, le chaud soleil du Midi... Avait-elle le droit de refuser cet argent qui allait lui permettre de soigner sa malade, de la prolonger ?

— Merci, fit-elle à voix très basse. Je vous promets de ne plus écrire à Jack.

M. Pannetier s'éloigna, mais il se retourna plusieurs fois pour regarder diminuer au loin la silhouette courbée de Brigitte.

— C'est un grand cœur ! balbutia-t-il. Quel dommage qu'elle ne soit pas faite pour épouser Jack ! Elle l'eût sans doute rendu heureux. J'ai agi en père de famille, j'ai fait mon devoir. J'en ai souffert peut-être mais il le fallait.

Brigitte rentra chez elle. Elle marchait comme une automate et courut embrasser sa grand-mère de tout son cœur.

— Nous partons pour le Midi, annonça-t-elle, j'ai gagné vingt mille francs à un concours.

Et elle se sauva pour pleurer.

V — LA RECOMPENSE

Oh ! toi ! Jack ? s'écria Marcel en se trouvant face à face avec son ami un matin de juin. Je ne t'avais pas reconnu, excuse-moi !

— J'ai changé, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme d'un ton très las. J'ai vieilli...

— Mais non, s'excusa Marcel... Tu as bruni, un peu maigri, simplement.

— Ne te défends pas, va ! soupira Jack en tapant familièrement sur l'épaule de son ami d'enfance. Je sais me regarder dans une glace. Que veux-tu, on ne souffre pas impunément pendant des mois sans que le ressort s'use... Tu sais, celui qui est là... dans notre poitrine, bien caché, mais si peu protégé des traîtrises de la vie.

Il passa son bras sous celui de son ami et l'entraîna.

— C'est à cette même place que nous nous étions rencontrés, un soir, te souviens-tu ? J'étais joyeux... j'allais la voir au cirque... Tout a très bien marché d'abord... Je comptais les jours... Elle m'écrivait régulièrement. A date fixe, je savais qu'au courrier je trouverais la lettre bleue. Je la lisais... je l'apprenais par cœur jusqu'à ce que je reçoive la suivante. Et puis un jour, au courrier, il n'y avait pas de lettre bleue. Il n'en est plus jamais venu. J'ai écrit, télégraphié, toutes mes missives me sont revenues avec la mention : *Partie sans laisser d'adresse.* Alors j'ai compris qu'elle m'avait menti, qu'elle ne m'aimait plus et que tout ce qu'elle m'avait écrit c'était des mensonges. Sans doute avait-elle trouvé un ami. Oh ! j'ai souffert, tu sais... J'ai voulu chasser de ma mémoire tous mes souvenirs du passé. Ce fut en vain. Les mois ont passé. Ma mère m'a écrit qu'elle serait heureuse de me revoir. Je suis rentré en France. Mes parents veulent me marier... Je ne le veux pas. Aimer une femme, moi ?... Ah ! non, elles m'ont trop fait souffrir, vois-tu. J'avais trop mis en Brigitte toute ma tendresse et toute ma confiance. Je suis allé voir sa concierge, espérant avoir des détails, mais je n'ai rien su. Elle m'a dit simplement qu'elle était partie avec sa grand-mère. Voilà tout ce que je sais d'elle. C'est peu. Elle a donné l'ordre à cette femme de renvoyer tout son courrier à l'expéditeur. Tu vois bien que brusquement, elle ne m'a plus aimé ? Je vais repartir là-bas. Ce soir, je signifierai ma résolution à mon père. La vie n'est pas désagréable et j'oublierai peut-être plus vite qu'ici où tout me la rappelle. Malgré moi, je suis retourné au cirque. J'ai reloué le même fauteuil... D'autres attractions remplaçaient la piste nautique. J'ai même cherché dans des distractions terre à terre le dérivatif à mon chagrin. A peine sentais-je le bras d'une femme appuyé sur le mien, je lui tendais une offrande et je m'enfuyais, me faisant traiter de *dingo*.

— Ah ! mon pauvre vieux !... Si je m'attendais à te retrouver dans cet état !... murmura Marcel attendri. Je pensais bien qu'il avait dû y avoir du tirage entre ta famille et toi, je le prévoyais, mais je ne supposais pas que ton amour fût à ce point exacerbé que de le voir à jamais perdu t'ait rendu à ce point malade et nerveux.

— Bah ! fit Jack avec un pauvre sourire, ça passera.

— Allons prendre quelque chose, veux-tu ?

— Non, je te remercie, j'ai promis à maman de passer la fin de mon après-midi de dimanche avec elle.

— Quand pars-tu ?

— Dans une semaine, au plus.

Jack rentra chez lui et trouva sa mère assise au salon, en train d'écouter une diffusion au poste de T.S.F.

M. Pannetier ne tarda pas à les rejoindre, et tous trois se turent, écoutant les voix inconnues qui résonnaient dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

— Qu'est-ce que c'est que cette diffusion ? demanda M. Pannetier, dont le visage avait étrangement vieilli.

— La remise des médailles de sauvetages aux héros de la mer, répondit sa femme.

Est-il chose plus émouvante que d'entendre énumérer les actes d'héroïsme de ces gens simples qui, sans hésiter, au péril de leur vie, sans être dopés par aucun alcool, se sont élancés dans les flots en furie pour sauver des vies humaines ! Ils acceptent la récompense aussi simplement qu'ils ont fait leur devoir, les yeux humides et si timidement, qu'on dirait qu'ils s'excusent d'être l'objet de tant de reconnaissance.

A chaque médaille remise, à chaque évocation de sauvetage, Mme Pannetier tressaillait.

— Comme c'est beau ! murmurait-elle tout bas, les mains jointes.

On décora un gamin de douze ans qui avait sauvé un de ses camarades tombé accidentellement à l'eau.

Et puis, ce fut au tour d'une jeune fille qui bravement s'était jetée au secours d'une barque de plaisance qui, imprudemment, était sortie par grosse mer sur la Côte d'Azur.

L'héroïne avait eu le courage de plonger plusieurs fois et de ramener chaque fois un des naufragés du bateau.

Elle en avait tiré cinq de l'eau : le père, la mère et les trois gosses.

Elle était retombée épuisée sur le sable et il avait fallu plusieurs heures pour la ranimer. Elle s'était fait con-

[*Lire la suite page* 54]

Quand bébé est maussade à cause de la

"Constipation des enfants"



... donnez du Castoria, doux et efficace



"Le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons."

QUAND votre gentil Pierrot se met à pleurnicher et à s'agiter parce qu'il souffre de constipation, voici ce qu'il faut faire:

Donnez du Castoria! Il est bénin et efficace — et si doux qu'il ne dérange aucunement le système digestif même le plus délicat.

Contrairement aux laxatifs pour adultes — qui pourraient être trop violents — le Castoria est préparé spécialement pour les enfants. Il ne contient pas de drogues drastiques et ne cause pas de coliques ou malaises.

Il a de plus un goût fort agréable que les enfants aiment, de sorte qu'ils l'acceptent de bon gré, sans réchigner.

***Achetez Castoria** aujourd'hui à la pharmacie voisine.* Demandez le laxatif préparé *spécialement pour* les enfants.



CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

NOTRE FEUILLETON

VENGEANCE MATERNELLE

Par JULES MARY

ET Marie Talbert, tout près de Nertann, disait :

— Ecoutez-la bien, vous ne l'entendrez jamais plus. Vos regrets n'en seront que plus cuisants...

— Ah ! qu'avez-vous, la belle hôtesse ?
Tout doux !
Regrettez-vous votre vin blanc,
Que le marin boit en passant ?
Tout doux...

Des larmes coulaient des yeux fermés du paralytique sur ses joies amaigries, toutes jaunes.

Marie Talbert ferma la porte et le laissa.

Quand il comprit qu'il se trouvait seul, il y eut dans son regard une expression de soulagement suprême. Il releva la tête, et un soupir profond, qui ressemblait à un sanglot, secoua sa poitrine...

Ses doigts remuaient toujours, mais tout à coup ses yeux s'abaissèrent sur ses mains ; il avait presque soulevé l'avant-bras !

Il eut une exclamation sourde ; peut-être que, dans cet effroyable anéantissement, une espérance suprême était passée.

Peut-être n'avait-il pas abandonné l'espoir de la guérison...

Peut-être qu'en son cerveau cette idée subsistait comme une dernière flamme d'un foyer qui s'éteint... capable encore d'allumer un incendie s'il est attisé.

Les médecins l'avaient condamné, il le savait... mais la nature a des revirements bizarres.

Il ne demandait pas sa vigueur d'autrefois, mais seulement de pouvoir se lever de ce fauteuil où il avait passé tant de longues et interminables journées.

Il ne demandait qu'à faire un pas dans cette chambre, sa prison, où il était seul avec cette femme qui s'était faite son bourreau.

Il ne demandait qu'à prononcer quelques mots... assez pour se faire comprendre.

Il avait besoin de sortir de cette mort de tous ses sens.

Et il voulait revoir Joséphа, qui ne s'était pas montrée à lui depuis des années !

Elle l'avait oublié si complètement qu'elle ne savait même plus s'il existait...

Mais le monde la croyait vigilante et dévouée...

Elle avait entretenu jadis des légendes qui couraient, la plaignant d'être obligée de passer sa vie auprès d'un être repoussant et gâteux.

Ces légendes, autour de sa beauté, rayonnaient comme une auréole de martyre... Maintenant que sa réputation était faite, elle en vivait et ne s'en occupait plus.

Nertann était si bien sorti de sa vie et de ses préoccupations qu'elle passait des mois entiers sans que lui vint même le souvenir du paralytique.

Quelquefois Caroline prenait sur elle de dire :

— La situation de monsieur n'a pas changé.

Mais comme la baronne ne répondait pas, la femme de chambre elle-même ne dit plus mot. L'abandon de Nertann n'eût pas été plus complet s'il eût été mort.

Le paralytique répéta le mouvement de l'avant-bras ; en effet, les muscles paraissaient être moins rigides ; il y avait un peu de souplesse ; bien peu, c'était, pour tout autre, presque insensible.

Après le bras gauche, il fit jouer le bras droit.

Celui-là, aussi, remuait.

C'était sur eux qu'avait porté le poids de son corps tout à l'heure, au moment où Marie, lui révélant qu'il l'avait rendue mère d'une fille et que cette fille était là, près de lui, l'émotion avait été si violente qu'un brusque mouvement s'en était suivi où avait passé sa vie tout entière.

Comme un jeune enfant qui s'amuse à voir remuer ses pieds, le paralytique agitait doucement ses deux bras, les regardant l'un après l'autre.

Il essaya de les soulever tout à fait, mais cet effort était trop grand.

Un poids énorme semblait lier ses coudes à son fauteuil.

Il essaya également de remuer les jambes.

Mais la paralysie ne l'abandonnant pas, il se résigna.

Dans la chambre voisine, on entendait la douce voix de Diane, achevant le poème du marin :

— On m'a écrit de ses nouvelles,
Tout doux !
Qu'il était mort et enterré,
Et je me suis remariée,
Tout doux...

Les yeux de Nertann, obstinément fixés sur la muraille, semblaient vouloir la percer, et ses lèvres avaient un tremblement violent.

Diane chantait le dernier couplet :

Brave marin vida son verre,
Tout doux !
Sans remercier, tout en pleurant,
S'en retourna au régiment,
Tout doux...

C'était fini, Marie Talbert rentra méchante :

— C'est triste, n'est-ce pas ? Je lui ai dit de chanter quelque chose de plus gai une autre fois ?

Elle ne resta pas longtemps auprès de lui. Epouvanté à la pensée qu'elle pourrait s'apercevoir qu'un peu d'amélioration s'était manifesté dans son état, il se tenait sans remuer, même les paupières, même le bout des doigts, selon son habitude. Elle le crut endormi et ne s'en occupa plus.

Dans les jours qui suivirent, les mêmes scènes cruelles recommencèrent.

Marie Talbert amenait chaque matin sa fille. Mais elle tenait sa promesse. Diane ne chantait plus. Nertann savait bien qu'elle était auprès de lui, mais ne la voyait et ne l'entendait pas.

Une fois, alors que Marie travaillait auprès de sa fille, Caroline entra :

— Madame voudrait vous voir, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Pour savoir des nouvelles de monsieur. Elle ne vous dérange pas souvent. Une fois n'est pas coutume. Comment va-t-il, ce pauvre homme ?

— Toujours la même chose !

Marie Talbert descendit. Mais tout à coup, elle laissa Caroline, revint, et à Diane :

— N'oublie pas mes recommandations, dit-elle, je te défends d'entrer dans la chambre du malade... Tu m'obéiras ?

— Oui, mère... Veux-tu que je chante, comme un jour, pour lui faire plaisir ?

— Non ! Quand je serai revenue seulement...

Et elle sortit, suivant Caroline.

Diane confectionnait des fleurs.

Devant elle, sur une petite table, avec des ciseaux, des gaufroirs, des pelotes, des emporte-pièces, des pinces, des pinceaux, outils de sa profession, l'enfant avait jeté de la batiste de toutes les couleurs, de la batiste d'Ecosse, du jaconas, de la percale fine, de la mousseline et du taffetas vert émeraude pour les feuillages. Il y avait aussi des papiers vert-jaune, vert foncé et vert clair, des fils de coton, de laine, de soie plate et de soie torse, de coton cardé, des fils de fer, etc. Elle était fort occupée à un bouquet d'héliotropes.

Elle découpait des rondelles en batiste blanche et lilas, puis appliquait d'autres rondelles de batiste vert pâle... Ensuite, elle passait à la tige, le long de laquelle elle plaçait, en haut d'une courbure des boutons et des fleurettes, entre des feuilles naissantes, d'un beau vert pâle.

Très attentive à sa besogne, avançant un peu les lèvres dans une moue charmante, elle travaillait.

Mais qui dira les pensées des jeunes filles ?

Qui les dira surtout lorsque ces jeunes filles sont jolies, lorsqu'elles ne peuvent sortir sans attirer les regards, lorsque leurs frais minois éveillent l'attention des hommes ?

Diane avait près de seize ans ; elle était grande et forte ; sa taille souple n'était plus celle d'une enfant... son visage n'avait plus ces lignes indécises qui, chez une fille trop jeune, rendent le nez trop long, les yeux trop petits, la bouche mal formée... Ses traits réguliers avaient quelque chose de piquant à la fois et de sérieux...

On ne pouvait passer auprès d'elle sans être frappé par ce visage, sans le regarder...

A quoi songeait-elle ?

A ce malade mystérieux qui reposait dans la chambre voisine de la sienne et que, pour une raison qu'elle essayait vainement de comprendre, sa mère lui défendait de voir...

Où était donc le mal ?

C'était un pauvre paralytique, incapable de faire un geste et de prononcer un mot. Ne pouvait-elle aider sa mère à le soigner ?... Et puisqu'on la faisait chanter pour le distraire, ne pouvait-on la laisser, par exemple, travailler auprès de lui ?...

Sa petite imagination s'en allait ainsi dans toutes les suppositions.

Et elle s'arrêtait de plisser, de tailler et de coudre, pour rêver...

Quelle fille d'Eve a jamais résisté à la curiosité ?...

Ce malade était bien près d'elle... Le mur seulement les séparait... Et le mur même n'était pas bien épais, puisqu'il pouvait l'entendre lorsqu'elle parlait, lorsqu'elle remuait, lorsqu'elle ouvrait les fenêtres ou qu'elle marchait.

Sa mère la gronderait-elle donc bien fort si elle allait jeter un coup d'œil, — oh ! rien qu'un seul coup d'œil, — dans cette chambre ?...

Et puis, en l'absence de Marie Talbert, le paralytique ne pouvait-il avoir besoin de soins... il fallait l'entourer de précautions, cet homme, pour l'empêcher de commettre une imprudence.

Oh ! elle trouvait toutes sortes d'excellentes raisons.

Et, pendant qu'elle rêvait ainsi, son aiguille restait inactive ; les feuilles vertes des branches, les tiges inachevées, les fleurs en désordre, s'étalaient sur la petite tablette, devant elle... et elle n'y touchait plus...

Et voyez jusqu'où allait cette imagination de fillette ! Elle se persuada tout à coup qu'elle avait entendu un cri dans la chambre voisine ; elle se leva, saisie, et penchée, le cœur battant, les tempes soulevées, écouta de toute son attention...

— Oui, murmura-t-elle, c'est sûr ! je ne me suis pas trompée, ou je suis folle !...

Mais elle eut beau prêter l'oreille, elle n'entendit plus rien... Elle s'en alla ouvrir la porte..

La mère ne revenait pas... aucun bruit de pas dans l'escalier... De ce côté, l'hôtel semblait désert, inhabité...

Elle s'avança... traversa la chambre de sa mère qui communiquait avec celle de Nertann.

Personne ! Elle écouta encore si quelque cri ne partait pas derrière cette porte qu'elle avait maintenant devant elle et qui seule la séparait du paralytique.

Soudain, elle crut qu'on montait l'escalier.

Elle eut peur, rentra, s'assit à sa table et reprit son ouvrage, tête baissée, un peu de rouge aux yeux...

C'était un domestique, qui ne s'occupa pas même du baron...

Elle refit le trajet, se pencha, écouta près de la porte, essaya même de voir par la serrure...

Elle ne vit, n'entendit rien.

Alors elle se dit :

— C'est très mal ce que je vais faire là...

Et, tout en ayant cette réflexion de fille obéissante, elle entr'ouvrait dou-

---

NOTRE FEUILLETON — No 4

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

cement la porte, avançait la tête, jetait dans la chambre un coup d'œil...

Puis, brusquement, elle la referma.

Elle avait vu le malade dans son fauteuil qui lui tournait le dos.

Cela l'enhardit pourtant, et de nouveau elle ouvrit. Mais cette fois elle ne se contenta pas de rester sur le seuil ; elle entra, laissant la porte entrebaillée, afin de prendre la fuite à la moindre alerte. Elle fit cinq ou six pas dans la chambre.

Le paralytique l'entendait et croyait que c'était Marie Talbert revenue.

Et l'épouvante qu'il en avait lui arrachait ces râles sourds par lesquels il exhalait ses plaintes :

— Ra, ra, ra...

Elle eut peur et resta comme pétrifiée, et si sa mère fût arrivée tout à coup, elle n'eût pas eu la force de se cacher.

Elle demanda, cependant, moins par commisération que pour parler, que pour entendre le son de sa propre voix, comme les enfants que les ténèbres effrayent :

— Monsieur, vous n'avez besoin de rien ?

Il l'avait entendue ! Ce n'était pas Marie Talbert. Celle-ci, quand elle lui parlait, avait moins de douceur ; dans la moindre parole on sentait sa haine ; au contraire, cette voix d'enfant, craintive, un peu tremblante, venait de passer sur lui comme une caresse.

Il tourna un peu la tête mais ne vit personne.

Diane se tenait derrière lui, n'osant avancer.

Elle regardait machinalement autour d'elle, dans cette chambre aux murailles nues, où l'indifférence d'une femme reléguait ce malade répugnant et encombrant. Et elle s'apitoyait sur la misérable vie de cet être, tombé dans une dégradation repoussante, que chacun abandonnait, qu'on avait confié aux soins d'une mercenaire, alors que c'était à lui que Josépha devait les mille raffinements du luxe dont elle était entourée...

Diane se ressouvint qu'il ne pouvait parler.

Elle s'avança un peu, curieuse de voir la figure de l'homme... et tout à coup se trouva en face...

Alors il l'aperçut...

D'abord, il y eut dans son regard comme un étonnement... Evidemment, il ne savait pas qui elle était... depuis si longtemps il n'avait vu aucune autre figure que celle de Marie Talbert !

Ses yeux cherchaient sur ce jeune visage doux et compatissant la pitié qu'il avait cru reconnaître dans la voix. Et il la retrouvait, en effet, et il ne témoignait d'aucune crainte.

Des sourires passaient dans son regard, comme s'il eût essayé de se faire comprendre de la jeune fille :

— Mais n'ayez donc pas de crainte. . Restez auprès de moi... Votre visage me fait oublier mes souffrances pour un instant. Ne voyez-vous pas que je suis condamné à l'immobilité et que je ne puis rien contre vous ?...

— Pauvre homme ! murmura Diane.

Il l'entendit, et elle vit bien qu'il la remerciait, et toujours parlant haut :

— C'est qu'il n'a pas l'air méchant ! Vous n'avez besoin de rien, monsieur ?

Il fit signe que non, avec la tête, à plusieurs reprises, comme pour la tranquilliser.

— C'est que, dit-elle, j'étais dans cette chambre, là, — elle montrait du doigt la muraille derrière laquelle Nertann l'avait entendue chanter, — et j'avais cru que vous aviez crié... ma mère qui vous soigne m'avait défendu de vous déranger... Mais pourtant je suis venue, au risque d'être grondée.

Elle n'acheva pas... Le paralytique comprit que cette enfant, c'était la fille de Jeannine, sa fille à lui, la fille née de son odieux crime, et il la regardait d'un air de folie... comme s'il eût voulu emplir sa pensée de ces traits dans lesquels il reconnaissait maintenant ceux de la Jeannine d'autrefois... de la Jeannine qu'il avait mise à mal... et qui se vengeait si cruellement aujourd'hui.

Quelque chose d'atrocement douloureux se peignait sur sa physionomie : le remords, une angoisse, la rage d'être tenu par les chaînes de fer de cette immobilité impitoyable ; une tentative surhumaine pour parler, pour remuer ses membres, se soulever comme s'il eût voulu se mettre à genoux devant cette enfant... frapper du front la terre.. indigne même de la regarder... sentant que son regard la souillait, l'innocente, comme jadis son baiser criminel avait sali la mère. Mais Diane ne pouvait deviner le drame qui se passait dans ce cœur fermé à toute expansion.

Elle ne voyait qu'un convulsionnaire se tordant sur un fauteuil dans des efforts gigantesques, les yeux sortant de l'orbite, les doigts agités frénétiquement, de la salive au coin de la bouche, une horrible expression de souffrance sur le visage.

L'épouvante la saisit et elle s'enfuit, les mains devant la figure, pour ne plus voir, criant, sans penser :

— Mère ! mère !

Et lui, l'être dégradé, dans le paroxysme de sa rage, le corps sur les deux bras, se souleva presque, et de nouveau trois mots sortirent de sa bouche, comme si de pareilles émotions seules étaient capables de lui délier la langue :

— Non, non, non !

Il voulait dire : « Ne me fuis pas, ne crains rien. » Mais elle avait disparu.

Diane était rentrée chez elle, bouleversée, toute pâle, persuadée qu'elle venait d'échapper à un grand danger... Cette figure de damn tourmentée par d'effroyables et silencieuses souffrances restait dans ses yeux, et elle eut beau se mettre à son ouvrage, remuer ses percales, ses batistes, achever l'héliotrope commence, elle voyait toujours Nertann...

Marie Talbert, en rentrant, remarqua son émotion.

— Qu'as-tu, chère enfant ? dit-elle inquiète ; serais-tu malade ?

— Non, dit-elle, s'efforçant de sourire.

Marie regarda là sa fille attentivement, comme si elle eût voulu descendre dans cette jeune âme et lire ses secrets.

Diane semblait ne pas se douter de cet examen.

Telle était sa confiance en la fillette qu'il ne lui vint même pas le soupçon qu'elle avait pu lui désobéir et entrer chez Nertann.

Dans la soirée, Diane quitta l'hôtel et retourna rue Cardinet, aux Batignolles. C'était là qu'elle couchait.

Ceux-ci, dans les premiers jours, s'étaient bien étonnés des absences fréquentes de la mère.

Mais Frédéric avait dit :

— Mme Talbert n'est pas riche, elle a trouvé une bonne place, elle a eu raison de la prendre.

— Oh toi, disait le vieux Corbier, en riant, tu te ferais couper en deux par mame Talbert, et tu aimes Diane comme si c'était ta fille.

— Je n'en ai pas de honte, disait le grand Frédéric, rouge comme un coquelicot.

— Et pourtant, elle ne t'aime pas, elle te l'a dit.

— Pas comme on aime un mari, c'est vrai, mais après tout, elle m'a sauvé la vie et on s'attache aux gens auxquels on rend service... Elle s'affectionne...

Marie Talbert avait confiance en lui, et elle le prouvait, car il était chargé tous les soirs, depuis quelque temps, au sortir de l'usine, sa journée de travail terminée, de passer à l'hôtel de l'avenue d'Eylau.

Il descendait les Invalides, prenait par le pont d'Iéna, traversait le Trocadéro, longeait l'avenue Malakoff et arrivait place d'Eylau. L'hôtel était à deux pas. Le concierge lui disait :

— Mme Talbert n'a pas besoin de vous.

Ou, au contraire :

— Mme Talbert vous prie de l'attendre.

Frédéric s'asseyait : on prévenait Marie, qui descendait aussitôt avec sa fille... et c'était l'ouvrier qui était chargé de reconduire Diane jusqu'à la rue Cardinet quand sa mère ne pouvait le faire elle-même.

Ils s'en allaient gaiement ; Frédéric, très fier, donnait le bras à la jeune fille.

Donc, ce soir-là, Diane, encore soucieuse et tout émue par l'image du paralytique, venait de sortir de l'hôtel.

C'était toujours le même chemin qu'ils suivaient : l'Arc de Triomphe, l'avenue de Wagram, au milieu de laquelle ils rencontraient la rue Cardinet. Ils descendaient celle-ci jusqu'au boulevard Malesherbes, c'était là, presque au coin, qu'ils demeuraient.

Dans l'avenue Wagram, ils se croisèrent avec deux ou trois cavaliers, et il se passa alors une scène bizarre que la jeune fille fut seule à remarquer et que l'honnête Frédéric ne soupçonna même pas.

A sept heures et demie, en été, il fait encore très clair.

Or, un des cavaliers, en rencontrant Corbier et sa petite amie, arrêta brusquement son cheval, et laissa échapper une exclamation.

Les autres se retournèrent, mais sans être surpris, persuadés que ce cri avait été suscité par les mouvements désordonnés du cheval, qui, frappé de l'éperon, se cabrait et ruait.

Celui-ci fut bientôt réduit.

Les autres avaient continué leur promenade ; le cavalier, au lieu de les rejoindre, tourna bride et, de loin, se tenant presque hors de la portée des yeux, se mit à suivre Diane et Frédéric... Il allait au pas, réglant sur leur marche l'allure de son cheval.

Il les vit quitter l'avenue Wagram et prendre la rue Cardinet, puis s'arrêter et disparaître dans le corridor d'une maison de modeste apparence ; les nombreuses fenêtres, les fleurs sur les petits balcons et les linges séchant sur les appuis, indiquaient suffisamment qu'elle était habitée par des ménages pauvres. Il passa deux ou trois fois devant la maison, sans s'occuper des regards curieux des boutiquiers et des concierges dont son allure singulière surexcitait la curiosité. On ne voyait pas tous les jours, dans la rue Cardinet, un cavalier monter la garde.

Diane, avant d'entrer, avait jeté derrière elle un rapide coup d'œil et l'avait aperçu.

L'exclamation l'avait frappée avenue de Wagram et elle était bien certaine que l'inconnu n'était pas là pour une autre que pour elle.

Au quatrième étage, ils entrèrent chez les Corbier, et tout de suite, en chantonnant pour dissimuler sa curiosité, Diane se mit à la fenêtre.

Elle le vit, et lui aussi, dans la nuit tombante, la reconnut à son chapeau de paille claire, orné de roses et d'œillets.

Et c'était sans doute tout ce qu'il voulait savoir, car, continuant sa route, il gagna le boulevard Malesherbes et disparut. Elle y songea toute la nuit... En faut-il davantage pour peupler les rêves d'une fillette ?

Le lendemain, elle y songeait bien encore.

Le surlendemain, elle n'y pensait plus...

Or, le lendemain, un homme de tenue très distinguée, mis avec une simplicité élégante, et qui paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans, entra dans la loge de la maison habitée par les Corbier, et après avoir poliment salué Mme Peluret, la concierge :

— Madame, dit l'inconnu, je voudrais obtenir de vous quelques renseignements...

Mme Peluret examina son interlocuteur des pieds à la tête et un air de satisfaction se répandit sur sa physionomie.

— Monsieur n'est pas de la police, évidemment, dit-elle, autrement monsieur m'aurait déjà montré sa carte... Parlez, monsieur, que demandez-vous ? en quoi puis-je vous servir ?

L'homme glissa un louis dans la main de Mme Peluret, qui le laissa choir distraitement dans l'une des poches de son tablier, sans paraître surprise.

— C'est très compliqué, dit-il, et cela peut être long. Je voudrais savoir le nom d'un homme qui a toutes les apparences d'un ouvrier et qui demeure dans votre maison.

— Il n'y a que des ouvriers chez nous.

— Au quatrième étage, la troisième fenêtre, en comptant par le boulevard Malesherbes...

— Ah ! ça, c'est plus précis... attendez... quatrième étage, troisième fenêtre, un ouvrier, grand, solide, avec toute sa barbe, l'air bon enfant ?...

— Oui, autant que j'ai pu en juger.

— Ça ne peut être que Frédéric Corbier.

— Il est marié ?

— Non, il est veuf depuis des années.

— Et il a une fille, n'est-ce pas, qui habite avec lui, une jolie jeune fille brune, grande, qui ne paraît pas avoir plus de dix-huit ans !...

M. Frédéric Corbier n'a pas de fille.

L'inconnu sembla décontenancé. Pourtant il reprit :

— Alors, c'est une amie, une sœur, une parente...

— Il avait une sœur, elle est morte ; de parente... je ne lui en connais point... Quant à la petite qui vous occupe, à moins que ce ne soit Diane Talbert, je ne vois pas trop qui ça pourrait être...

Et réfléchissant tout à coup :

— Mais oui, c'est la fille à mame Talbert... il la prend en passant, dans un hôtel, à côté de l'Arc de Triomphe,

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Josépha, une petite fille abandonnée dans des bizarres circonstances, était l'épouse du riche baron Nertann, qu'elle soignait, au début, avec un dévouement sublime. Elle avait sacrifié les plus belles années de sa vie, celles où sa beauté resplendissait, où toutes les grâces de sa personne exerçaient autour d'elle une sorte de domination. Mais le vent tourna du mauvais côté. La belle Josépha, la fière et hautaine baronne qui avait jusque-là repoussé toutes les avances, s'éprit de Martial Navarre. L'auteur fait passer ses lecteurs par des transes bouleversantes.



VOUS SEREZ CONFORTABLE...

avec les bons sous-vêtements chauds Joseph Simpson

Qu'il est agréable de se livrer aux sports d'hiver sans avoir à craindre les rigueurs de la saison froide! Les sous-vêtements Joseph Simpson assureront aussi votre confort tous les jours en dépit des vents glacials. Ils sont doux, chauds . . . vous aimerez à les porter.

Vêtements de dessus Monarch-Knit

Parfaits pour l'hiver! Les laines floconneuses vous garderont chaudement . . . les couleurs gaies et les nouveaux patrons ravissants avantageront toute votre apparence. Recherchez l'étiquette Monarch-Knit!



MONARCH-KNIT
De qualité célèbre
De style prééminent

THE MONARCH KNITTING COMPANY LIMITED
DIVISION DUNNVILLE, ONTARIO
Vêtements de dessus tricotés — Bas entièrement diminués pour dames.
Chaussettes pour hommes — Laine à tricoter
DIVISION JOSEPH SIMPSON
8 Berkeley Street, Toronto, Ontario
Vêtements de dessus tricotés — Sous-vêtements tricotés



Un magazine

QUI LUI PLAIRA

Tout en étant de nature à plaire aux messieurs, LA REVUE POPULAIRE présente une synthèse des actualités courantes que toute femme — de même que tout homme — est heureuse de parcourir et de lire. Un abonnement à LA REVUE POPULAIRE qui, en somme, représente un déboursé dérisoire, procure cependant tout un monde de distraction et d'information. C'est pourquoi, en faisant ce cadeau à votre amie, fiancée, épouse ou mère, vous avez la certitude, qu'elle soit née en novembre ou en n'importe quel autre mois de l'année, de lui procurer une grande et durable joie. Offrez-le-lui avec une très jolie topaze, si vous en avez le moyen, autrement, offrez-le-lui seul et vous aurez quand même la certitude de faire un geste délicat qui sera vivement apprécié.

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Roman de novembre

La Tour Sarrazine

par CLAUDE JAUNIERE

où sa mère garde un malade, à ce qu'elle dit . . .

— Quelle est cette Mme Talbert ?

— Une fleuriste, une brave et digne femme que tout le monde aime parce qu'elle rend service à tout le monde, selon ses moyens . . .

— Elle demeure ici ?

— Oui, toujours, bien qu'elle y vienne assez rarement. Son malade, il paraît, la retient les journées et les nuits.

— De telle sorte que sa fille reste seule ? . . .

— Comme qui dirait oui, à moins qu'elle n'aille travailler auprès de sa mère . . .

L'inconnu demeura pensif ; sans doute qu'il n'avait plus rien à demander à Mme Peluret, car il la remercia et lui glissa un deuxième louis, lequel disparut comme le premier dans la poche du tablier. Et il partit.

— C'est un nabab, murmura-t-elle, en prenant une prise ; il aura vu mam'selle Diane, il en est amoureux . . . Ces jeunesses, quand elles ont de jolis yeux, la fortune leur vient en dormant . . . c'est le cas de dire . . . Ce n'est pas à moi que ça tomberait . . .

Et, continuant son monologue, elle rentra dans sa loge.

Si elle était restée au bout du corridor, sur le seuil de la porte, elle eût pu voir l'inconnu entrer dans la maison située juste en face, et cet incident n'eût pas manqué de fouetter encore sa curiosité. Par exemple, son imagination aurait pu inventer les explications les plus ingénieuses qu'elle n'eût pas deviné le dialogue très simple qui s'échangeait entre l'homme et le concierge :

— Reste-t-il chez vous des appartements à louer ?

— Non, monsieur, mais seulement une petite chambre au « cintième », avec cabinet de toilette . . .

— Sur la rue ? . . .

— Deux fenêtres sur la rue, et le cabinet de toilette a un œil-de-bœuf sur la cour . . . Trois cents francs par an . . . C'est très clair . . . très propre . . .

— On peut en prendre possession tout de suite ?

— Ce soir, si vous le désirez.

— Voici le denier à Dieu . . . Demain je ferai apporter des meubles . . . Vous aurez soin de mon ménage ?

— Volontiers.

L'inconnu partit. Le concierge le rappela.

— Monsieur oublie de me donner son nom, dit-il.

L'autre réfléchit, pris d'une hésitation bizarre, puis tout à coup :

— Albert Noirtier, dit-il.

C'était Martial Navarre : on l'a reconnu.

Chapitre IV

Le lendemain, dans la journée, on apportait des meubles, et Martial passait dans l'après-midi pour prendre possession de l'appartement. C'était une chambre, pourvue d'une alcôve, dont les fenêtres s'ouvraient sur la rue, en face de la maison où demeuraient les Corbier et Diane Talbert.

Il resta presque toute la soirée, à l'une des fenêtres, guettant tous les locataires qui rentraient, surtout les femmes, essayant de reconnaître la jeune fille dont les traits l'avaient si singulièrement ému.

Ses efforts, pendant plusieurs jours, furent infructueux. Soit que Diane ne sortît point, oubliât même de montrer sa fraîche figure à la fenêtre, soit qu'au contraire, sortie de très bonne heure, elle ne fût rentrée que très tard, il ne put l'apercevoir . . .

De chez lui, l'œil plongeait chez les Corbier ; mais la chambre où il lui eût été facile de distinguer les moindres détails lui semblait presque toujours inhabitée.

En effet, c'était celle de Frédéric.

Quant aux autres, en enfilade sur la rue, il était impossible à Martial d'y rien apercevoir.

Enfin, un matin, où il était venu de très bonne heure, — il ne passait pas la nuit rue Cardinet, et ses allures bizarres ne laissaient pas que d'étonner et d'inquiéter le concierge, — un matin, il vit une jeune fille, un carton de fleuriste au bras, quitter la maison.

Tout de suite, il la reconnut à sa robe de toile claire d'été, à son mantelet orné de deux ou trois nœuds de satin, à son chapeau de paille enguirlandé d'œillets et de roses. D'en haut, il ne pouvait distinguer son visage, mais il était bien sûr de ne pas se tromper, il descendit au plus vite.

Quand il arriva dans la rue, il aperçut Diane, qui, remontant la rue Cardinet, tournait le coin du boulevard Malesherbes.

Il se mit à la suivre, et bientôt fut assez près pour ne plus désormais la perdre de vue . . .

Elle marchait vite, du pas leste et sûr des Parisiennes, sa boîte d'ouvrière à la main, ne s'arrêtant jamais aux vitrines, comme si toutes ces merveilleuses choses offertes à sa curiosité et à sa coquetterie ne l'eussent pas tentée, filant le long des maisons, la tête droite et regardant devant elle.

Elle ne se doutait pas, cette fois, qu'elle était suivie ; si elle se fût retournée, elle eût vu Martial et eût facilement reconnu en lui le cavalier de l'avenue de Wagram.

Mais en ce moment, la course qu'elle avait à faire, seule, la préoccupait.

Diane laissa le boulevard Malesherbes, prit le boulevard Haussmann, remonta la rue de la Chaussée-d'Antin, traversa la chaussée, et par la rive gauche des boulevards s'en alla jusqu'à la rue Vivienne. Dans les premières maisons était établie une grande modiste dont le salon, tendu de rouge, meublé de canapés et de fauteuils, donnait sur la rue. Ce fut là qu'elle entra.

Martial y arriva presque aussitôt et par les rideaux entr'ouverts regarda la jeune fille que des ouvrières entouraient en ce moment et qui rendait son ouvrage à la patronne. Il la voyait, cette fois, mieux que le matin, bien mieux que dans l'avenue de Wagram ; il distinguait chacun de ses traits, et il murmurait :

— Voilà qui est étrange ! . . .

Les ouvrières, de l'intérieur, l'avaient aperçu, s'étaient fait des clins d'œil en se désignant mutuellement Diane, inattentive, et finalement l'une d'elles, avec un regard en dessous, alla fermer les rideaux.

Martial se promena sur le trottoir, attendant.

Bientôt Diane sortit, la tête basse, et tout de suite, de son pas leste, regagna le boulevard.

Tout à coup, elle se trouva devant un homme qui lui barrait le passage, releva les yeux et n'eut pas le temps et le sang-froid de retenir un mouvement de surprise.

— Ah ! dit-elle.

Elle l'avait reconnu . . . Brusquement, elle se jeta de côté et passa. Martial, du reste, ne la suivait plus.

Il restait immobile, au milieu du trottoir, comme si un coup l'avait frappé, comme si quelque chose d'énorme était tombé sur sa tête.

Et il disait tout haut, se parlant à lui-même :

— Cette ressemblance est vraiment extraordinaire . . . Ce sont les mêmes yeux . . . c'est le même regard . . . la même fierté . . . la même bonté . . . ce sont les mêmes traits . . . les mêmes lèvres ourlées . . . tout, jusqu'à cette démarche aisée et gracieuse . . . avec ce léger balancement souple de la taille qui m'eût fait reconnaître Jeannine

[Lire la suite page 39]



Le plancher du vivoir, chez les Newman, est en tuile, ce qui le rend décoratif et facile à laver. Les meubles, également de leur création, sont tous de la même hauteur à l'échelle des murs. Ils sont interchangeables, ce qui crée de l'unité à l'intérieur et entre chaque pièce. Le dessus transparent de la table nous permet de voir le tapis crocheté, œuvre de la maîtresse de céans. Notez l'éclairage et le tapis natté à l'arrière plan. ***Photos O.N.F.***



Dans l'atelier du sous-sol, chez les Newman, deux membres du groupe, RON HAMILTON (au centre) construisent un modèle miniature de la nouvelle aile projetée. Le plan original permettait d'agrandir la maison à mesure que la famille augmenterait. C'est ainsi qu'un groupe d'artistes canadiens s'est réuni en prévision des problèmes nouveaux de l'habitation dans le but d'obvier aux difficultés présentes et à venir.



Ci-dessus. — Ici, pas de rêveurs ! Chaque membre du groupe a construit ou projette de construire une maison selon ses propres plans. Ci-dessous, type de construction caractérisée par de grandes fenêtres, de larges auvents qui protègent du soleil et laisse passer les rayons bas en hiver. Il s'agit ici d'une école moderne.

SI VOUS RÊVEZ DE VOUS BÂTIR !

On prévoit, au ministère fédéral de la Reconstruction, que d'ici cinq ans, des centaines de millions de dollars et d'heures de travail seront affectés à construire cinq cent mille nouvelles demeures pour les Canadiens. Combien de mois de travail ? Combien d'argent ? Quand aura-t-on atteint le but que l'on se propose ? L'avenir nous le dira ...

Mais en attendant, quelques artistes de Vancouver, tous membres de la Fédération Canadienne des Artistes, formèrent en prévision de l'avenir, un groupe de gens qui entendaient prêcher par la théorie et par l'exemple. Etudiants, diplômés, professeurs de l'Ecole des Arts de Vancouver en firent partie : on étudia le développement de l'architecture en Europe et en Amérique ; on consulta des maîtres de réputation internationale tel que Lewis Munford, après quoi, on établit les principes fondamentaux qui devaient être à la base de toute construction moderne.

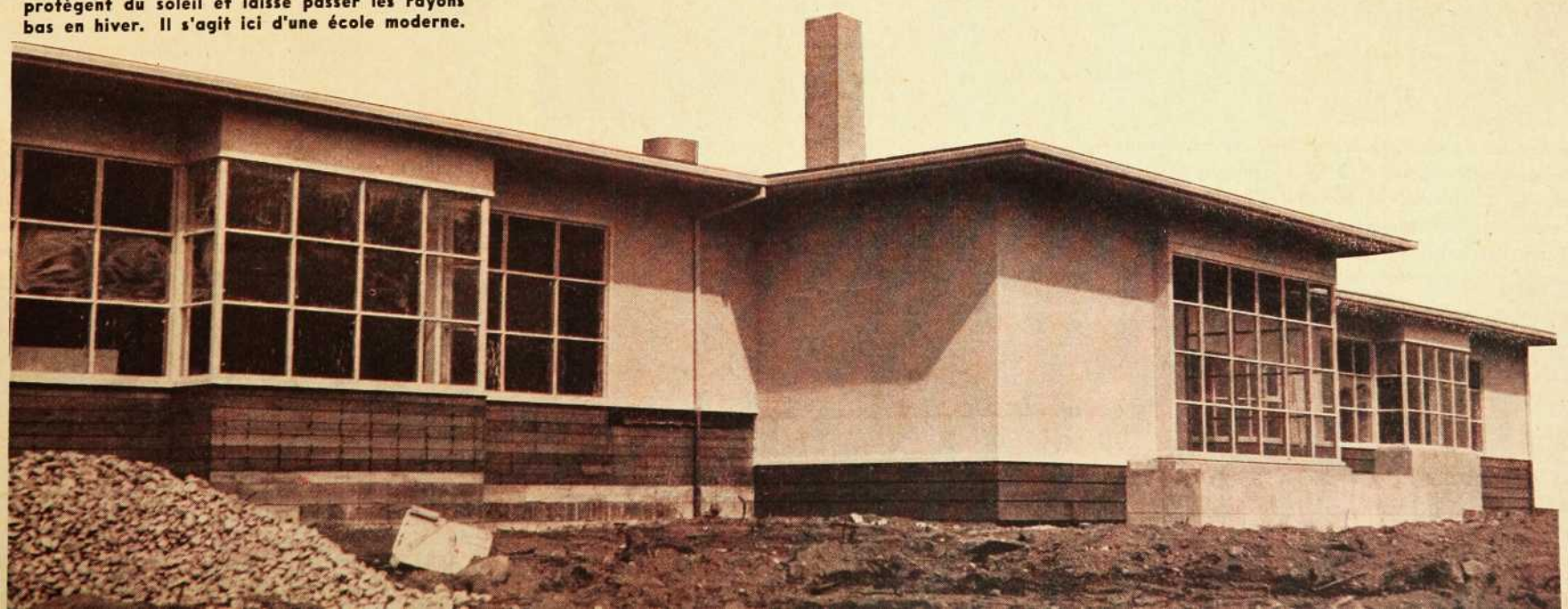
On se réunissait dans les cafés, autour des tables, griffonnant des esquisses, discutant les divers points de vue. On en arriva à la conclusion que toute demeure doit être construite en fonction immédiate de la *vue*, de la *lumière*, de *l'espace*, de la *forme*, des *couleurs* et des *matériaux* mis à notre disposition.

Pourquoi une maison doit-elle faire nécessairement face au trottoir ? Souvent il n'y aura pas de beau point de vue que dans la chambre à coucher et la chambre de bain. On constata que les gens semblaient opposés aux fenêtres de la grandeur d'un pan de mur sous prétexte que ça enlevait tout caractère d'intimité et que la maison serait plus difficile à chauffer — ce qui n'est pas exact ! On se basait pour construire bien plus sur la tradition que sur la forme du terrain, la valeur du site, et les besoins de ceux qui habiteraient là. Bref, Fred Amess résuma la question : "Beaucoup de Canadiens construisent, mais peu se construisent une demeure ! "

Incapables d'obtenir de secours financier, les membres du groupe purent toutefois exposer leurs dessins de maisons et de centres communautaires, leurs maquettes et leurs devis à la Galerie d'Art de Vancouver. On réunit de la documentation venue des quatre coins du monde ; on travailla des nuits entières à monter des maquettes, à dessiner, à corriger, à retoucher ...

Mais ce ne fut pas en vain : l'exposition ressortit comme une des meilleures dans le genre au pays. Grâce à la presse et la radio, la nouvelle s'en répandit bientôt à travers toute la province. Et désormais le groupe est assez bien connu du public pour que rien ne l'arrête dans l'exécution de son travail.

Résumant en quelques mots le but que lui et ses collègues se proposent d'atteindre, Fred Amess déclarait en guise de conclusion : "Si les Canadiens savaient à quoi s'en tenir sur les édifices où ils travaillent, sur les maisons qu'ils habitent, bientôt, avec l'aide des architectes et des artistes, il n'y aurait plus un seul taudis au Canada."



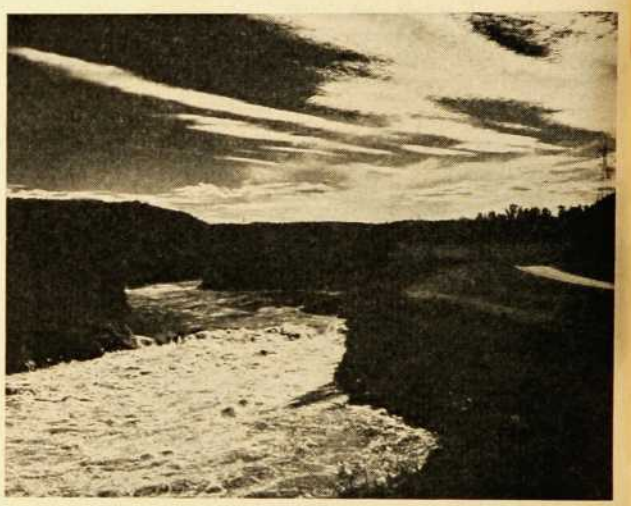
LE "ROYAUME DU SAGUENAY"

EN VISITANT ARVIDA

Texte et photos d'ARMOUR LANDRY

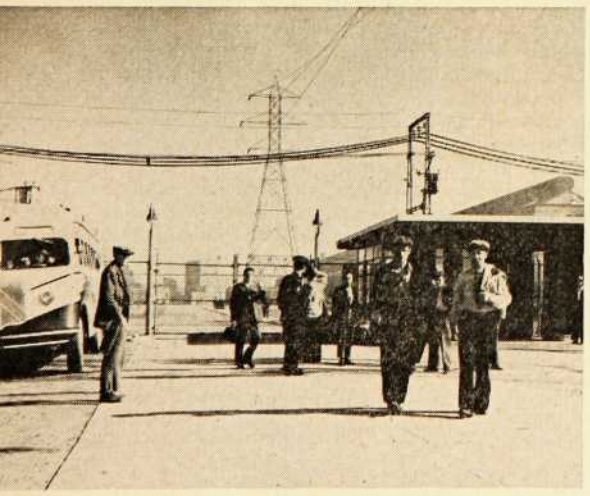


AU POINT où les eaux tumultueuses du lac Saint-Jean s'élancent avec fracas pour s'unir en tourbillon aux eaux noires et salées du Saguenay, ce gigantesque bras de mer pénétrant à travers les rocs escarpés de la chaîne laurentienne, à quelque cinq milles en amont de Chicoutimi, nous découvrons Arvida, bijou d'urbanisme, ville jeune de vingt ans, qui fut d'abord tracée sur la table de travail de l'ingénieur et de l'architecte. Il y a vingt ans, les habitants du Saguenay, médusés, voyaient surgir du sol, comme par enchantement, cette ville de rêve. Au cours de l'été 1926, deux cent soixante-dix maisons solidement assises, coquettes dans



Comme il paraît loin le temps où Jacques Cartier, montant le Saguenay pour explorer le "royaume" du même nom, éprouva une profonde déception en constatant qu'on ne trouvait pas l'or et les pierres précieuses "en se penchant". Dans notre esprit moderne, ce Royaume du Saguenay existe bel et bien, mais pas dans le sens où l'entendait l'information mensongère des Indiens. Avec le progrès des sciences appliquées, surgirent l'*Aluminum Company of Canada*, *Shipshaw* et Arvida que le touriste visite en remontant le Saguenay.

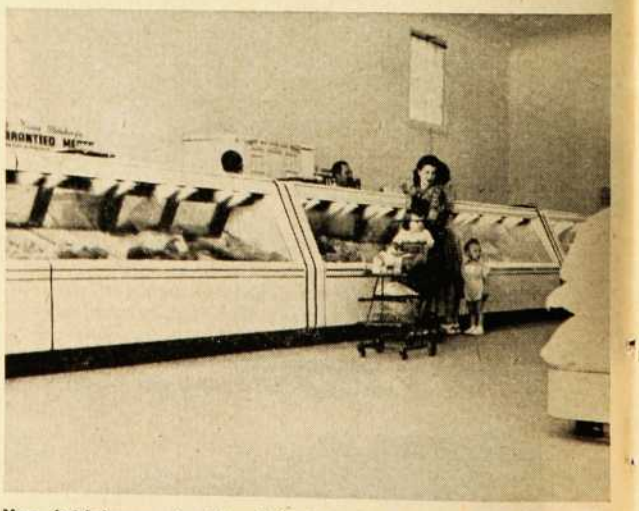
En amont de Chicoutimi, toujours sur le Saguenay qui va se rétrécissant, à mesure qu'on se rapproche de Shipshaw, merveille de génie moderne. Ce coin de la Province de Québec est riche de beauté et aussi de richesses naturelles dont l'énergie hydro-électrique.



Sortie des usines de l'*Aluminum Company of Canada* autour desquelles gravite la vie économique de la région. — Ci-dessous, le Marché d'Arvida, propre et coquet, donnant une excellente idée de la prospérité de l'endroit. On verra l'intérieur plus loin.



L'une des deux rues commerciales d'Arvida. Remarquez l'imposante largeur de la chaussée et l'agréable symétrie des constructions. — Ci-dessous, un aspect du quartier de plaisance. Ces cottages sont habités par des contre-maîtres ou autres résidents d'Arvida.



Vue intérieure du Marché d'Arvida où, en plus de victuailles variées, on trouve de la lumière et une décoration attrayante. — Nous voyons ci-dessous, une famille d'Arvida veillant au coin du feu. Son chef est un employé de l'*Aluminum Company of Canada*.

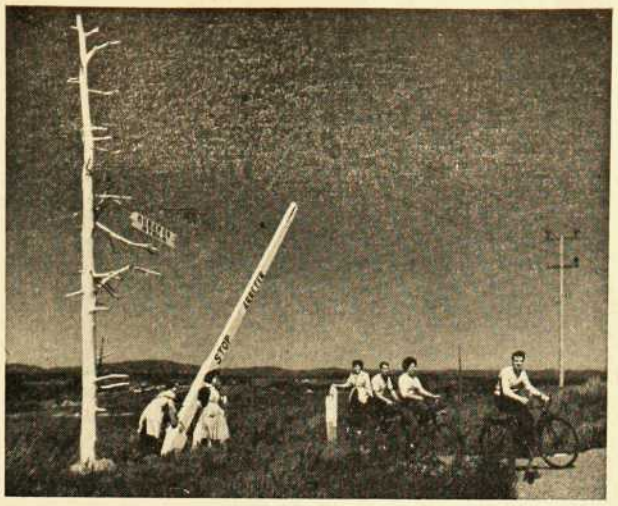




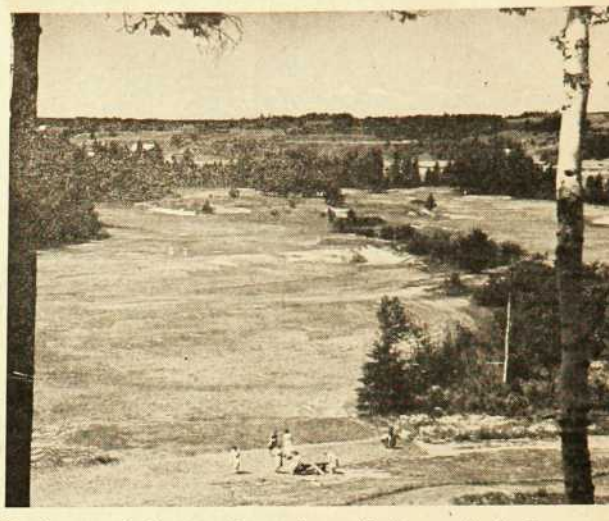




Voici un coin du centre récréatif d'Arvida. Le public en général y trouve comme amusements, des jeux variés dont les quilles, le billard, un gymnase et une impressionnante bibliothèque. Pour le quart d'heure on joue aux échecs pour faire digression.



A Arvida, les jeunes cyclistes peuvent s'en donner à cœur joie au cours de la belle saison, car tout un club y est organisé pour les longues randonnées, grâce aux auberges de relais. Chemin faisant on étudie la géologie, la botanique dans des cadres enchanteurs.



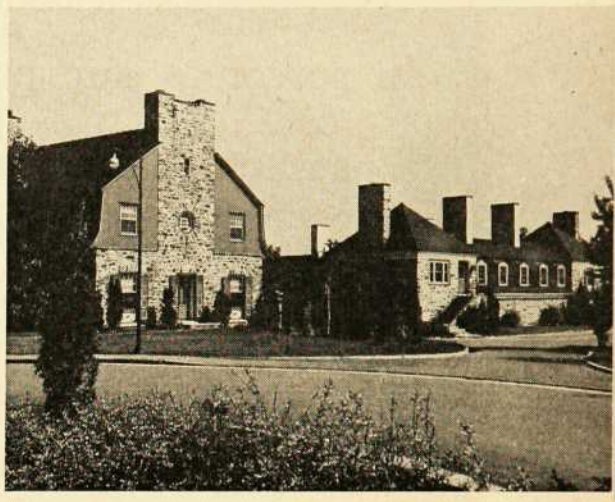
D'autre part, les amateurs de golf n'y perdent rien puisqu'ils ont à Arvida un terrain suffisamment accidenté et richement orné par Dame Nature, artiste sans pareille. Si vous êtes amateur de ce sport, dites-nous si vous n'aimeriez pas essayer une "drive" ?



Ci-dessus, groupe d'enfants d'Arvida s'apprêtant à partir en autobus pour un terrain de jeu spécialement mis à leur disposition par le service municipal de santé. En plus de cet avantage, la santé de chaque enfant est observée de près toujours selon un système bien établi.



Ci-dessus, vue arrière de l'Auberge du Saguenay (Saguenay Inn), véritable chef-d'œuvre d'architecture dont le style s'apparente à celui de certains manoirs de Normandie. C'est une construction aux vastes proportions, offrant toutes les commodités modernes.



Ci-dessus, un autre aspect de la même propriété. On voit ici les dépendances, toujours dans le même style. Notez la proportion des cheminées, la ligne caractéristique des combles et les deux pavillons à droite. Remarquez la grande propreté et la verdure.



Ci-contre, à droite, l'une des vastes et ultra-modernes usines génératrices de Shipshaw qui alimentent l'*Aluminum Company of Canada*. — Ci-dessus, la "Britanny Row", maison à appartements d'Arvida, dont le style ancien est également d'origine française. *Photos A. Landry*.



leur revêtement de peinture fraîche, ouvraient leurs portes aux ouvriers des nouvelles usines d'aluminium, devenues les plus grandes du monde. Arvida renferme maintenant une population de plus de dix mille âmes.

Les créateurs prévoyants de la ville d'Arvida ne visaient pas seulement qu'à l'attrait esthétique de cette localité, mais leur but ultime était surtout de loger une population saine, assurée du confort, des commodités et des avantages auxquels peut aspirer une société bien équilibrée, avantages qui ont toujours permis au travailleur de donner un rendement maximum. Au bout de vingt ans nous découvrons que leur idéal ne fut pas simple chimère. Le haut standard de vie dans cette ville si remarquable,

Quelles chances Avez-Vous de Vivre jusqu'à un Age Avancé?

Vos chances sont bonnes! Les statistiques  montrent qu'en 1960, plus d'une personne sur onze alors en vie, aura passé 65 ans.

Passé la quarantaine, deux choses  prennent une importance croissante: se préserver des maladies de dégénérescence qui vous frappent à l'âge avancé, et se préparer à jouir de ses loisirs  pendant ses vieux jours. Heureusement, il y a beaucoup de choses qui peuvent vous aider à ce point de vue 

UNE CHOSE ESSENTIELLE POUR JOUIR DE SES VIEUX JOURS, C'EST UNE BONNE SANTÉ!

Des examens médicaux périodiques fournissent à votre médecin le meilleur moyen de dépister, aux phases initiales, les maladies susceptibles de vous causer éventuellement des ennuis.

En outre, ces examens permettent au médecin de vous donner, *dès maintenant*, des conseils sur la façon de mener une vie normale, hygiénique. Vous pouvez, dans une grande mesure, vous préparer une bonne santé pour vos vieux jours, en observant, *dès aujourd'hui*, des habitudes d'hygiène.

Les médecins nous apportent de nouvelles raisons d'espérer la santé dans l'âge avancé, par l'attention qu'ils apportent de plus en plus aux maladies de la vieillesse, comme le cancer, la pression artérielle, les maladies du cœur, et les troubles nerveux et mentaux.

Naturellement, votre façon de vivre change à mesure que vous avancez en âge. Mais si vous voulez vous conserver dans un bon état d'esprit et dans une bonne santé physique, commencez de bonne heure à poser les bases de vos années de retraite.

Etablissez-vous un plan d'existence qui soit adapté à votre tempérament et à vos goûts. Normalement, ce plan devra comporter une certaine activité utile, exigeant un certain effort, mental et physique, de façon à vous permettre de retirer de vos heures de loisir tout le plaisir et tous les bienfaits possibles.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
New-York
PRÉSIDENT DU CONSEIL: *Frederick H. Ecker*
PRÉSIDENT: *Leroy A. Lincoln*
Direction Générale au Canada: Ottawa

se découvre par la multitude d'enfants propres, au visage rayonnant de santé (ici le taux de la mortalité infantile est l'un des plus bas du continent). Lorsque nous pénétrons dans l'intimité de la famille nous sommes frappés par le haut degré de distinction qui s'en dégage et nous découvrons que les loisirs de chacun sont profitablement occupés, confirmant ainsi l'avancé du moraliste qui assure que c'est dans une honnête aisance que se développe la vertu.

Visiter Arvida c'est satisfaire l'œil du touriste avide de beauté. Et en parcourant ses rues aux lignes courbes gracieusement ombragées par toutes les essences qui sortent du sol laurentien, on voit, çà et là, des parcs fleuris et des ronds-points garnis de verdure. Nous découvrons aussi une belle variété de maisons aux lignes inspirées de l'architecture prédominante de la période française. Mais le visiteur remarquera surtout des gens très accueillants, au cœur ouvert et généreux et il sera bientôt mêlé à l'activité sociale de la localité. Ainsi il pourra soit entendre un concert, aller au cinéma, lire un bon livre à la bibliothèque du centre récréatif ou battre le tapis de verdure du terrain de golf. En somme, à Arvida, on sait jouir pleinement et sainement de la vie dans un décor richement doué par le Créateur.

Arvida n'est pas un pseudo-Eden, mais la ville idéale où l'ouvrier, après son dur labeur, se sent fier de rentrer sous le toit familial où l'attend une bonne soupe chaude et le sourire épanoui et plein de santé de tous les siens. Il faut voir Arvida pour se rendre compte que l'urbanisme ne cherche pas seulement à faire valoir les lignes esthétiques d'une ville, mais qu'il vise surtout au bien-être de la population qu'elle renferme.

ARMOUR LANDRY

ON EN PARLE EN SUÈDE

ON SE PREPARE A UN EVENEMENT SPORTIF

Le Conseil de la Fédération Suédoise des Sociétés de Gymnastique a décidé d'organiser une grande fête internationale de gymnastique, la Seconde "Lingiade", à Stockholm, en 1949. Environ 25 pays ont déjà annoncé leur intention d'y participer, en réponse à une enquête préliminaire faite par les organisateurs suédois.

La première Lingiade s'est tenue en 1939 dans le Stade de Stockholm et 7,000 gymnastes, appartenant à 37 pays, y ont pris part. Elle était organisée en commémoration du centenaire de la mort du créateur de la gymnastique suédoise, Per Henrik Ling. Cette fête, bien qu'elle ait eu lieu dans l'été de 1939, sous les sombres menaces de guerre qui pesaient alors sur l'Europe, eut un immense succès et un désir unanime que cette fête pût se répéter fut exprimé par les participants.

Les pays qui ont déjà fait connaître leur intention de prendre part à la seconde Lingiade sont les suivants :

Norvège, Danemark, Finlande, Islande, Hollande, Belgique, France, Portugal, Espagne, Italie, Suisse, Grèce, Tchécoslovaquie, Egypte, Maroc, Etats-Unis, Canada, Mexique, Argentine, Chili, Pérou, Brésil, Inde, Australie.

UN ECHANGE CULTUREL

Une délégation culturelle russe comprenant d'éminents artistes et écrivains est venue en Suède il y a quelque temps. Parmi eux se trouvaient la célèbre cantatrice Vera Alexandrovna Davidova, de l'Opéra de Moscou, l'écrivain Leonid Sobolev, lauréat du Prix Stalin de littérature en 1943 et le pianiste Viktor Mersjanov, professeur au Conservatoire de Musique de Moscou et un des solistes les plus populaires de la Russie. Des concerts et des conférences ont été donnés à Stockholm, à Gothembourg et à Malmo. Les concerts donnés par Mme Alexandrovna Davidova et Viktor Mersjanov à l'Opéra Royal et à la Maison des Concerts de Stockholm — les premiers concerts russes depuis longtemps en Suède — ont eu un très grand succès et ont été caractérisés par les critiques suédois comme de brillants exemples du niveau élevé de la vie musicale en Russie.

L'ASPECT COMMERCIAL

"La Fédération des Négociants en Gros et Importateurs Suédois" a publié récemment une brochure qui, sous une forme aisée et attrayante, fournit quelques renseignements essentiels sur la Suède comme pays importateur.

Cette brochure, intitulée "La Suède comme pays d'importation", souligne que la Suède, quoiqu'elle soit relativement bien connue comme pays d'exportation, l'est beaucoup moins en tant que pays importateur. Elle se place, cependant, au nombre des principales nations importatrices du monde, relativement au nombre de ses habitants. En 1938, les importations de la Suède se sont élevées à 183 couronnes-or scandinaves ; comme point de comparaison, citons que celles de l'Angleterre avaient eu une valeur de 195 couronnes-or et celles des Etats-Unis de 33. La brochure rappelle aussi que la Suède, en temps normal, a un excédent d'importations qui s'est chiffré, pour les années 1938 et 1939, à respectivement 239 et 610 millions de couronnes. Même si l'on ne tient pas compte de ce que la Suède, en ce moment, se trouve dans un besoin particulièrement urgent de produits importés, il n'en reste pas moins qu'elle est, en temps normal, une grande importatrice. Le pays constitue donc un excellent marché, tant pour des matières premières que pour des produits finis, du fait de son industrie, appliquée à de multiples domaines et hautement développée. Le volume des importations suédoises et leur distribution sont illustrés par plusieurs tableaux.

La brochure renseigne, en outre, sur la navigation suédoise et les services de transports aériens suédois, sur les conditions bancaires, etc. Elle souligne, de plus, que la Suède est un partisan résolu d'un commerce mondial basé sur le libre échange des produits.

On trouve, finalement, dans ce petit ouvrage, qui est publié aussi en anglais et en espagnol, des renseignements sur "La Fédération des Négociants en Gros et Importateurs Suédois" et sur les 45 organisations qui y sont affiliées et qui comptent un total de plus de 1,100 firmes de commerce de gros et d'importation.

"La Suède comme marché d'importation" peut être obtenue des légations, consulats et chambres de commerce suédois ou directement de l'organisation plus haut nommée.

Il est à remarquer que la brochure fut publiée avant la récente révaluation de la couronne suédoise ; les taux de changes inclus ne sont donc pas conformes à ceux d'aujourd'hui.



MAINTENANT --- PLUS QUE JAMAIS --- Le cadeau pour toujours !

En Vedette: le Nouveau

B·U·L·O·V·A

Excellency Group

POUR MESSIEURS

21 Rubis $45.00 à $200.00

Le plus grand triomphe de l'art et de la technique de l'horlogerie. Nous vous invitons cordialement à les inspecter chez votre bijoutier.

Ces modèles sont disponibles en jaune, rose ou blanc.

TUXEDO . . . or 14 carats . . . 21 rubis. *Avec bracelet or 14 carats entrelacé* : $200.00. *Avec bracelet de cuir coussiné, cousu à la main* : $100.00

Le Canada marche à l'heure **B·U·L·O·V·A** La meilleure montre au monde



La façon dont elle s'adapte signifie

Dents plus Propres!

● **LA FORME CORRECTE** d'une brosse à dents *facilite* le *meilleur* nettoyage de *toutes* les dents! C'est pourquoi des millions de gens emploient exclusivement la Dr. West's Miracle-Tuft. Aucune autre brosse à dents n'est si bien *adaptée* au nettoyage des dents. C'est que cette brosse est un instrument de précision. Incurvée en *deux sens*, elle se conforme à votre bouche avec précision et ses soies exclusives "EXTON" nettoient *toutes* les surfaces—en dedans, en dehors, les espaces interdentaires et les surfaces triturantes. Les particules d'aliments étant enlevées par les soies flexibles 'Miracle-Tufts', l'émail des dents devient plus luisant. En outre, chaque brosse à dents Dr. West's Miracle-Tuft est scellée sous verre pour plus de protection et garantie pour un an. Donc, pour avoir un sourire plus attrayant, employez la brosse à dents de forme correcte, qui assure un *meilleur* nettoyage de *toutes* les dents. Achetez une 'Miracle-Tuft' aujourd'hui.



Droits réservés 1946 par Weco Products Company



Le *Constitution* qui est probablement le plus gros aéronef connu du monde. Etant construit pour le compte de la Marine Américaine, ses principales caractéristiques ne sont pas divulguées.

SÉCURITÉ DE L'AVIATION

[*Suite de la page* 13]

aussi parfait que possible, la compagnie ne commencera la production en série qu'au début de 1947. On affirme toutefois que le "Chipmunk" se classe déjà comme un avion de tourisme idéal.

•

Le plus récent avion de transport lourd dessiné au Canada est le Fairchild "Husky", manufacturé à Montréal. Il est ici photographié au cours d'essais de vol sur le St-Laurent. Il peut être monté sur flotteurs, skis ou train d'atterrissage conventionnel.

•

S'inspirant évidemment des lignes d'un avion de chasse moderne, les ingénieurs de De Havilland Aircraft ont réalisé le monoplan de tourisme et d'entraînement "Chipmunk" suivant les conceptions les plus modernes. L'empennage est identique à celui du célèbre De Havilland "Mosquito".

•

Le premier super-avion Lockheed "Constitution" a été retenu par la marine américaine et ses caractéristiques principales sont gardées secrètes. On sait cependant qu'il se distingue par sa construction à deux ponts et qu'il transportera plus de 100 passagers. Actionné par 4 moteurs de 3,500 c.v. chacun, il est beaucoup plus gros que son prédécesseur, le fameux "Constellation" qui est muni de quatre moteurs de 2,000 c.v. Les premiers "Constitutions" commerciaux iront aux lignes Trans-World, entreprise affiliée à Lockheed.

Le plus grand pont suspendu d'Europe

Le ministère des Transports a publié, le 17 septembre, les détails d'un nouveau pont suspendu au-dessus de l'embouchure de la Severn, la plus grande rivière de Grande-Bretagne. Ayant une travée centrale de 3,000 pieds au-dessus de la voie navigable et une travée d'environ 1,000 pieds de chaque côté, le pont Severn sera le plus gros pont suspendu en Europe. Son envergure dépassera de 700 pieds celle du pont Oakland, San Francisco, mais il sera 1,200 pieds plus court que le pont Golden Gate, San Francisco. L'envergure totale du pont au-dessus de la Severn aura 900 pieds de plus que celle du grand pont qui traverse le port de Sydney. Il y a un espace de 120 pieds pour la navigation en eau haute, tandis que les pylônes d'acier qui soutiennent les principaux câbles et qui reposent sur des pontons en béton auront 450 pieds de hauteur.

•

Des "bas parfaits"

Une maison anglaise prétend fabriquer des bas parfaits, entièrement diminués, en soie et tout à fait indémaillables. Mlle Caroline Haslett, présidente du "Government Hosiery Working Party", vient de publier son rapport. A ce sujet, elle fit la déclaration suivante: "Je n'ai pu dire la différence entre ces bas et les bas de soie pure, entièrement diminués, fabriqués de la façon ordinaire. Je me suis rendu compte qu'ils étaient tout à fait à l'épreuve des échelles. Je crois que c'est un développement formidable dans l'industrie des bas." La production n'en est qu'à l'état d'essai et on ne peut dire quand ils seront mis sur le marché. En 1939, les fabricants ont pris un brevet, mais la guerre a interrompu les recherches et la production.



On pourra faire encore de beaux voyages

par le Pacifique Canadien

Vous vous rappelez comme il était agréable de voyager sur les bateaux du Pacifique Canadien! Vous vous rappelez le confort de ces superbes paquebots, l'excellence de la cuisine, la perfection du service, la courtoisie du personnel et le charme de la vie à bord!

Il y a beaucoup à faire en ce moment pour rétablir les services d'avant-guerre, pour remplacer les navires perdus . . mais, quand on aura accompli cette tâche essentielle, vous pourrez de nouveau voyager avec agrément . . . comme vous étiez habitué de le faire par le Pacifique Canadien.

Bientôt, les paquebots de deux nouvelles flottes sillonneront les grands océans du globe . . et, alors, on pourra de nouveau se rendre de Shanghai à Southampton... exclusivement par le Pacifique Canadien.



Le Pacifique Canadien



ENCERCLE LE MONDE

Omar et le Superbe Oiseau du Café

Nombreuses sont les légendes sur la découverte du café. L'une d'elles raconte que le vénéré Hâdjî Omar, exilé, se mourrait de faim sur le Mont Ousab.

Il entendit un chant doux et céleste et vit un oiseau superbe se percher sur un arbrisseau près de lui. Il allongea le bras pour le saisir. L'oiseau disparu! Sa main se referma seulement sur les fruits de l'arbrisseau. Une inspiration le poussa à faire bouillir ces fruits. Il en obtint un délicieux breuvage . . . du café!



Le Café à son Mieux

Il y a quelque chose de commun entre l'infusion primitive d'Omar et le mélange de cafés universellement connu aujourd'hui sous le nom de Maxwell House.

Car le Maxwell House est le fruit d'un mélange expert de cafés de l'Amérique du Sud—les meilleurs cafés qui soient au monde. Ce merveilleux mélange subit une *Torréfaction Radiante* qui fait ressortir *toute* la saveur de chaque grain de café.

Et, le Maxwell House étant *extra*-savoureux et *extra*-riche, il est acheté et savouré par plus de gens que toute autre marque de café au monde.



Deux empaquetages: En Boîtes Hermétiques—deux moutures: Filtre et Ordinaire, ou en Sacs Doublés de Papier Glassine—Mouture à Toutes Fins.

MH756MF

Café Maxwell House

Un Produit de General Foods

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

SPAGHETTI SAVOUREUX

1 paquet de spaghetti — *¼ de livre de bacon haché*
1 oignon émincé
4 petits piments rouges hachés — *1 boîte de tomates*
sel et poivre

Cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée 20 minutes. Egoutter et rincer à l'eau froide. Faire frire le bacon, l'oignon et les piments rouges jusqu'à ce qu'ils soient bien bruns. Ajouter les tomates, le sel, le poivre. Porter presqu'au point d'ébullition et laisser mijoter 30 minutes. Mélanger au spaghetti et servir très chaud avec une salade verte.

•

POUDING AU FROMAGE

2 tasses de mie de pain fraîche — *4 tasses de lait*
1 c. à tb. de beurre
¼ de c. à thé de soda — *paprika*
1 c. à thé de sel
¼ de c. à thé de poivre — *2 tasses de fromage râpé*
6 œufs

Ebouillanter la mie de pain avec le lait, ajouter le beurre, le soda et les assaisonnements puis mélanger avec le fromage et les œufs légèrement battus. Verser dans un plat à gratin beurré, mettre dans une lèchefrite remplie d'eau chaude au ⅓. Cuire doucement 1 heure à four modéré (350° F.) 6 *services.*

•

TARTE À L'ANANAS

4 c. à tb. de farine — *¼ de c. à thé de sel*
½ tasse de sucre (employer seulement 2 c. à tb. pour des ananas de conserve)
2 tasses d'ananas déchiqueté — *1 c. à tb. de beurre*
1 c. à tb. de jus de citron
1 c. à tb. de zeste de citron râpé — *croûte de tarte cuite*

Mélanger ensemble la farine, le sel, le sucre et ajouter aux ananas. Cuire 15 minutes ou jusqu'à épaississement en brassant. Ajouter le beurre et brasser pour le faire fondre. Y incorporer le jus et le zeste de citron et verser dans une croûte de tarte cuite. Refroidir. On peut garnir de meringue ou de crème fouettée si on le désire. 6 *services.*

•

DÎNER COMPLET

1 oignon moyen haché — *1¼ c. à thé de piment vert*
4 c. à tb. de graisse
1 livre de bœuf émincé — *1½ c. à thé de sel*
2 œufs
1 boîte de blé d'Inde en grains — *1 boîte de haricots verts*
sel et poivre au goût
½ tasse de mie de pain séchée — *beurre ramolli*

Cuire l'oignon et le piment vert dans la graisse chaude 3 minutes. Ajouter la viande, le sel et bien mélanger. Retirer du feu et incorporer aux œufs légèrement battus. Mettre dans une grande casserole la moitié du blé d'Inde puis la moitié du mélange de viande puis un rang de haricots verts. Assaisonner de sel, poivre et répéter les rangs jusqu'à ce que tout soit employé. Couvrir de chapelure et parsemer de noisettes de beurre. Cuire à four modéré (350° F.) 35 minutes ou jusqu'à ce que le tout soit bien rôti. On peut aussi mettre sur la pâte de la pâte à biscuit ou une purée de pommes de terre. 6 - 8 *services.*

•

TARTE À LA CRÈME AU CHOCOLAT

2 onces de chocolat non sucré — *1 tasse de lait chaud*
4 c. à tb. de farine
¾ de tasse de sucre — *½ c. à thé de sel*
¼ de tasse de lait froid
2 jaunes d'œufs — *½ c. à thé de vanille*
croûte de tarte cuite (recettes 287, 288 ou 289)
2 blancs d'œufs — *2 - 3 c. à tb. de sucre fin*

Râper le chocolat dans le lait chaud et battre au moussoir jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse. Mélanger ensemble la farine, le sucre, le sel et le lait froid, ajouter au mélange chaud. Cuire à peu près 15 minutes ou jusqu'à épaississement en brassant constamment. Battre les jaunes d'œufs en crème et y verser le mélange chaud. Cuire 2 - 3 minutes de plus en brassant constamment. Ajouter la vanille et verser dans la croûte de tarte. Refroidir légèrement. Faire une meringue avec les blancs d'œufs et le sucre et disposer délicatement sur la tarte. Faire dorer à four doux (300° F.) 12 - 15 minutes. Refroidir à la température de la pièce. 6 *services.*



pour qu'elle ait un vrai beau *Noël*



Imaginez-vous sa joie lorsqu'elle verra ce superbe Réfrigérateur Electrique McClary, d'un blanc étincelant— le compagnon parfait de son Poêle McClary. Appuyé par plus de 100 années d'expérience dans la construction de beaux équipements de cuisine, le Réfrigérateur Electrique McClary joint, aux perfectionnements les plus modernes dans le domaine de la réfrigération, des caractéristiques spéciales au point de vue style qui en font le cadeau idéal à offrir à celle que vous préférez entre toutes.

Pour qu'elle soit vraiment heureuse à la Noël et au Jour de l'An, allez donc discuter cet achat avec votre marchand McClary aujourd'hui même.

GSW QUALITY

McCLARY
RÉFRIGÉRATEURS
POÊLES

PRODUITS DE GENERAL STEEL WARES LIMITED



Ajoutez des bananes en tranches, du sucre et de la crème au bon Nabisco Shredded Wheat doré. Vous avez là un déjeuner qui réjouit vraiment! Et qui est délicieux! Et nourrissant! Car le Nabisco Shredded Wheat est du blé complet et sain—qui est simplement cuit à la vapeur, déchiqueté et cuit au four.

Servez-le FROID

il est délicieux des deux façons

Servez-le CHAUD



Emiettez les biscuits, parsemez-les de pointes de beurre. Mettez-les sous le gril—et vous avez la céréale favorite de la famille, un nouveau mets CHAUD pour le déjeuner! Pouvant être servi CHAUD sans cuisson—pouvant être servi d'une manière différente chaque jour de la semaine—le Nabisco Shredded Wheat est un bienfait pour la ménagère. Pour avoir le produit original de Niagara Falls, demandez toujours le Nabisco Shredded Wheat.

La céréale que vous pouvez servir de maintes façons



Le Produit original de Niagara Falls. Cuit par The Canadian Shredded Wheat Company Ltd. Niagara Falls, Canada

LA BONNE CUISINE

A PROPOS DES ÉPAISSISSANTS

Au cours des quelques derniers mois, les ménagères canadiennes ont dû se servir de types différents d'épaississants pour les sauces, etc. La Section des Consommateurs du ministère fédéral de l'Agriculture a reçu de nombreuses questions relativement à la faculté épaississante de la farine de blé, de pommes de terre et de riz, de la fécule de maïs, et plus récemment, de la fécule de blé. Après avoir fait l'essai de ces différentes farines et fécules, les économistes ménagères ont constaté que la farine de riz et de pommes de terre et la fécule de blé ont environ la même faculté épaississante que la fécule de maïs et deux fois plus que la farine à toutes fins.

Les œufs sont aussi des épaississants et quand ils sont abondants, ils peuvent être employés à la place de la fécule ou de la farine pour épaissir. Par contre, quand ils sont rares et, par conséquent, très chers, ils peuvent être remplacés, en partie du moins, par d'autres épaississants. Une demi-cuillerée à table de fécule de maïs ou une cuillerée à table de farine à toutes fins peuvent être remplacées par un œuf et vice versa.

TABLEAU COMPARATIF DE DIVERS ÉPAISSISSANTS

Fécule de maïs	1½ c. à table pour 1 tasse de liquide
Farine de blé (à toutes fins)	3 c. à table pour 1 tasse de liquide
Fécule de blé	1 c. à table plus 2 c. à thé par tasse de liquide
Farine de riz	1 c. à table plus 2 c. à thé par tasse de liquide
Farine de pommes de terre	1 c. à table plus 2 c. à thé par tasse de liquide

CREME AU CHOCOLAT

2 onces de chocolat non sucré

3 tasses de lait — *4 c. à table de fécule de maïs (¼ tasse) ou 8 c. à table de farine blanche (½ tasse) ou 4½ c. à table de l'une ou l'autre des suivantes : fécule de blé, farine de riz ou de pommes de terre*

⅓ tasse de sucre

¼ c. à thé de sel — *1 œuf* — *1 c. à thé de vanille*

Ajoutez le chocolat à 2½ tasses de lait, et faites chauffer au bain-marie jusqu'à ce que le chocolat soit fondu. Mêlez la fécule de maïs ou un des autres épaississants avec le sucre et le sel et mélangez avec la demi-tasse de lait qui reste. Ajoutez lentement au lait chaud dans le bain-marie et remuez sans cesse jusqu'à épaississement. Faites cuire 20 à 30 minutes en remuant de temps à autre. Ajoutez le jaune d'œuf bien battu et faites cuire 3 minutes. Otez du feu, ajoutez l'essence et incorporez le blanc d'œuf battu. Refroidissez. Six portions.

NEIGE AU CITRON

4 c. à table de fécule de maïs (¼ tasse) ou 4½ c. à table de fécule de blé ou de farine de riz ou de pommes de terre

⅓ tasse de sucre — *½ c. à thé de sel*

2 tasses d'eau bouillante

1 citron — *2 blancs d'œufs*

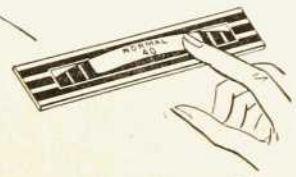
Mélangez bien la fécule de maïs ou un des autres épaississants avec le sucre et le sel. Ajoutez graduellement l'eau bouillante en remuant sans cesse. Faites cuire sur le feu jusqu'à ce que le mélange soit épais et transparent, environ 5 minutes. Ajoutez le jus de citron (3 c. à table) et le zeste râpé et versez lentement sur les blancs d'œufs bien battus en remuant sans cesse. Six portions. Servez avec une sauce crémeuse faite avec les jaunes d'œufs.

"Mam me dit d'acheter la sorte
qui porte le portrait du Green Giant"

FINE FOODS OF CANADA, LIMITED, STE-MARTINE, QUÉBEC



Combien devez-vous en savoir sur l'électricité pour faire ceci







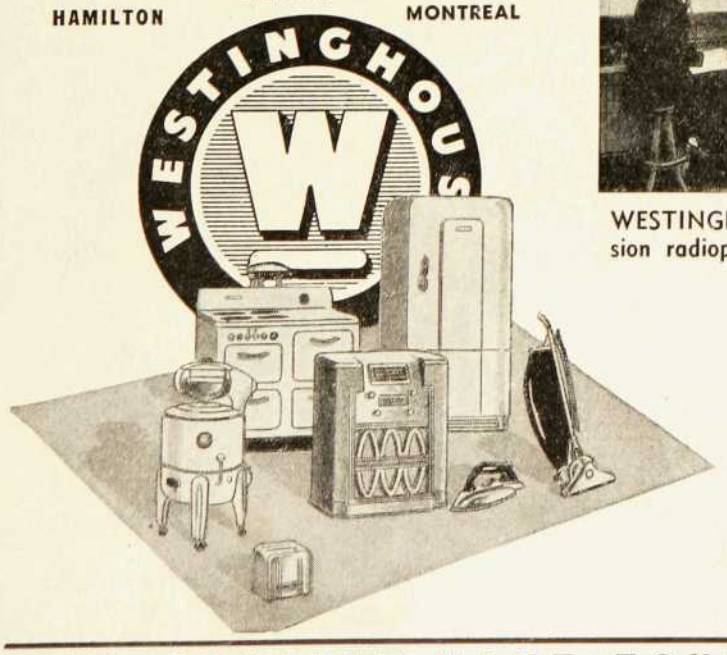
POUR PRESSER le bouton ou faire jouer l'interrupteur qui met vos serviteurs électriques à l'œuvre, pas besoin de connaissances en électricité. Parce que vos appareils Westinghouse sont si bien conçus et construits... par des hommes qui connaissent bien leur électricité... il ne vous reste plus qu'à vous en servir.

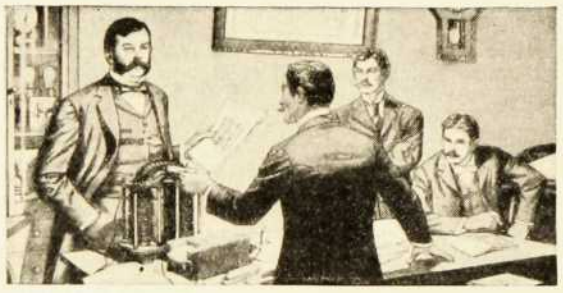
Depuis le développement du courant alternatif par Westinghouse, soit depuis le berceau même de l'ère électrique moderne, ce nom a été associé à tous les avancements dans l'utilisation de l'électricité et son application aux besoins humains.

Exigez le nom Westinghouse quand vous choisissez les nouveaux appareils électriques pour *votre* foyer. Tenez-vous en communication avec votre marchand : il vous renseignera sur les prix et les livraisons.

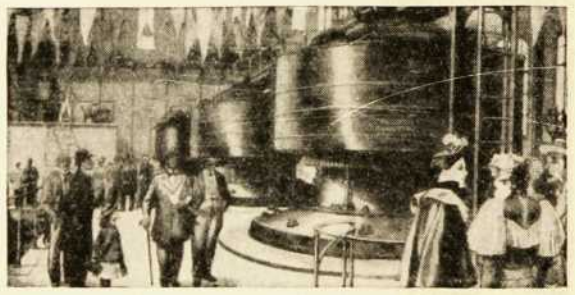
CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED

HAMILTON **MONTREAL**

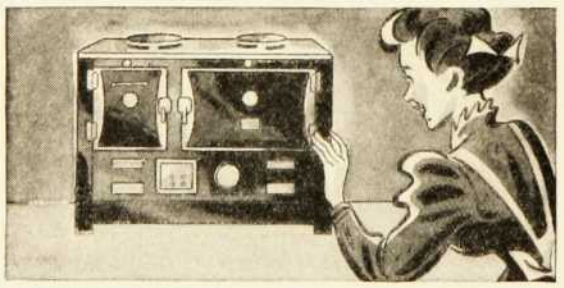




WESTINGHOUSE développe le premier transformateur de courant alternatif.



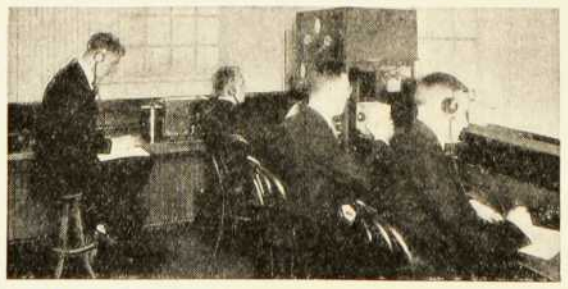
WESTINGHOUSE installe la première centrale hydro-électrique à Niagara.



WESTINGHOUSE développe le premier poêle électrique automatique.



WESTINGHOUSE perfectionne le premier mécanisme de réfrigérateur hermétiquement scellé et à double contrôle automatique.



WESTINGHOUSE transmet la première émission radiophonique.



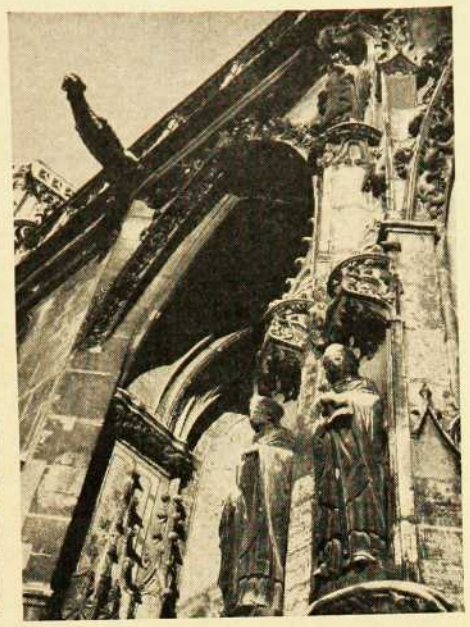
WESTINGHOUSE perfectionne la première lampe de radio A.C.

Westinghouse

APPAREILS ÉLECTRIQUES ET RADIOS

LA QUALITE VAUT TOUJOURS LA PEINE QU'ON L'ATTENDE





UNE SYMPHONIE DANS LA PIERRE

Notre-Dame de Paris

Ci-contre, photo de gauche, détail de bas-reliefs ornant l'un des trois portiques de la façade de Notre-Dame de Paris. — A droite, autres motifs de sculpture dans le style de l'époque. Sur l'emplacement de la cathédrale actuelle, s'élevait, à l'époque romaine, un temple de Jupiter. Les travaux de l'immense édifice furent commencés en 1163 par les soins de Maurice de Sully, évêque de Paris. Au dire des connaisseurs et des architectes, Notre-Dame de Paris doit être considérée, à juste titre, comme l'expression la plus pure du style gothique.

NOTRE-DAME, l'église métropolitaine de Paris, s'élève sur l'emplacement d'une église du même nom qui existait déjà en 395.

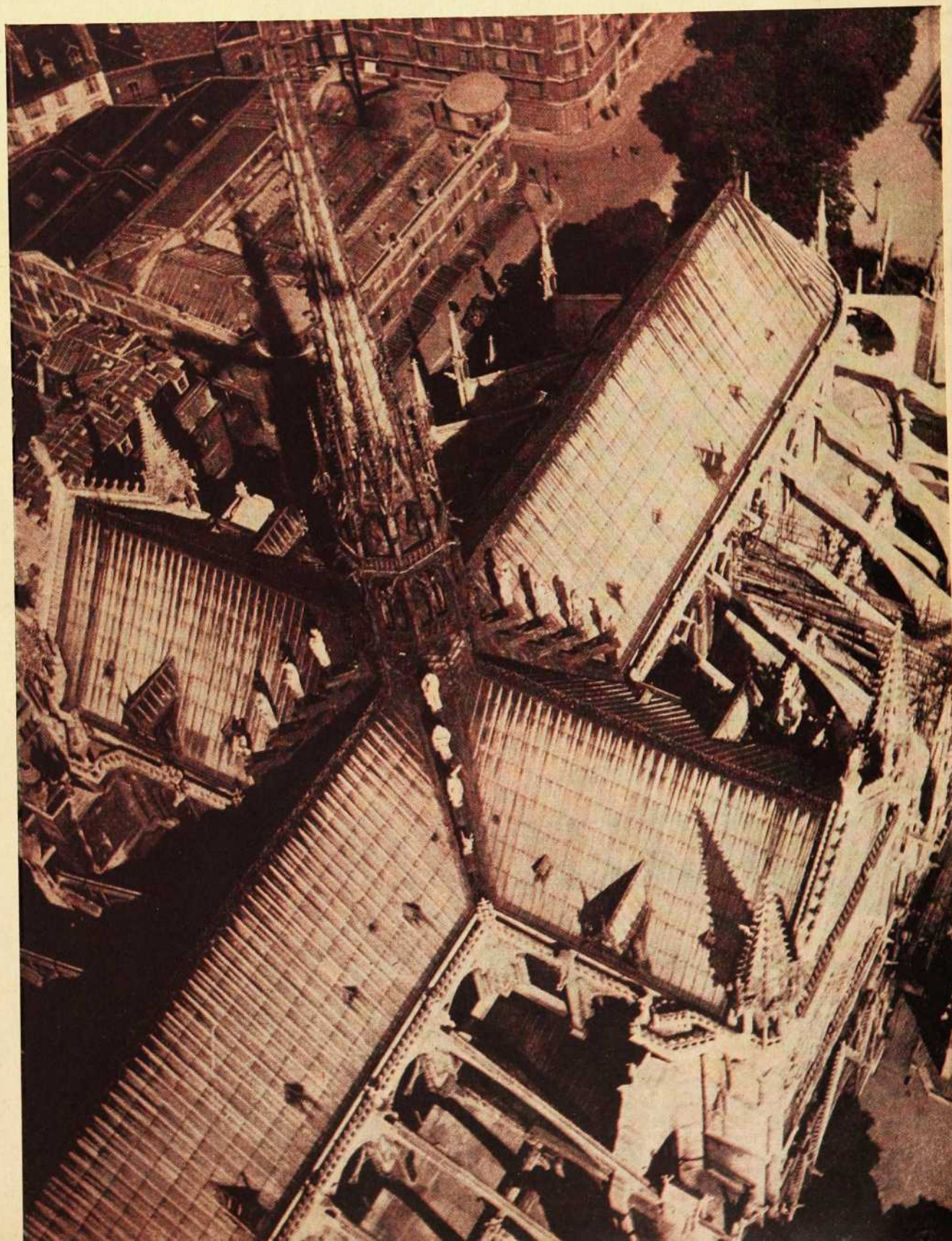
A l'époque romaine, un temple de Jupiter s'élevait en cet endroit. Quant à l'édifice actuel, il fut commencé en 1163, par les soins de Maurice de Sully, évêque de Paris et c'est le pape Alexandre III qui en posa la première pierre, sous le règne de Louis VII. Devant l'église, sur la place du Parvis s'élève une statue équestre de Charlemagne, accompagnée des deux paladins, Olivier et Roland.

La façade, édifiée dans le premier quart du XIIIe siècle, est la plus ancienne construction du genre et elle a servi de modèle à beaucoup d'églises françaises. Elle est divisée en trois parties principales par des contreforts et présente trois étages bien distincts, sans compter celui des célèbres tours.

Comme tant d'autres édifices religieux, Notre-Dame a beaucoup souffert durant la Révolution. La statuaire, surtout, a été beaucoup endommagée. On s'est hâté de tout remettre en état sous le premier empire. En effet, si c'est à Reims que les rois de France se faisaient couronner, c'est à Notre-Dame de Paris qu'eurent lieu en grande pompe le sacre de Napoléon Ier et de Joséphine de Beauharnais par Pie VII, en 1804, ainsi que le mariage de Napoléon III avec la comtesse Eugénie de Montijo, en 1853.

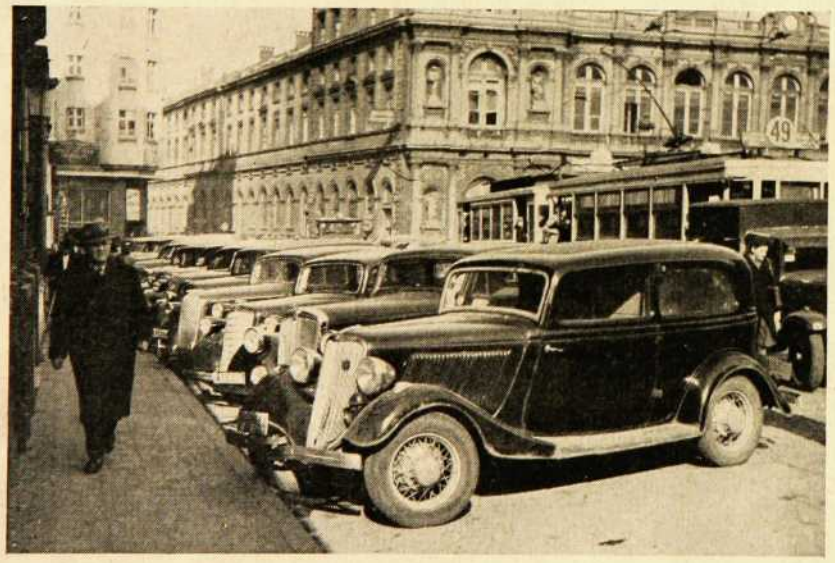
Voilà un peu plus de deux ans, soit en août 1944, on se rendait également à Notre-Dame pour y chanter le *Magnificat* de la libération, avec les armées françaises et alliées, sous la conduite du Général de Gaulle.

Des trois portes qui s'ouvrent sur la place du Parvis, celle du centre se nomme la porte du Jugement, celle de gauche est dite de la Vierge et celle de droite est dite de Ste-Anne. Elles sont surmontées de la Galerie des Rois et de celle de la Vierge, sur lesquelles reposent les deux tours majestueuses entre lesquelles s'épanouit dans sa simple et pourtant resplendissante harmonie la rosace centrale. Au-dessus du chœur s'élance une unique flèche, car celles qui devaient surmonter les tours n'ont jamais été construites. C'est du haut de l'une de ces tours que Claude Frollo regardait danser la bohémienne Esmeralda et c'est alors qu'il conçut le projet de la faire enlever par le sonneur de cloches, Quasimodo, comme nous le raconte Victor Hugo dans son célèbre roman. A la vérité, cet ouvrage est moins un roman qu'un poème à cause de la glorification de cette cathédrale qui est la personnification de l'art gothique et aussi par le caractère symbolique des personnages sur lesquels plane la fatalité des drames antiques.



Ci-contre, à droite, l'impressionnante flèche au centre du transept, véritable joyau en son genre. Remarquez aussi les arcs-boutants et clochetons surmontant les extrémités du transept. Voilà comment Notre-Dame, du haut de ses tours, apparut aux yeux de Quasimodo. ***Photos S.I.F., Ottawa.***





RETOUR A LA NORMALE

BRUXELLES 1946

Les Belges ont ceci de commun avec nous qu'ils sont un peuple bilingue, ayant à sa disposition le français et le flamand. Comme nous, auxquels les Français reprochent, non sans raison, nos anglicismes, les Belges se font taquiner, par leurs voisins de l'ouest, à propos de leurs belgicismes. Cependant, la majorité des Belges parlent le français et le flamand. Dans les grandes villes, on peut lire les noms des rues inscrits dans les deux langues officielles du pays et il en est de même pou[illegible] foule de renseignements essentiels et, pour ne citer qu'un exemple, sur l[illegible]us des restaurants.

A Bruxelles, c'est le français qui domine et on l'entend parler partout. La capitale de la Belgique, siège du gouvernement et lieu habituel de la résidence du roi, est à peu près au centre du pays. Elle était aussi avant la guerre le centre d'un réseau serré de lignes de chemins de fer qui rayonnaient dans tous les sens et facilitaient à toutes les parties du pays l'accès de la capitale. Les chemins de fer et les routes de Belgique ont beaucoup moins souffert que ceux de France ou de Hollande. Aussi la vie économique s'y relève-t-elle beaucoup plus rapidement. On a eu la sagesse d'aider sans tarder à ce rétablissement des industries florissantes. On s'est remis à l'exploitation des riches mines de charbon et l'on a accordé aux industries une large proportion de ce charbon, ce qui était le plus sûr moyen d'activer la production.

Bien que la Belgique soit l'Etat européen le plus peuplé, par rapport à sa petite superficie, elle a accueilli, avec leurs familles, un millier d'Italiens qui étaient disposés à travailler en qualité de mineurs.

Bruxelles est relié d'un côté à l'Escaut par un canal et de l'autre à la Sambre et au bassin houiller de Charleroi. A cause de l'obstruction du canal, il est probable que les navires de fort tonnage ne parviendront pas à la capitale d'ici un an. Quant à Anvers, le grand port dont la majorité de la population parle flamand, les bombardements ne lui ont causé que des dommages superficiels. Il lui faudra pourtant attendre la reconstruction de ses entrepôts pour que son commerce soit aussi florissant que par le passé.

La prospérité de la Belgique est en voie de renaître. Le soir, sa capitale est toute illuminée. Ses marchés regorgent de denrées alimentaires, de légumes, de fruits et de fleurs. Les étalages des pâtissiers offrent aux passants des friandises dont on avait oublié le goût. On peut acheter tout ce qu'on veut, avec de l'argent, car les prix sont élevés, mais les salaires ont augmenté en proportion du coût de la vie.

Bruxelles est une fort belle ville qui est justement fière de plusieurs édifices très remarquables : un hôtel-de-ville de style gothique, surmonté d'une tour élancée dont la flèche est terminée par la statue dorée de saint Michel, patron de la ville ; la Maison du roi, de style moitié ogival et moitié renaissance, qui abrite des services administratifs et un musée ; les Maisons des Corporations, dont l'effet architectural d'ensemble est magnifique ; la cathédrale Sainte-Gudule, une vaste église de style gothique et aussi le Théâtre de la Monnaie de même que plusieurs musées.

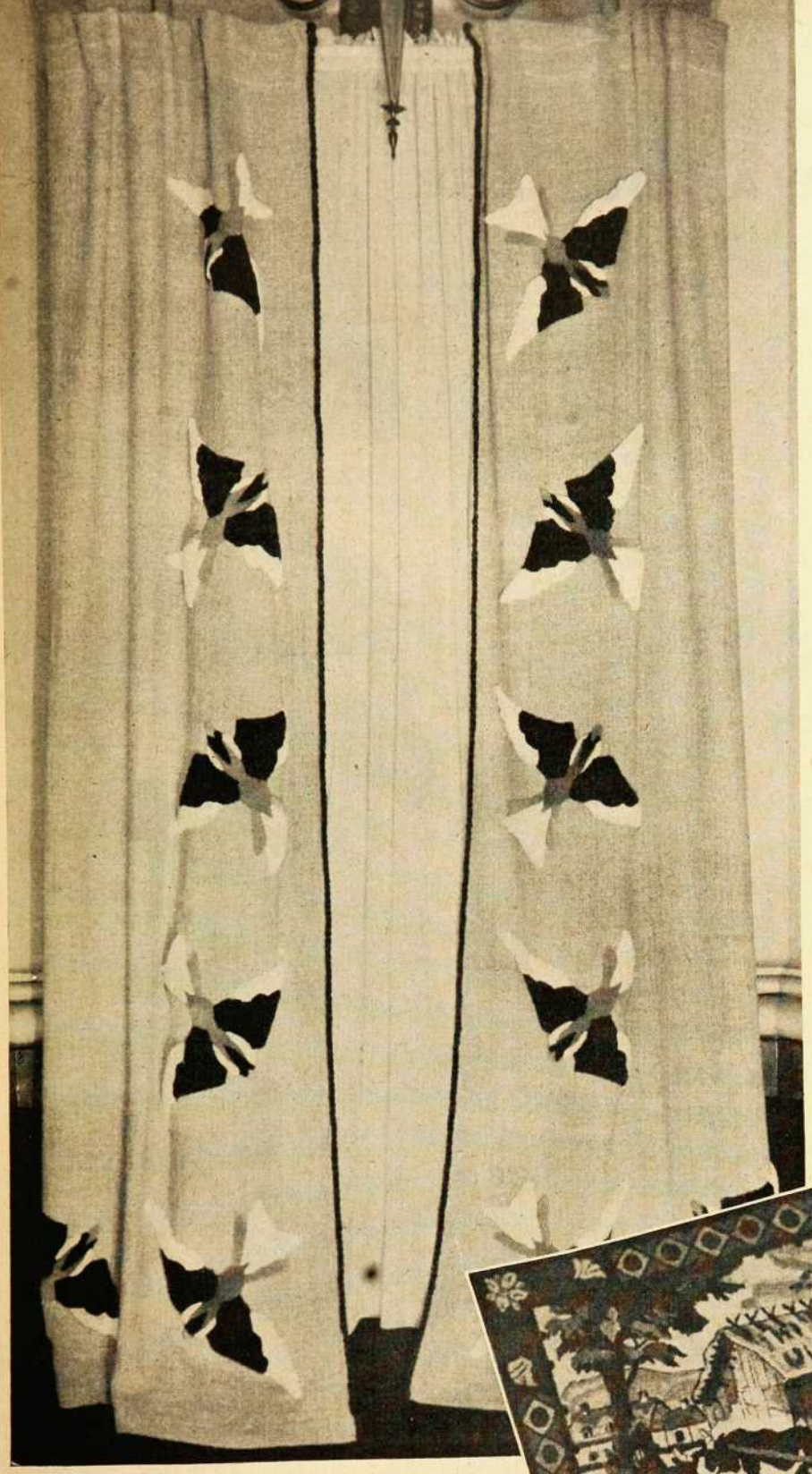
L'industrie bruxelloise est très variée et fait une large place aux objets de luxe. Mettons au premier rang la dentelle dite point de Bruxelles. Viennent ensuite les gants, les broderies de métal, la carrosserie, les meubles, les instruments de musique, les bijoux, les teintures, les lithographies, les bronzes, etc.

La Belgique, cet admirable pays qui a tant souffert de la Deuxième Grande Guerre, reprend avec une rapidité étonnante son équilibre économique. Comme l'attestent ces photos récemment prises à Bruxelles, la capitale, la vie reprend graduellement son cours. Les victuailles se trouvent en quantités plus abondantes, la circulation devient plus encombrée, comme devant l'*Hôtel Cosmopolite* devant la *Gare du Nord*, et les marchandes de fleurs, symptôme d'une vie plus agréable, réapparaissent sur le boulevard d'Anvers. ***Photos Wheeler.***

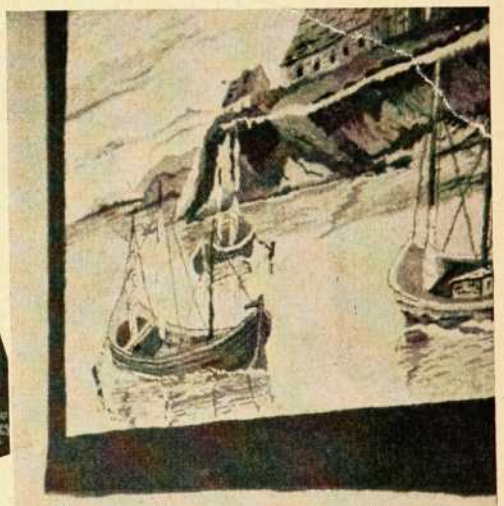


NOS RICHESSES NATURELLES

L'OR et vingt autres métaux, utilitaires ou précieux ; le bois de ses forêts ; le blé de ses champs, l'eau de ses rivières, tout cela constitue sur le plan économique, les richesses naturelles d'une nation, d'une province. C'est du moins ce que l'on entend communément par ce terme. Mais il existe chez nous, dans la province de Québec, une autre richesse particulière à nos gens, une richesse qui leur est naturelle : les arts domestiques. Nous avons en effet de si exceptionnelles aptitudes sous ce rapport que l'artisanat québecois est appelé à devenir, avec le tourisme qu'il alimente et qu'il justifie, une des grandes sources de revenus du Québec. L'artisanat a d'abord été l'affaire de quelques apôtres, de quelques artistes plus clairvoyants que le commun des gens et que les gouvernements eux-mêmes : le professeur Traquhair, de l'Université McGill, Clarence-A. Gagnon, Marius Barbeau, Wilfrid Bovey, Emile Vaillancourt, Jean-Marie Gauvreau, Paul Gouin, Gérard Morisset, Paul-Emile Ostiguy, combien d'autres ! Puis le gouvernement provincial s'en mêle, et les cercles des Jeunes Fermières et les Ecoles Ménagères, les municipalités, les revues, les journaux, les offices de tourisme et de propagande, les grands magasins, etc. Ces photos ont été prises à un Salon d'arts domestiques du Parlement de Québec.









PHOTOS SERVICE DU C.-P. DE QUEBEC

L'ÉLÉGANCE À TOUT ÂGE



1780 — Robe d'une pièce à manches trois-quarts pour dames, tailles 34 à 46. Tissu requis pour taille 38 : 3 v. ⅜ en 39″, 3 v. ¼ en 41″, 2 v. ½ en 54″. Prix 25¢.

1781 — Robe d'une pièce pour dames, tailles 34 à 44. Tissu requis pour taille 34 : 3 v. ⅝ en 35″, 3 v. ⅜ en 39″, 3 v. ⅛ en 41″. Prix 25¢.

1785 — Robe d'enfant, tailles 2 à 6. Tissu requis pour taille 4 : Corsage — ⅝ de v. en 35″, ½ en 39″, ½ en 44″ ; devant du corsage, col, jupe — 1 v. ⅜ en 35″, 1 v. ¼ en 39″, 1 v. ⅛ en 44″. Dentelle : 1 v. ⅜ en ½″. Prix 25¢.

1786 — Robe et capeline pour bébés, tailles 6 mois à 3 ans. Tissu requis pous taille 2 : robe — 1 v. ⅜ en 35″, 1 v. ¼ en 39″ ; capeline — ⅝ en 35″, ⅝ en 39″. Couleur contrastante pour col et revers des manches : ¼ de v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢.

1787 — Robe d'enfant à manches courtes, tailles 1 à 8. Tissu requis pour taille 6 : 2 v. ⅜ en 35″, 2 v. en 39″, 1 v. ½ en 54″. Tissu contrastant pour col : ¼ de v. en 35″ ou 39″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

VENGEANCE MATERNELLE

[*Suite de la page 22*]

partout, même si elle m'avait dérobé son visage... Il me semble que cette enfant, c'est Jeannine elle-même... et que tout à coup dix-huit ans viennent d'être effacés de ma vie... Il me semble que j'ai fait un mauvais rêve et que ce passé triste n'existe plus... que je redeviens jeune et que je retrouve mon bonheur d'autrefois... Ah c'est étrange ! étrange !...

Et il oubliait entièrement où il était.

Ce jour-là, il ne retourna pas rue Cardinet.

Il savait ce qu'il voulait, ce qu'il avait deviné lors de la première rencontre, c'est-à-dire que cette petite ouvrière était le vivant portrait de celle qu'il avait ardemment aimée...

Il avait loué rue Cardinet, afin de s'assurer qu'il n'avait pas été la victime d'une sorte d'hallucination.

Maintenant, il était sûr. Qu'allait-il faire ?

Il restait indécis. Il ne lui vint pas, même une seconde, la pensée que peut-être Jeannine n'était point morte.

Il ne connaissait rien, on se le rappelle, du drame de cette grossesse dont la jeune fille avait acquis la certitude le lendemain même du jour où Martial, dans son admirable élan de tendresse, lui avait promis de l'aimer malgré tout.

Il croyait Jeannine morte, autrement sa vie entière se serait passée à la chercher.

Le concierge de la rue Cardinet fut sur le point de croire qu'un malheur était arrivé à son mystérieux locataire, car pendant cinq ou six jours il ne le revit pas.

Le septième seulement, Martial apparut.

Sa résolution était prise. Il voulait revoir cette enfant, lui parler, vivre un peu de sa vie.

Diane ne fut pas longtemps sans remarquer que son inconnu avait de la suite dans les idées et n'abandonnait pas aisément un projet conçu ; elle le trouva regardant fixement de sa chambre dans la maison d'en face, un soir qu'elle s'était mise à la fenêtre.

Elle fut effrayée d'abord, sans savoir pourquoi. Cette tenacité la rendait peureuse. Pourtant ce visage d'homme, sérieux et bon, l'attirait...

Elle y pensait toujours, à présent, et bien des fois déjà s'était répété :

— Il ne peut être méchant, ce n'est pas possible.

Pendant quelques jours, elle ne reparut pas à la fenêtre ; seulement des coups d'œil furtifs derrière les rideaux lui montraient que l'inconnu la cherchait, ne quittait pas sa chambre.

Peu à peu elle s'habitua à cette poursuite discrète ; son imagination travaillait ; son petit cœur battait ; certes, elle avait depuis longtemps entendu dire, sur son passage, par des friands de tout âge, jeunes et vieux, qu'elle était belle, mais c'était la première fois qu'elle remarquait une attention aussi soutenue.

Comme elle ne pouvait démêler les sentiments divers et tumultueux qui, chez Martial, le faisaient revenir tous les jours rue Cardinet, elle était bien obligée de penser que l'amour seul l'amenait, cet amour dont on ne lui avait jamais parlé, mais qu'elle connaissait pourtant d'instinct, comme toutes les filles...

Et son cœur tressaillait doucement.

— Il me parlera peut-être, se disait-elle... Mon Dieu, comme je vais avoir peur !

Martial se rendait compte de ses habitudes et la voyait quelquefois, le soir, revenir accompagnée par Frédéric...

Il se rappela que Mme Peluret lui avait dit :

— Sa mère est garde-malade dans un hôtel aux environs de l'Arc de Triomphe.

Ce fut là qu'il guetta Diane, plusieurs jours de suite. Deux fois il la rencontra, et elle le vit, rougit, détourna les yeux ; mais le grand Frédéric, qui, selon sa propre expression, « avait l'œil américain », remarqua les allées et venues de Navarre et en prit ombrage. Il s'approcha de lui et d'une voix rude :

— Hé, mon brave, faudrait peut-être passer votre chemin et ne pas vous mettre à nous suivre comme ça tous les jours...

Martial ne put s'empêcher de sourire ; l'honnête figure de Frédéric était toute pâle.

— Mon brave, dit Martial sur le même ton, je suis très fâché, mais comme votre chemin est le mien... je ne me dérangerai pas... et pour vous prouver que vous avez tort... je vais passer devant... C'est vous qui me suivrez...

Diane, rouge jusqu'aux oreilles, écoutait les yeux baissés, comptant machinalement les graviers de l'avenue.

Martial, en effet, s'était mis à les précéder, sans se soucier d'eux, en apparence.

Frédéric crut qu'il s'était trompé, et comme il avait un grand sentiment de la justice :

— Vous habitez donc les Batignolles?

— Rue Cardignet, au coin du boulevard.

— Tiens ! dit l'ouvrier stupéfait... chez le père Morin ?

— Justement.

— Moi, je demeure en face. En ce cas, nous pouvons faire route ensemble, pas vrai ?...

Martial sourit de nouveau, salua Diane, qui avait détourné la tête sur le mot de Frédéric et ne répondit pas. La jeune fille paraissait fort embarrassée, et il lui semblait qu'elle était gravement compromise. Faire route avec un inconnu dont elle avait remarqué depuis longtemps les assiduités, tromper le bon Frédéric, de connivence avec cet inconnu, c'était avoir à eux deux un secret, c'était une entente commune, par-dessus les soupçons évanouis de l'ouvrier ; c'était donc très mal.

A deux reprises, elle lâcha le bras de son compagnon, avec la grande résolution de marcher seule, à quelques pas derrière lui, de le paisser parler à l'autre, mais Frédéric l'ayant regardée avec étonnement, elle n'osa.

L'ouvrier était causeur, aimait assez, comme il le disait, « tailler une bavette ».

Martial lui répondit complaisamment sur toutes choses, et lui donnait volontiers les détails qu'il demandait.

Déjà l'ajusteur savait que celui qu'il avait failli battre et sur le compte duquel il était revenu, s'appelait Albert Noirtier ; qu'il était employé dans une grande maison de commerce, vieux garçon, possesseur de petites rentes qui lui eussent permis de vivre dans l'aisance, même si sa place lui eût manqué tout à coup.

— Et vous n'êtes pas marié ? interrogeait Frédéric.

Un nuage passa sur le front de Martial.

— Non, dit-il, je n'ai jamais trouvé de fille à mon goût.

La pensée de Jeannine brusquement apparaissait, rendue plus vive par la présence de Diane, et, sans qu'il pût s'en défendre, ses yeux cherchèrent le visage de la jeune fille, afin d'évoquer, en une seconde, tout son bonheur dis-

Êtes-vous au courant ?



Si un jeune homme que vous rencontrez pour la première fois vous désappointe, devriez-vous

- ☐ *Vous retirer avec grâce ?*
- ☐ *Poser au martyr ?*
- ☐ *Faire bon coeur contre mauvaise fortune ?*

Ce jeune homme inconnu avec qui vous avez rendez-vous ne vous plaît pas ? Ne laissez rien voir. Même les hommes les plus laids ont du sentiment. Il a d'ailleurs probablement des amis... de beaux garçons dont vous pourriez faire la connaissance. Soyez gentille, qu'il s'agisse de danser, de jouer aux quilles, etc. Et aux jours difficiles, comptez sur Kotex pour votre confort ; sa mollesse est *durable* parce que cette serviette est faite pour *rester molle durant l'usage.*



Pour l'attrait de vos lèvres, devriez-vous

- ☐ *Employer une nuance foncée ?*
- ☐ *Vous servir d'un pinceau ?*
- ☐ *Changer la ligne de votre bouche ?*

Il importe de savoir se faire les lèvres. Un rouge naturel vous ira mieux que les nuances trop foncées. Ne tentez pas de changer la forme de votre bouche ! Suivez le contour de vos lèvres avec un pinceau spécial et l'effet sera merveilleux. Et au sujet des contours, voici une idée pour certains jours. Kotex a des bouts plats diminués qui ne produisent pas de contours révélateurs. Oubliez vos craintes... choisissez la serviette Kotex.



Quel genre de plaid la jeune fille "grassouillette" doit-elle choisir ?

- ☐ *De grands carreaux ?*
- ☐ *De petits carreaux ?*
- ☐ *Entre les deux ?*

Si vous avez de l'embonpoint cela ne vous empêche pas de porter le plaid. Mais gardez-vous bien de céder à la tentation de choisir un patron trop grand ou trop petit. Un patron à carreaux moyens vous ira mieux. Et quand vous avez à choisir une serviette périodique pour le maximum de *protection,* (aux jours problématiques) — rappelez-vous que seule Kotex vous donne le *centre de sûreté* exclusif et expressément conçu pour éloigner l'humidité des bords.

KOTEX* COMPTE PLUS D'USAGÈRES QUE TOUTES LES AUTRES SERVIETTES PÉRIODIQUES



★Marque déposée

C'est étonnant— comme Tampax est différent!

Supprime épingles, bandes, ceintures et odeur!
(L'amélioration est surprenante)



La prochaine fois que "ces jours-là" feront leur apparition, soyez prête à leur opposer la *protection hygiénique mensuelle* de Tampax. Vous serez étonnée! Avec Tampax, pas besoin de ceintures et de bandes extérieures . . . pas d'odeur ni d'irritation. Tampax supprime tous saillies et renflements révélateurs quels que soient les vêtements que vous portez. Tampax est moderne et se *porte intérieurement*. Les femmes sont étonnées de cette "différence". Fait de coton hydrophile très absorbant et mis au point par un médecin, Tampax est comprimé dans un mince tube-applicateur facile d'emploi. Tampax est facile à changer et à jeter. En vente dans les pharmacies et comptoirs de produits sanitaires. 3 *degrés d'absorption* (Régulier, Super, Junior). Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.

46-5F



Les Jeunes Filles Elegantes ont Toujours Paradol dans leur Réticule

Elles savent que Paradol les soulagera promptement du mal de tête et d'autres malaises, qu'il leur aidera aussi à enrayer un rhume.

Une jeune fille écrit: "Avant de faire usage de Paradol, je souffrais tous les mois de douleurs presqu'-insupportables. C'est le calmant le plus promptement efficace dont j'aie jamais fait usage et qui ne laisse pas de désagréables effets à sa suite."

35 cts Format d'économie, $1.00.

PARADOL
DU DR. CHASE
Pour Maux de Tête et Autres Douleurs

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

paru, ses rêves évanouis, sur ces traits qui lui rappelaient si fidèlement celle qui devait être sa femme.

La réflexion de Martial avait fait rire Frédéric.

— Dame ! c'est que vous êtes peut-être trop difficile...

— Je n'en sais rien... Peut-être, comme vous dites !

— Il est temps, savez-vous, de vous marier... vous m'avez l'air de courir sur la quarantaine...

— Dans deux ans, fit Navarre, égayé.

— Et qu'est-ce qu'il aurait fallu, à une fille pour que vous en fissiez votre épouse ?

— Ah ! je ne me suis jamais rendu compte...

— Pourtant, on se fait toujours une idée... Ainsi, moi, je suis veuf, eh bien ! dernièrement, j'ai été pris de l'envie de me remarier... J'ai même fait une demande.

— Et vous avez été accueilli ?

— C'est ce qui vous trompe. On m'a carrément déclaré qu'il ne fallait pas plus longtemps entretenir cette espérance-là... Ah ! je le regrette bien, allez ! c'était la femme qu'il me fallait, dévouée, bonne, douce, rangée, jamais en colère, aimant à rendre service à tout le monde, une perle... un diamant, quoi !

— Et jolie, j'en suis sûr, monsieur Frédéric...

L'ajusteur regarda Martial d'un air soupçonneux. Puis rudement :

— Qui est-ce qui vous a dit mon nom ?

— C'est vous, monsieur Frédéric, tout à l'heure, quand vous m'avez demandé le mien et ma profession, et d'autres choses encore.

— C'est vrai, fit l'ouvrier, adouci.

Diane avait frémi. Elle était moins naïve que Frédéric, et ce nom, elle en était sûre, n'avait pas été prononcé. L'inconnu avait donc pris des renseignements sur eux...

— Pour être jolie, non, dit Corbier, elle ne l'est pas, elle est même laide, et on ne devinerait jamais que mam'selle Diane est sa fille.

— Ah ! mademoiselle s'appelle...

— Diane, oui, monsieur ; un nom de déesse, qu'on m'a dit... et ça lui va pas mal, comme vous voyez ?...

La jeune fille était rouge comme une pivoine.

— Mais qu'est-ce que la beauté, monsieur ? Rien ! Tandis que le cœur !... ajouta philosophiquement le brave homme... Et vous, est-ce que vous y tenez, à la beauté ?

— Ça ne gâte jamais rien, monsieur Frédéric ; ainsi, j'aurais bien voulu me marier avec une jeune fille, ni brune ni blonde, plutôt brune, ayant le teint clair, les yeux couleur de bronze avec un scintillement d'or dans le fond du regard, grande, l'air fier... C'était mon rêve, ça, monsieur Corbier...

— Corbier ?... Qu'est-ce qui vous a dit ?

— Mais vous, mon brave, encore vous !

— Et qui vous a empêché de réaliser votre rêve...

— La jeune fille est morte... dit Martial, gravement, changeant de ton, soudain.

Et en regardant Diane, à part lui, il pensait :

— Elle est morte, oui, mais pourquoi le hasard la fait-elle revivre en cet enfant ?

Et la jeune fille qui avait écouté le portrait tracé par Martial, qui s'était reconnue lorsqu'il avait parlé de ses yeux bruns, qu'elle savait ressembler à ceux de sa mère et qu'elle avait admirés chez elle souvent... la jeune fille avait tressailli violemment.

C'était le premier compliment qu'on lui adressait, d'une façon détournée, pour lui faire comprendre combien on la trouvait jolie.

Des admirations brutales, elle en recevrait, comme toutes les fillettes de Paris qui traversent les rues, mais elle trouvait plus de plaisir dans cette louange détournée, presque timide.

— Oui, murmurait-elle, c'est moi qu'il désigne, c'est de moi qu'il veut parler...

Et son émotion fut si brusque, que Frédéric se retourna et pencha sur elle sa tête barbue.

— Est-ce que vous êtes souffrante, mam'selle Diane ?... On dirait que vous n'êtes pas à votre aise ?...

— Rien, mon bon Frédéric, j'ai marché sur une pierre... mon pied a tourné... et ça m'a fait mal... Tranquillisez-vous !

Ce dernier mot, elle le dit en riant. Elle reprenait possession d'elle-même. Honteuse d'avoir sa pensée ainsi préoccupée de l'inconnu, elle s'en voulait. Dès lors, elle ne dit rien et se renferma dans une indifférence glaciale.

Martial, lui, était tout troublé.

C'était la première fois que, devant lui, Diane parlait, c'était la première fois qu'il l'entendait, et il murmura, tout haut, sans penser à ce qu'il disait :

— Même la voix ! C'est étrange !

Frédéric étonné, s'informa :

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

— Je dis, fit Martial, qui se remettait avec peine, que mademoiselle a une bien jolie voix, claire sonnante comme du cristal...

— Et qu'est-ce que ça vous fait ?

— Cela réveille en moi bien des souvenirs.

Frédéric le considéra une seconde, en silence.

— Après tout, dit-il, ça peut être vrai !

La conversation en resta là. Ils étaient arrivés rue Cardinet et se séparèrent. Les deux hommes se donnèrent une poignée de main ; Frédéric avait un caractère très expansif et Martial n'avait aucune raison pour lui refuser cette preuve de sympathie.

— Vous savez, monsieur Noirtier, dit l'ajusteur, le dimanche, quelquefois, quand il fait beau, nous allons nous promener en famille, avec le père et la mère, du côté des remparts, au parc Monceau, ou bien aux Buttes-Chaumont...

Diane, dans un mouvement instinctif, lui serra le bras, pour l'empêcher de continuer. Mais il ne comprit pas et acheva :

— Si le cœur vous en dit...

— Ça n'est pas de refus... dit Martial... et dimanche, si vous voulez, nous dînerons sur l'herbe.

— Ah ! des dépenses tout de suite ?

— C'est moi qui paye... justement, j'ai des petites rentes à toucher la veille..

— Alors, c'est convenu.

Diane et Frédéric entrèrent d'un côté de la rue, Martial de l'autre. M. Morin, le concierge, était sur la porte et le salua poliment.

— Bonjour, monsieur Noirtier !

Et Frédéric, qui l'entendit, disait en grimpant l'escalier avec la jeune fille :

— Ça m'a l'air d'un bon zigue, cet employé !... Et le concierge le salue !

A quoi songeait Martial en cherchant à nouer cette intrigue ? Il eût été embarrassé de le dire lui-même. Etait-ce l'amour qui parlait en lui ? Non. La curiosité, la sympathie ? Certes. Et quelque chose d'indéfini, cet attrait puissant, dont nous avons parlé, qui était tout entier dans les souvenirs que la ressemblance de Diane avec Jeannine réveillait chez lui. Et Diane, qu'éprouvait-elle ?

L'invitation de Frédéric avait, on l'a vu, mis le comble à sa frayeur ; et elle prit tout de suite la résolution de ne pas sortir avec les Corbier, de feindre même d'être malade le jour où cette partie de campagne aurait lieu. Elle avait peur de se retrouver vis-à-vis de cet homme, qui l'obsédait, à la fin ! Depuis qu'elle l'avait pour la première fois remarqué, elle ne vivait plus, elle avait perdu sa bonne tranquillité, comme si quelque chose de grave, tombant dans sa vie, avait mis le trait final sous ses années d'enfance et commencé sa vie de jeune fille.

Ce trouble naissant avait cependant bien des moments de douceur, dans lesquels elle s'abandonnait, confuse, laissant parler au fond d'elle-même des voix secrètes qui l'entretenaient d'amour...

Elle avait beau se révolter contre l'homme qui cherchait, malgré elle, à tenir une place dans sa vie, elle ne parvenait pas à chasser complètement sa pensée.

Et le dimanche suivant, elle pâlit quand elle entendit Frédéric qui disait à sa mère et à son père, avec un rire éclatant :

— Eh ! les aristos, c'est aujourd'hui noces et festins... Le voisin d'en face paye à dîner sur l'herbe, du côté des remparts.

Et il ajouta, plus sérieusement :

— Mais comme il ne faut pas être en reste, c'est moi qu'offre le vin.. Est-ce que vous venez avec nous, mam'zelle Diane ?

Lorsque Frédéric sortait avec ses parents, Diane l'accompagnait presque toujours. L'ajusteur, ce matin-là, lui faisait cette question pour la forme. Il savait que Marie Talbert était heureuse que sa fille prit quelque distraction. En général même, ces parties de campagne si modestes, rendaient la jeune fille toute joyeuse. Frédéric fut donc étonné de ne pas recevoir de réponse et regarda Diane, qui détournait les yeux :

— C'est drôle, mam'selle, dit-il un peu inquiet, depuis quelques jours vous êtes toute chose.

Elle eut peur d'être devinée, d'exciter des soupçons. Elle allait refuser. Pour cette raison, elle accepta et dit :

— Est-ce que je ne suis pas de toutes vos promenades ?

Il ne fallait pas longtemps à l'honnête Frédéric pour reprendre confiance.

— A la bonne heure ! dit-il.

Et il se mit à faire les préparatifs. Ceux-ci n'étaient pas longs. Frédéric s'était chargé, d'accord avec son nouvel ami Albert Noirtier, qui, étant garçon, vivait au restaurant, d'emporter un peu de vaisselle, du linge et des couverts, tout cela pêle-mêle, dans un grand panier, avec des litres de vin achetés sur ses économies.

Noirtier, lui, fournissait la victuaille : un gigot froid, du jambon, du dessert, le pain, même une bouteille « de fine », et le reste.

Après déjeuner, un repas rapide, sommaire, qui ne devait pas empiéter sur l'appétit qu'exigerait le plantureux dîner sur l'herbe, Frédéric se mit à la fenêtre et, se faisant un porte-voix de ses deux mains, appela Martial :

— Eh ! Albert !... Etes-vous prêt ?

Comme on le voit, ils étaient devenus bien vite les meilleurs amis du monde.

Navarre était prêt depuis longtemps, mais il ne voulait point paraître trop empressé :

— Une minute, Frédéric ! cria-t-il.

— Sapristi, dépêchons-nous ! dit l'ajusteur.

Navarre, avant de descendre, essaya de distinguer ce qui se passait chez les Corbier et d'apercevoir Diane.

— Pourvu qu'elle vienne ! pensait-il.

Il fut bientôt tiré d'inquiétude. En bas, toute la famille l'attendait, Diane en tête, son ombrelle à la main ; Corbier, appuyé sur une forte canne et donnant le bras à sa femme, celle-ci

munie de deux ou trois solides parapluies.

Quant à Frédéric, vêtu d'un bourgeron de toile bleue, sortant du repassage, d'un pantalon blanc, coiffé d'un chapeau de paille, il trépignait d'impatience, et, depuis cinq minutes, avait posé et repris vingt fois son panier.

— Enfin, voilà Albert ! dit-il en voyant Martial.

Celui-ci s'excusa, et Frédéric, après avoir paru fâché de ce retard, finit par rire et présenta cérémonieusement Navarre à ses parents comme un nouveau camarade déjà intime.

Diane feignit l'indifférence, très occupée à regarder la doublure de son ombrelle.

Et l'on se mit en marche.

— Ça doit peser lourd, ce que vous portez là, dit Frédéric à Martial, voulez-vous que nous changions, je suis plus solide que vous ? .. Prenez mon panier et donnez-moi le vôtre ...

Mais Martial ne voulut pas y consentir, et Frédéric n'insista pas :

— Après tout, dit-il, moi, je porte les assiettes, vous les vivres ; en revenant vous serez moins chargé que moi ...

Et enchanté de ces réflexions, il se mit à rire ...

Martial n'avait pas l'air gêné. Même cette partie de « campagne » aux remparts l'amusait. Il était vêtu d'un habillement complet d'étoffe anglaise très légère, acheté dans un magasin de confections du quartier. Son chapeau de paille était en tous points pareil à celui de Frédéric. La finesse de sa chemise et de ses chaussures, qui sortaient de chez le meilleur faiseur, aurait pu laisser deviner, seule, à des yeux plus clairvoyants, que Martial occupait dans le monde une situation supérieure à celle qu'indiquaient le sans façon de son allure, sa bonhomie et sa simplicité.

La grande douceur de ses manières, sa politesse, son empressement, plaisaient beaucoup aux Corbier ; ses attentions les eurent vite conquis. Frédéric disait :

— N'est-ce pas qu'il est bien, Albert ?

— Il me « revient beaucoup », disait M. Corbier.

Et Mme Corbier, d'un ton connaisseur :

— Il a l'air si honnête !

Seule, Diane, toujours préoccupée, ne jouait pas sa partie dans ce concert d'éloges. Martial, causant avec tout le monde, lui avait à plusieurs reprises adressé la parole, mais, très réservée, elle s'était contentée de répondre par des signes de tête.

De la rue Cardinet aux remparts, la course n'est pas longue. On arriva bientôt.

Tous les dimanches, à Paris, une population de petits bourgeois et d'ouvriers se porte aux fortifications, où elle passe la journée. Des parties de bouchon s'organisent, même des parties de cartes, en plein air, pendant que les gamins jouent entre eux.

C'est un paysage désolé, quelque temps qu'il fasse, il n'y a guère là que des arbres maigres dans des terrains vagues pour toute ombre ; le gazon est brûlé par les ardeurs du soleil ; des masures servent de maisons, et bâties en planches, semblent menacer ruine au premier coup de pied d'un passant ; le chemin de fer de ceinture envoie ses panaches de fumée noire aux promeneurs ; de tous côtés s'élèvent des usines puantes ; puis ce sont des décombres, des trous à fumier qui reçoivent des immondices, des eaux d'égout ; ce sont encore des jardins maraîchers en carrés réguliers.

Et, au loin, devant eux, de l'autre côté des villages qui avoisinent Paris, c'est la campagne, la vraie, cette fois, avec de vrais et beaux arbres dans le lointain, de vraies prairies, de vrais champs, des terres fertiles ; et c'est là-dessus que se reposent les yeux du promeneur, sur ces verts sombres et sur ces verts clairs, sur toute cette perspective douce ; et, ses yeux fatigués par le travail de la semaine qui vient de finir, reprennent là de la vigueur pour la semaine qui va commencer.

Les Corbier s'étaient assis sur l'herbe : à côté du mur de clôture d'une villa dont les arbres leur faisaient un peu d'ombre ...

— Un palais, quoi ! avait dit Frédéric.

Mme Corbier releva soigneusement sa robe qu'elle enroula autour de sa taille, pour ne pas la salir, de telle sorte qu'elle semblait vêtue seulement d'un jupon ; puis elle étendit son mouchoir par terre et s'assit dessus, en mettant les parapluies entre ses jambes.

M. Corbier et Frédéric avaient enlevé leurs paletots pour se mettre à l'aise et restaient en manches de chemise.

Après être restés une heure ou deux à causer, à fumer, à regarder béatement devant eux, un sourire vague sur les lèvres, heureux de cette journée de flânerie, si rare ! Frédéric proposa d'installer le dîner, sans se presser, pour gagner du temps. On commencerait ensuite quand on voudrait.

On mit une nappe sur l'herbe, des assiettes, des fourchettes, des couteaux et des verres.

Enfin on mangea.

On mangea et on but ; Frédéric qui, disait-il, avait une faim de loup, ne pouvait se rassasier. Les litres y passèrent et l'ouvrier, de bonne humeur, confia « deux mots de trop » à la bouteille de « fine ».

Il était en gaieté quand on reprit le chemin de la rue Cardinet et tutoyait Martial.

— T'es un frère, un vrai frère, disait-il attendri.

Il voulut porter les paniers ; Navarre, débarrassé, s'approcha de Diane, qui était restée tout le temps silencieuse, avec une sorte d'éloignement toujours craintif, et lui offrit son bras.

Elle n'osa refuser, rougissante, mais elle eut soin de se tenir toujours auprès des Corbier.

Martial la fit causer, en camarade, gaiement attiré vers elle, charmé par sa délicatesse d'enfant, à peine éveillée aux sensations de jeune fille, retrouvant chez elle Jeannine tout entière, jusqu'aux expressions dont elle se servait, jusqu'à son regard, jusqu'à ses gestes, jusqu'à son sourire ...

Et, sans qu'il s'en doutât peut-être, il se mettait à aimer Diane comme il avait aimé la mère.

Ou plutôt, ce qu'il aimait en Diane, c'était Jeannine, Jeannine à vingt ans, Jeannine retrouvée avec ses candeurs, sa bonté immense, son cœur plein de tendresse, qu'une réserve contenait ; ce n'était pas un amour vivace comme celui qu'il avait autrefois voué à la mère ; c'était une affection douce et calme, presque fraternelle ; dans sa vie atteinte dès le début par la mort de Jeannine, qui le laissait tout aux regrets, dans sa vie, depuis cette mort, une affection vraie lui avait manqué ; son âme s'était pour ainsi dire repliée sur elle-même et voilà qu'elle s'ouvrait tout à coup sous les rayons des yeux de Diane !

Il ne lui dit rien encore, ce dimanche-là, parce qu'il craignait de la troubler, parce que, certain d'avoir fait sur elle une impression, il voulait qu'elle vécut un peu avec les souvenirs de cette journée.

Mais quand ils se séparèrent, Diane réfléchit que le temps s'était passé bien vite, et, en se retrouvant seule dans sa chambrette, elle se reprocha d'avoir montré tant de froideur à un homme

QUELLE SOUFFRANCE

La Grande Dame et la Femme de Corvée

ONT-ELLES EN COMMUN?



La fille d'un riche, élevée dans l'opulence et diplômée de la meilleure Université. Qui pourrait croire qu'une si belle personne put avoir le moindre souci?

Une femme de corvée, qui a vécu dans l'indigence depuis son enfance, un sujet de pitié pour les passants.

Et cependant il est un genre de souffrance qui affecte souvent l'une et l'autre de ces femmes. C'est que de nombreuses filles et femmes—riches ou pauvres—sont, de par leur *nature physique*, sujettes à des symptômes douloureux à "certains jours" du mois.

C'est une chose que vous ne devriez pas traiter à la légère

Si le dérangement des fonctions mensuelles de la femme *vous* cause alors des crampes, migraines, maux de dos, s'il vous rend nerveuse, faible, fatiguée, agitée, irritable au point qu'on cherche à s'éloigner de vous—*ne prenez pas la chose à la légère!*

Commencez tout de suite l'essai du Composé végétal Lydia E. Pinkham pour soulager ces symptômes. Le Composé Pinkham FAIT PLUS que soulager cette douleur mensuelle. Il soulage AUSSI les sensations de nervosité, d'agitation, de tension nerveuse qui en résultent. Toute femme sensée tiendra à faire l'essai de ce médicament!

Que de milliers et de milliers de filles et de femmes le Composé végétal Pinkham n'a-t-il pas soulagées depuis plus de 70 ans!

COMPOSÉ VÉGÉTAL
Lydia E. Pinkham's

Le temps a *démontré* que c'est un des médicaments les plus efficaces du genre. Voyez s'il ne vous fera pas également de bien!



Pourquoi vous astreindre à une telle besogne, quand la Lessive Gillett peut l'accomplir à votre place? Saupoudrez simplement de la Gillett pure dans le bol et tirez la chaine . . . c'est pas plus malin que cela ! Les taches s'en vont comme par enchantement et le bol redevient impeccablement blanc et inodore.

La Gillett sert aussi à toutes sortes de nettoyages dans la maison—dissout la graisse, dégage les renvois d'eau.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

Fabrication canadienne



NE FROTTEZ PAS— LA GILLETT NETTOIERA

NE SOUFFREZ PLUS DE

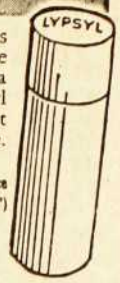
LÈVRES GERCÉES



Le nouveau LYPSYL adoucissant soulage vite l'irritation



Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gercées, soulage rapidement. Lypsyl contient de la Pommade de Benjoin. Lypsyl agit vite, efficacement. Seulement 25¢ aux comptoirs de pharmacie.



EMPLOYEZ **LYPSYL** (se prononce "LIP-SIL")

CONTIENT L'ÉMOLLIENTE POMMADE DE BENJOIN

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.

122-S, Blvd. Charest, Québec.

qui, après tout, ne lui avait rien dit que de fort aimable.

Elle alla travailler à l'hôtel Nertann le lendemain.

Elle se sentait mécontente ; Martial la préoccupait, et elle eut deux ou trois fois l'envie de tout avouer à sa mère. Elle se retint pourtant, dissimula même si bien que Marie Talbert n'eut aucun soupçon de ce joli roman d'amour qui commençait et qui devait être pour elle la cause de cruelles angoisses.

Ce jour-là, Marie laissa Diane à l'hôtel ; elle était obligée de faire des courses.

Mais, pour plus de sécurité, afin d'ôter à sa fille l'envie même de désobéir, elle ferma la chambre où était Nertann et emporta la clef...

Chapitre V

Restée seule, Diane, dans les premiers moments, ne songea même pas que Marie Talbert venait de lui donner une preuve de défiance. Elle était toute préoccupée par les souvenirs de cette journée du dimanche, passée côte à côte avec celui qu'elle connaissait sous le nom d'Albert Noirtier.

Puis elle finit par se rappeler sa première visite à Nertann et l'émotion qu'elle avait éprouvée. Maintenant que quelques jours s'étaient écoulés depuis, elle se reprochait sa frayeur, et le mystère que Marie entretenait autour du malade faisait renaître et surexcitait sa curiosité

Elle laissa son ouvrage et se mit à réfléchir.

Pourquoi sa mère l'empêchait-elle de voir Nertann ? Etait-ce donc vrai qu'il y eût du danger pour elle ? Ne s'effrayait-elle pas mal à propos ? Et que pouvait-on craindre d'un homme réduit à une impuissance complète ?

Elle se leva, inquiète, reprise par l'idée d'entrer là, dans cette chambre.

Elle écouta si personne ne rôdait aux alentours, n'entendit rien et sortit.

Quand elle voulut ouvrir la porte de la pièce où se tenait le baron, elle s'aperçut qu'elle était fermée et que la clef avait été enlevée.

Cela fut un élément nouveau de curiosité qui augmenta son désir de voir. Une idée lui vint.

La clé de sa chambre à elle était restée dans la serrure ; peut-être qu'elle ouvrirait cette porte ? C'était le même petit appartement. Cela n'eût pas été extraordinaire. Elle essaya. En effet, elle ne s'était pas trompée. La clef entra dans la serrure. Elle tourna, poussa, ouvrit. Elle était entrée.

Le paralytique était dans son fauteuil, mais non assis... Il s'épuisait en effort gigantesque pour rester debout ; le corps reposait sur les deux bras, tendus avec une énergie suprême, mais les jambes toujours chancelantes refusaient de le porter ; et c'était un spectacle étrange que celui de cet homme, aux prises avec la paralysie, essayant de lutter quand même, lorsque personne n'était là pour le voir.

Il attendit le bruit que fit Diane et retomba tout d'une pièce, avec un gémissement.

Et dans la croyance que c'était Marie Talbert, il ne fit plus aucun mouvement.

Enhardie, elle s'approcha, se mit en face de lui.

Un immense bonheur se peignit sur cette physionomie, où la mort, déjà depuis longtemps, semblait avoir mis sa marque.

Ses yeux s'attachèrent obstinément sur le visage de Diane, de celle qu'il savait être sa fille et qui, elle, devait ignorer toujours qu'il fût son père, et s'emplirent de grosses larmes.

Elle le vit, et eut pitié de lui.

— Vous pleurez, monsieur, dit-elle doucement.

Il essaya de parler, grimaça, s'épuisa en une tentative suprême :

— Non, non, non !

Et Diane, tout près de lui, n'ayant plus peur :

— Vous souffrez beaucoup ?

— Non, non, non !

— Puis-je vous consoler, adoucir un peu votre peine ?

Cette fois, il ne dit rien, mais son regard brillant semblait vouloir l'envelopper tout entière.

Elle continuait, essayant de deviner ce qu'il pensait, ce qu'il ressentait, sur ses traits rigides :

— Dépend-il de moi que vous soyez heureux ?

Il essaya de parler encore, il ne le put.

Alors, il se contenta de baisser la tête à plusieurs reprises.

— Oui, oui, oui ! voulait-il dire.

Diane murmura, émue :

— Le pauvre homme, comment faire pour le consoler un peu, puisqu'il le demande ?

Elle chercha dans son imagination de fillette compatissante.

— Que puis-je faire ? interrogea-t-elle.

Il la regardait toujours avec des yeux humides et bien que ses lèvres restassent immobiles, elles paraissaient vouloir sourire ; il y avait moins d'amertume dans le rictus qui les entr'ouvrait et qui avait fini par les déformer.

— Voulez-vous que je chante pour vous égayer ?

Il secoua la tête. Et, cherchant à comprendre, à deviner son désir, elle continua :

— Voulez-vous que je vous lise quelque chose ? ou bien, seulement, que je vienne de temps en temps auprès de vous, travailler, quand ma mère ne sera pas là, pour que vous ne soyez pas seul ? Est-ce ce que vous demandez ?

— Oui, oui, oui, fit Nertann en abaissant la tête.

— Eh bien ! dit-elle, je viendrai tous les jours, c'est-à-dire toutes les fois que ma mère s'absentera, car elle m'a défendu d'entrer dans cette chambre... elle a peur, sans doute, que vous me fassiez du mal... et, en ce moment, je lui désobéis...

Et, sachant que Marie Talbert ne devait pas rentrer avant quelques heures, Diane s'assit auprès du paralytique, son ouvrage sur les genoux, pendant que Nertann gardait les yeux obstinément fixés sur elle.

Puis, quand elle craignit que sa mère ne revint à l'improviste et ne la surprît, elle se leva :

— Voulez-vous que je m'en aille ?

— Non, non, râla-t-il.

— Cependant, je ne puis, sans danger, rester plus longtemps. Je cours le risque de ne pas revenir, si ma mère m'aperçoit, et vous ne me verrez plus... et je serai grondée...

Ses yeux devinrent suppliants ; l'épouvante de Marie Talbert le reprenait, la crainte aussi de compromettre cette enfant.

— N'est-ce pas, dit-elle, vous me permettrez de partir ? Vous ne voulez pas me faire gronder ?...

— Non, non, non ?

— Vous aimez que je vienne vous voir ?

— Oui, oui, dit-il en abaissant les paupières.

— Vous souffrez moins quand je suis là ?

— Oui, oui, dit-il toujours.

— Alors, je vous promets de revenir.. bientôt !

Elle partit, referma la porte et rentra dans sa chambre.

Marie Talbert continua de n'avoir aucun soupçon ; cette fois, elle n'interrogea même pas sa fille.

Le soir, Marie quitta l'hôtel avec Diane pour aller jusqu'à la rue Cardinet. Cela lui arrivait ainsi deux ou trois fois par semaine. Elle descendit l'escalier de service, et, tournant le coin de l'hôtel, passa devant le perron pour sortir.

Au même moment, une voiture s'arrêtait devant la grille ; un valet de pied descendait du siège, ouvrait la portière ; un homme s'élançait hors de la voiture et offrait son bras à la baronne Joséphа...

Marie Talbert et Diane s'étaient arrêtées, reculant un peu du côté de la loge du concierge.

Le cœur de Marie battait violemment, car l'homme était Martial Navarre, et il lui semblait, comme chaque fois qu'elle le rencontrait, qu'elle allait se trouver mal.

Quand Martial passa devant les deux femmes, Diane étouffa un cri.

— M. Albert Noirtier, dit-elle, ici, avec la baronne Joséphа !...

Et elle était toute pâle et toute tremblante.

Sa mère, heureusement pour elle, était aussi troublée par la vue du compagnon de la baronne ; elle ne l'entendit pas, autrement elle lui eût demandé l'explication de sa surprise.

Quant à Martial, il jeta un regard distrait sur Marie Talbert, qu'il connaissait déjà ; pendant que Joséphа montait le perron, il se retourna tout à coup en tressaillant ; il venait d'entendre prononcer son nom d'Albert Noirtier, et Diane lui apparut près de sa mère.

Et lui-même se troubla.

— Diane chez la baronne ! Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il.

Joséphа était entrée ; il la suivit ; la baronne s'aperçut de son trouble ; elle avait remarqué ce jeu de scène, mais n'en prenait pas ombrage.

— Eh bien ! dit-elle en souriant, qu'avez-vous ? Est-ce le visage de Marie Talbert qui vous effraye, ou bien est-ce la jolie figure de sa fille qui agit sur vos nerfs ?...

— Sa fille ? murmura Martial sans répondre.

Joséphа n'insista pas et ne s'occupa plus de l'incident. Seulement, comme Navarre lui demandait :

— Quelle est cette Marie Talbert ?

— La garde-malade qui soigne mon mari, répondit-elle...

La mère et la fille s'en allaient, remontant l'avenue d'Eylau, préoccupées, ignorant que leur trouble, à toutes deux, était causé par l'apparition soudaine de Martial. Elles aimaient toutes deux, sans s'en douter, le même homme, et, sitiation bizarre, Martial, sans le savoir, lui non plus, les aimait toutes deux ; il avait cherché dans l'amour de Diane le souvenir de la mère, espérant qu'il pourrait faire revivre son amour d'autrefois.

— Quel est cet homme qui accompagnait la baronne Nertann ? demanda Diane à Jeannine...

— Il s'appelle Martial Navarre...

Diane n'osa pousser plus loin son interrogatoire ; seulement, le lendemain, rencontrant la femme de chambre de Joséphа :

— Qu'est-ce que M. Martial Navarre ? fit-elle.

Caroline se mit à rire et, lui tapotant la joue :

— Hé ! petite curieuse, on s'intéresse à ces choses-là ?

Et, continuant de rire :

— C'est l'amoureux de madame !

Diane sentit qu'elle devenait toute blanche, qu'elle n'avait plus de sang au visage, et une souffrance aiguë la mordit au cœur.

Ce que Diane craignait, ce qu'elle souhaitait en même temps, arriva le lendemain. Martial Navarre entra chez les Corbier. Il se souvenait de cette rencontre de la veille, chez Joséphа, et il se doutait bien que Diane aurait

interrogé n'importe lequel des domestiques pour obtenir sur lui quelques renseignements. Et, on le sait, il ne se trompait pas.

Ce ne fut pas l'amoureux de la baronne qui entra chez les Corbier, élégant, raffiné, le regard vague et l'air ennuyé, ce fut Albert Noirtier, bon enfant, simple, le sourire sur les lèvres.

Pourtant, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion qui se trahissait sur son visage.

Quel accueil allait-il recevoir de Diane ?

C'était une visite de politesse qu'il rendait, une visite cordiale à son ami Frédéric plutôt. Les apparences étaient sauves. Mais, en réalité, il venait affronter le regard de la jeune fille.

En entrant, il la trouva seule ; les Corbier étaient absents pour quelques minutes, et Frédéric n'était pas encore revenu de l'atelier.

Quand elle le vit, Diane se leva, indignée :

— Vous, monsieur, vous ? dit-elle, ne trouvant rien autre chose pour exprimer l'étonnement profond où la jetait cette hardiesse.

— Pardonnez-moi ! dit Martial.

Mentir lui était impossible ; du reste, il n'en eut pas même la pensée. Et Diane, en révolte, continuait :

— Venez-vous expliquer à cette famille où vous êtes entré sous un faux nom que vous n'êtes qu'un imposteur ?

— Mademoiselle Diane, veuillez me laisser vous expliquer...

— Quoi donc, que je ne sache aussi bien que vous ?

— Je vous en prie, dit-il.

Et cet homme, qui avait vécu, que le monde avait, pour ainsi dire, bronzé contre toutes les émotions, cet homme devenait craintif devant cette enfant.

— Nierez-vous que vous ne vous appelez point Albert Noirtier... que ce nom ne cache pas la personnalité de M. Martial Navarre ?

— Non.

— Et qu'êtes-vous venu faire ici ? Croyez-vous que je n'ai pas remarqué vos assiduités ?... Comment va-t-on vous accueillir, lorsque je dirai à Frédéric, qui vous traitait en ami, que vous ne vous êtes introduit chez lui que pour être plus près de moi ?

— Diane, veuillez m'écouter...

— Lorsque j'ajouterai surtout que vous êtes l'amoureux de la baronne Nertann... que je le sais... que tout le monde le sait aussi bien que moi...

Et tout à coup, comme si ce mot d'amoureux l'eût brisée, elle s'arrêta, regarda Navarre qui l'écoutait, très ému, et éclata en sanglots.

Elle mit ses coudes sur la table devant laquelle, au moment où Martial était venu, elle travaillait, et cacha son visage entre ses mains.

Il s'approcha d'elle, ainsi, sans qu'elle le vit, sans qu'elle l'entendit non plus, lui prit les mains, qu'il détacha doucement. Elle se défendait, mais il était le plus fort.

Alors, cherchant son énergie de femme froissée avec laquelle elle avait parlé tout à l'heure, et ne retrouvant plus qu'une immense tristesse :

— Que voulez-vous de moi ?

Il dit, doucement, avec l'émotion d'un premier aveu, comme s'il eût eu vingt ans :

— Je vous aime !...

Elle fut secouée d'un sursaut et détacha ses mains qu'il serrait pourtant de toutes ses forces. Ce mot d'amour, que de fois ne l'avait-il pas fait tressaillir en rêve ! Que de fois n'y avait-elle pas songé ! Mais, cette fois, cela l'épouvantait.

— Non, dit-elle, je ne veux pas, je ne veux pas !

— Je vous aime, Diane, et si vous consentez à m'entendre, je vous dirai pourquoi je vous aime...

— Non, non, non ! Votre amour m'effraye et me fait rougir... sortez... laissez-moi...

— Diane ! fit-il, attristé par cette violence qui s'opposait à toutes les tentatives, à tous ses raisonnements... que me reprochez-vous ?

— D'être un fourbe, un menteur... Espériez-vous donc que je n'aurais pas assez de fierté et que je voudrais être la rivale de la baronne Josépha ? Etes-vous son amoureux, oui ou non, monsieur ? Répondez !

— Oui.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que, je le répète, Diane, dit-il gravement, je vous aime du plus profond de mon cœur...

— Et la baronne ? fit-elle avec une ironie suprême.

Ce n'était plus l'enfant naïve et ignorante, mais la jeune fille, mais la femme ! Elle avait toutes les ardeurs, toute la franchise, toute la droiture de Jeannine !... Marie Talbert avait réussi, en l'élevant, en cultivant ce cœur où elle mettait le meilleur d'elle-même... Diane était bien deux fois sa fille !

— Je ne l'aime pas, dit Martial, accablé par les souvenirs, je ne l'aime pas et je ne l'ai jamais aimée...

— Alors, pourquoi ?...

— Vous ne comprendrez pas. A quoi bon ?

Il avait haussé les épaules, s'était rapproché de la jeune fille, cherchant à sourire, n'y parvenant plus ; mais elle avait le visage irrité.

— Non, dit-elle, je ne puis plus vous voir, avant d'avoir tout dit à ma mère... Je veux qu'elle sache ce qui s'est passé entre nous...

— Soit. Mais comment saurai-je ?

— Revenez après-demain... Si ma mère approuve votre conduite, je vous attendrai... Sinon, je serai absente, et vous m'oublierez, monsieur Navarre...

— Et vous, mademoiselle Diane ?

Elle le regarda, comme surprise, l'interrogeant :

— Moi ?

— M'oublierez-vous donc, si votre mère vous l'ordonne ?

— Oui !

— N'y aura-t-il rien qui vous rappelle mon souvenir ?

— Rien !

— Je croyais, je m'étais imaginé — Je me trompais sans doute — que vous me voyiez avec plaisir... J'étais gêné pour vous faire comprendre, devant Frédéric... combien l'affection que je vous ai vouée est grande ; ne m'ôtez pas le moyen de vous prouver que cette affection est sincère...

— Après-demain, dit-elle, se levant. Quand j'aurai vu ma mère, je vous répondrai. Veuillez, je vous en prie, me laisser seule.

— Vous êtes troublée, dites-vous, Diane ?

Elle lui jeta un regard si dédaigneux qu'il n'osa insister et s'en alla très ému lui-même.

Et quand il fut parti, quand elle fut bien sûre qu'il ne remonterait pas l'escalier, qu'il ne l'entendrait pas, elle se laissa tomber sur sa chaise, et, de nouveau, éclata en sanglots.

— Mon Dieu, je l'aime, je l'aime ! répétait-elle.

Frédéric la trouva toute désolée et fut inquiet.

— Décidément, mam'selle Diane, depuis quelques jours, ça ne va pas, la santé ?

Et il pensait :

— Il y a quelque chose. J'avertirai Marie Talbert.

Tout à coup, une pensée lui vint et, jouant l'indifférence :

— Eh ! dit-il, mam'selle Diane, où donc est maman Corbier ? et papa Corbier n'est donc pas revenu de sa promenade ?

— Pas encore, monsieur Frédéric.



A la tasse — vous l'appelez simplement du CAFÉ

S'OBTIENT AUSSI EN SACS DE PAPIER ÉCONOMIQUES

à la livre — c'est du CHASE & SANBORN





Essayez cette Marmelade raisonnablement sucrée faite d'Oranges de Séville depuis 1706, d'après notre recette originale.

MARMELADE À L'ORANGE
CROSSE & BLACKWELL
AVEC LA CÉLÈBRE ÉTIQUETTE TOUTE ROUGE



Un Produit Amélioré
dont le prix n'a pas changé

Voilà qui semble être un paradoxe. Et pourtant, c'est une vérité toute simple : LE SAMEDI, magazine national des Canadiens français, est le seul hebdomadaire qui réponde parfaitement aux exigences de l'heure en fait de magazine. Le lire une seule fois, c'est l'adopter. Interroger ses habitués c'est se convaincre péremptoirement. Dans ce cas, pourquoi hésiter plus longtemps ?

Coupon d'abonnement "LE SAMEDI"

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion — Montréal 18, P.Q., Can.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

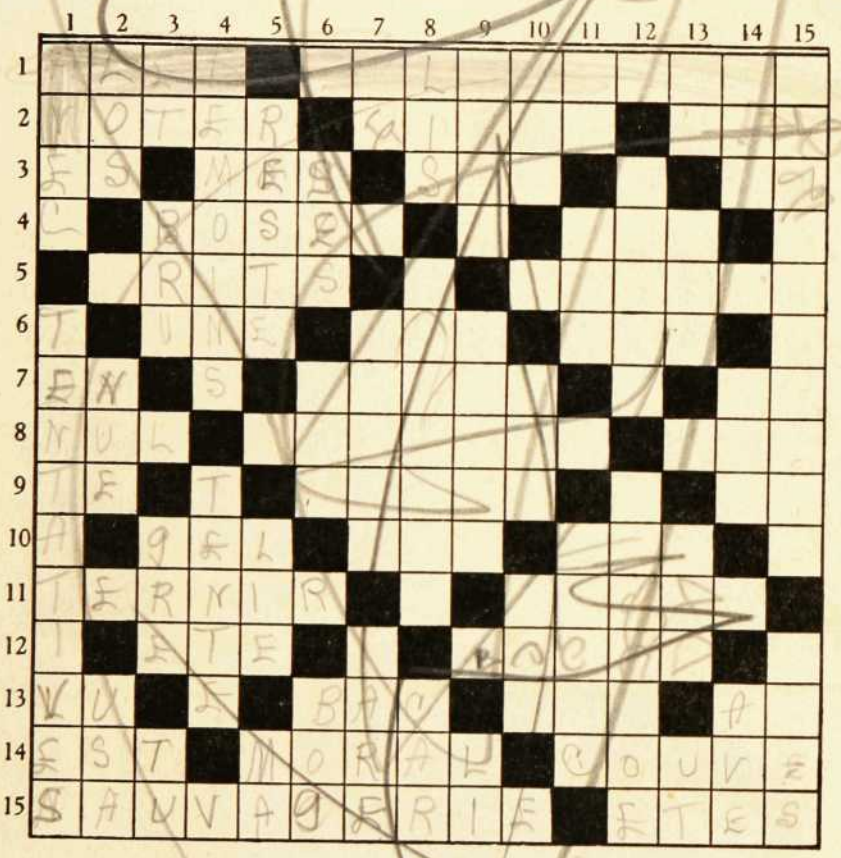
LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 777
10 JEUX DE CARTES

Mme Edmond Campagna, 49, rue Montmartre, Québec, P.Q. ; M. Jean-Pierre Lavoie, 38, rue Bibaud, Québec, P.Q. ; Mlle J. Robitaille, 1, Ave Turnbull, Apt. 7, Québec, P.Q. ; M. Gérard Valade, 85, rue St-Germain, Ville St-Laurent, P.Q. ; M. C.-P. Giguère, 3587, rue Papineau, Montréal 24, P.Q. ; M. Lucien Hamel, 4657, rue Parthenais, Montréal, P.Q. ; Mme Jeanne Comtois, L'Annonciation, Comté Labelle, P.Q. ; Mlle Marguerite Quintal, 10, rue Deslauriers, Ste-Rose, P.Q. ; M. Armand Pepin, rue Hôtel-de-Ville, Case Postale 316, East-Angus, P.Q. ; Mlle Thérèse Paul, 290, rue Georges, Sorel, P.Q.

Solution du Problème No 778



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 779



Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Commune de l'Aude. — De diverses couleurs.
2. Décider. — Garni de poils. — Sorte de jeu de cartes.
3. En les. — Qui m'appartient. — Situé. — Lui.
4. Roi d'Arles et de Provence. — Marque la réprobation.
5. Poignard des Malais. — Variété de chou-rave.
6. Seule. — Revers. — Cage à claire-voie.
7. Préposition. — Partie d'une roue. — Milieu.
8. Sans valeur. — Déesse de la Sagesse. — Cuisinier du bord.
9. Règle. — Parmi. — De l'alphabet grec.
10. Gelée des eaux. — Saison. — Plainte.
11. Oter l'éclat. — Personne stupide.
12. Du verbe être. — Interstices de la peau.
13. Parcouru des yeux. — Grand baquet de bois. — Une des Cyclades. — Préposition latine.
14. Point cardinal. — Conforme au bien. — Formé.
15. Caractère de celui qui ne peut souffrir la société. — Du verbe être.

VERTICALEMENT

1. En même temps. — Actions ayant pour but de faire réussir un projet.
2. Louanges. — Nuage. — Employa.
3. Conjonction. — Belle-fille. — Volonté. — Toi.
4. Qui ont vu ou entendu quelque chose. — Pavillon.
5. Qui ne vaut pas grand'chose. — Dépôt des liqueurs. — A moi.
6. Adjectif possessif. — Partie intérieure du pain. — Sorte de nain jaune.
7. Du dialecte provençal. — Action de distribuer les cartes. — Interjection.
8. Liliacée. — Petite meule. — Marque la preuve.
9. Substance terreuse. — Local vitré. — Mesure itinéraire chinoise.
10. En deçà. — Pommade de blanc de plomb. — Distingué.
11. Exprime la surprise. — Marque le doute. — Découvreur du radium.
12. Poisson du genre gade. — Genre de lianes d'Asie.
13. Marque la surprise. — Seule. — Abréviation latine. — Conjonction.
14. Egoïsme. — Qui m'appartient. — Grain du chapelet.
15. Orbite que décrit la terre. — Quinzième jour de mars.

— De telle sorte que vous étiez toute seule ?

— Oui, monsieur Frédéric, dit-elle, sans penser, ne réfléchissant pas que l'honnête garçon allait lui tendre un piège.

Lui continuait, dressant la table pour le dîner, n'ayant pas l'air d'attacher la moindre importance à ce qu'il demandait :

— Et vous n'avez vu personne ?

— Non, personne, monsieur Frédéric.

L'ajusteur resta un moment interdit, et un reproche lui vint aux lèvres — Diane mentait — mais il se tut.

En bas, il s'était rencontré avec Albert Noirtier. Celui-ci n'avait pu lui cacher qu'il venait de chez les Corbier, et, ne sachant pas que Diane mentirait, n'avait pas cru devoir lui faire un mystère qu'il avait trouvé la jeune fille toute seule. L'ouvrier réfléchissait.

— Tiens, tiens, est-ce que je ne suis qu'une buse ?

Il regardait Diane du coin de l'œil, tout en mettant les verres, les assiettes, les couverts, aidé par la jeune fille, silencieuse et préoccupée.

Tout à coup, comme s'il eût pris un parti :

— Mam'selle Diane ?

— Monsieur Frédéric ? dit-elle en levant les yeux.

— Vous avez pleuré ? Vous avez donc du chagrin ?

— Vous vous trompez, mon bon ami.

— Non, et ça ne va pas à vos jolies lèvres, de dire comme ça de vilains mensonges... Vous savez, je ne suis pas bavard, on peut se confier à moi.

Elle ne répondit rien. Il ne poussa pas plus loin son enquête, mais sa conviction était faite.

— Ça n'est pas d'aujourd'hui que j'ai des soupçons, pensait-il ; je n'ai l'air de rien, mais tout un chacun sait que j'ai l'œil américain... Eh bien ! je veux ne pas forer un trou si mam'selle Diane n'aime pas mon ami Albert.

Cette idée lui trotta toute la nuit dans la cervelle.

Le matin, sa résolution était prise. Il n'en dit rien à personne, s'en alla comme à son ordinaire à l'usine, mais, le soir, quand il revint par l'avenue d'Eylau, il s'arrêta à l'hôtel Nertann et demanda à parler à Marie Talbert.

Il était connu, on le laissa monter.

Quand il fut en face de Marie, il fut pris d'un embarras, ne sachant trop par où commencer le discours qu'il voulait lui faire. Elle l'interrogea. Alors, il s'expliqua :

— C'est pour vous dire, m'ame Talbert, que vous m'avez donné votre demoiselle en confiance... Donc, je n'ai rien à vous cacher. Marie parut inquiète et Frédéric reprit :

— Oh ! rassurez-vous ! il n'y a pas de mal... Il faut d'abord que je vous raconte que je suis l'ami d'un brave garçon, un employé qu'a de la fortune, qui vient quelquefois chez nous, et que nous aimons beaucoup, parce qu'il est honnête... Eh bien ! je crois qu'Albert Noirtier a, comme qui dirait, une passion pour mam'selle Diane... Je ne sais pas ce que mam'selle Diane pense de lui, mais je devais vous avertir pour que vous puissiez agir en toute liberté et surtout avant que ce ne soit devenu sérieux, si ça doit le devenir !

— Albert Noirtier, murmura Marie Talbert, je ne connais pas ce nom... Et il aime ma fille ?

— J'ai tout lieu de penser ; ils sont tout drôles tous les deux quand ils sont l'un auprès de l'autre. Et même, il faut que je vous dise encore qu'il a dû y avoir une explication entre eux aujourd'hui, parce que j'ai vu Albert Noirtier descendre de chez nous au moment où j'arrivais de l'usine ; il avait l'air très ému, troublé, et mam'selle Diane, que j'ai vue quelques minutes après, venait de pleurer certainement...

Marie Talbert semblait toute agitée, très inquiète.

— Hélas ! monsieur Frédéric, pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt ?

— Dame ! je ne savais pas, moi, m'ame Talbert ; ces jeunesses, ça se cache comme des hypocrites.

— Et si elle aime cet homme ?

— Et où serait le mal ? Il est bien de sa personne, et puis riche, à ce qu'il dit... Il travaille, mais il pourrait vivre sans cela... Après tout, ça serait un bon parti pour mam'selle Diane, bien qu'il ait à peu près le double de son âge.

— Que fait-il ? Où habite-t-il ? Comment Diane l'a-t-elle connu ?

— Il est employé dans une grande maison de commerce, et il demeure en face de chez nous. Vous le verrez à la maison quand vous voudrez ; il y vient souvent... J'avais cru d'abord que c'était pour nous, mais je vois bien maintenant que c'était surtout pour mam'selle Diane.

— Mais êtes-vous sûr que cet homme soit digne de Diane ?

— Pour ça, m'ame Talbert, j'en mettrais ma main au feu. C'est un brave garçon, et doux, et complaisant, et toujours la main à la poche.

Les explications de Frédéric ne tranquillisaient pas Marie Talbert. Elle était même plus effrayée qu'elle ne voulait le laisser paraître. Pourquoi Diane ne lui avait-elle rien dit ? Pourquoi, si elle aimait cet homme, ne s'en était-elle pas confiée à sa mère ? C'était une faute, la première faute de sa fille. Elle en souffrait.

— Je verrai Diane, dit-elle, je la verrai dès ce soir, et je l'interrogerai.

— Surtout, m'ame Talbert, dit Frédéric en l'implorant, ne la grondez pas, cette petite, ce n'est pas sa faute, après tout, c'est la nature, c'est la nature.

Ils partirent ensemble par la rue Cardinet et trouvèrent Diane chez les Corbier.

Après dîner, sur un signe de Frédéric, les Corbier descendirent, et Marie Talbert resta seule avec sa fille.

Il ne lui était pas difficile de lire sur le visage de celle-ci et son anxiété.

Elle avait promis à Martial Navarre, elle s'était promis à elle-même de tout confier à sa mère, et voilà qu'au moment de cet aveu elle hésitait, reculait, était épouvantée.

Cet amour de Martial, son amour à lui, lui apparaissait maintenant comme un crime.

Et si elle n'avait pas eu si peur, elle se serait jetée aux genoux de sa mère en pleurant et en demandant pardon.

— Tu ne me caches rien ? fit tout à coup Marie Talbert, sans préparer sa fille à une pareille question.

Diane tressaillit et regarda sa mère.

— Quoi donc, maman ?

— Tu n'as rien à me confier ?... Tu n'as pas à me demander conseil ?... Tu n'as pas, enfin, à t'en remettre à mon expérience du soin de te rendre heureuse, d'assurer le bonheur de la vie ?...

— Mais pourquoi me dis-tu tout cela ?

— Parce que les mères devinent bien vite les plus secrètes pensées de leurs filles et parce qu'elles aiment à voir celles-ci confiantes, ne gardant pas pour elles seules leurs secrets.

— Qu'est-ce qui te fait supposer que j'ai un secret et que je ne veux pas te le dire ?

— Ton embarras, mon enfant, et la rougeur de ton front, et les larmes qui brillent dans tes yeux... et même la gêne de ton regard que tu détournes, que tu n'oses plus lever sur moi.

— Oh ! mère, mère !

— Eh bien ! ai-je deviné juste ?

— Oui ; pardonnez-moi, dit l'enfant, qui ne se contint plus et se mit à sangloter.

Cette affliction fut si soudaine et la tristesse de Diane paraissait si profonde que Marie Talbert eut peur. Sa fille avait-elle donc commis une faute ? Frédéric n'avait-il pas tout dit, et cet Albert Noirtier aurait-il profité et abusé de la jeunesse de Diane et de son inexpérience ? Oh ! non, ce serait affreux !

— Diane, dit-elle tremblante, raconte-moi tout.

L'enfant pleurait toujours, et ce fut à travers ses hoquets et ses sanglots qu'elle dit l'histoire de son amour naïf, la rencontre d'Albert Noirtier à cheval, la première fois, puis sa rencontre régulière tous les soirs où Frédéric la raconduisait ; la location d'un appartement en face de sa chambre à elle ; la connaissance qu'on avait faite de Frédéric ; son entrée dans la famille Corbier ; la partie de campagne ; l'intimité chaque jour plus grande ; enfin l'aveu de Noirtier... Quand elle arriva à la rencontre de Martial chez la baronne Josépha, à cette découverte que Noirtier, qui lui faisait la cour, qui paraissait si craintif, semblait si doux, si prévenant, était le même homme que Martial Navarre, et que Martial Navarre était l'amoureux en titre de la baronne Josépha, elle se tut, reculant devant cet aveu, et attendit que sa mère lui parlât.

— Ainsi, dit Marie Talbert, tu l'aimes ?

— Oh ! mère, mère, je ne sais pas, moi, dit-elle honteuse, toujours pleurant.

— Mais il est beaucoup plus âgé que toi.

— Je n'y avais jamais pensé. Je le trouve bon, affectueux : je suis certaine qu'il vous aimera et que vous l'aimerez.

— Reconnais, au moins, ma chère enfant, combien il était dangereux pour toi de te méfier de ta mère.

— Dangereux, dites-vous ?

— Si les intentions de cet homme sont bonnes, pourquoi n'est-il pas venu me trouver, pourquoi ne s'en est-il pas ouvert à moi ?

— Je devais te parler de lui la première.

— Comment se fait-il que je ne l'ai jamais vu ?

— Si, vous le connaissez, dit-elle, redevenue tremblante en songeant que Marie Talbert, en effet, devait être familière avec le visage de Martial, puisqu'elle habitait l'hôtel Nertann où Navarre venait presque tous les jours.

— Et où l'ai-je vu ? dit-elle surprise.

Diane, soudain, redevenait calme.

— Ecoute, dit-elle, je ne t'ai pas tout dit...

— Parle, mon enfant, ouvre-moi ton cœur.

— Cet homme, en se faisant aimer de moi, a commencé par me tromper, car il s'est présenté sous un faux nom... il ne s'appelle pas Albert Noirtier... il s'est donné comme employé de commerce... il a pris des vêtements modestes... un appartement pauvre... alors qu'il a des chevaux et des voitures à lui... des hôtels aussi, sans doute... qu'il est répandu dans le monde... qu'il est riche à millions...

— Ah ! malheureuse ! malheureuse ! fit Marie Talbert, égarée, que me dis-tu là ?

— La vérité.

— Et je le connais ? Son nom, Diane, son nom !

La jeune fille quitta les genoux de sa mère, alla écarter les rideaux d'une fenêtre et, levant les yeux, regarda de l'autre côté de la rue.

— Son nom, fit-elle, tu vas le trouver toi-même... Albert Noirtier est à sa fenêtre.

Marie Talbert s'avança, prit la place de sa fille et, aussitôt, reculant, poussa un grand cri.

Et elle attira Diane dans ses bras comme pour la défendre, avec une sorte de colère farouche... et elle était si épouvantée par ce qu'elle venait de découvrir qu'elle ne put que répéter deux ou trois fois, en balbutiant :

— Martial Navarre ! Martial Navarre !

Elle couvrait Diane de baisers irrités, comme si elle voulait se défendre contre la jalousie qui montait en elle.

Jalouse de sa fille ! allons donc !... Non, l'amour de Diane ne pouvait être si profond qu'il lui fût impossible d'oublier Martial... Et il fallait qu'elle l'oubliât ! Elle, Jeannine, continuait d'aimer Navarre comme par le passé, aussi ardemment. Elle savait bien qu'il était perdu pour elle, perdu pour toujours, aussi n'était-elle point jalouse de Josépha, sûre que c'était là une de ces liaisons comme il s'en rencontre souvent dans le monde... sûre que Martial ne pouvait aimer Josépha du même amour dont il avait aimé autrefois Jeannine... Mais Diane !... Est-ce qu'elle n'était pas digne d'une grande passion ?

Martial l'aimait ! Josépha, sans doute, ne lui avait point fait oublier le souvenir de Jeannine !... Et ce que la séduisante baronne n'avait pu faire était réservée à Diane ! La mère et la fille aimait le même homme ! Le même homme aimé de la fille, alors qu'il avait été jadis fiancé à la mère, dont le souvenir était longtemps resté dans son âme comme un culte ! C'était horrible !

Et Marie Talbert serrait Diane de toutes ses forces entre ses bras :

Et tout à coup, à demi folle, effrayée de ce qu'elle allait dire :

— Promets-moi de ne pas l'aimer, Diane, mon enfant... promets-le moi, si tu as un peu d'affection pour ta mère !... si tu te souviens des soins dont elle a entouré ton enfance... promets-le moi, si tu ne veux pas que je sois malheureuse... Dis, Diane, réponds, mon enfant !...

Diane se taisait, épouvantée par l'exaltation où elle voyait sa mère... Elle sentait, appuyée contre Marie, battre son cœur à grands coups précipités... Des tremblements brusques, pareils à des convulsions, passaient par tout le corps de la pauvre femme.

— Dis-moi, Diane, dis-moi que tu ne l'aimes pas...

La jeune fille baissait la tête sans répondre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! cet amour-là est un crime, murmurait la mère, je suis donc maudite.

Et tout à coup, le souvenir de Nertann reparaissant, Nertann, le père de sa fille, la haine des premiers jours qui avait accueilli l'enfant au berceau mit des éclairs dans ses yeux. Elle eut un accès de violence.

— Va-t'en, Diane, va-t'en ! je ne veux plus te voir !

Mais aussitôt reprise par une infinie tendresse :

— Viens, n'écoute pas ce que je te dis, ne t'éloigne pas de moi... mais je t'en prie, ne pense plus à cet homme...

Et Diane, très rouge, émue jusqu'au fond de l'âme par ce trouble, auquel elle ne pouvait rien comprendre, Diane répondait, gardant toujours sa tête baissée :

— Je l'aime, mère, je l'aime !

— Ah ! malheureuse ! malheureuse ! répétait Jeannine... Je te défends de penser à lui... je te défends de chercher à le revoir ! Du reste, je saurai t'emmener si loin qu'il ne pourra te découvrir... Je ne veux pas que tu l'aimes, entends-tu ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Elle le demande ! Au fait, est-ce que je puis lui dire,



Cette populaire crème médicamenteuse peut contribuer à l'amélioration de votre peau

• Le simple bon sens nous dit qu'en essayant de "maquiller" les imperfections de la peau, on risque de les aggraver. Si de vilains boutons vous rendent malheureuse, procurez-vous un pot de Crème Noxzema Médicamenteuse pour la peau.

Faites-en usage sans plus tarder. Les gardes-malades sont au nombre des premières personnes qui virent en Noxzema l'aide précieuse qu'elle constitue pour le soin de la peau. C'est que sa formule est médicamenteuse. Non seulement elle contribue à assouplir, à adoucir les peaux sèches et rugueuses, mais de plus, elle facilite la guérison de ces ennuyeuses imperfections. Faites-en l'essai ! Dans toutes les pharmacies ou magasins à rayons ; 17¢, 39,¢ 59¢



NOXZEMA *Pour une Peau Plus Séduisante*

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL



C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

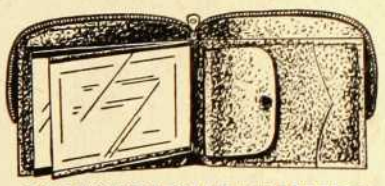
LA PLUPART DES LIGNES
DE TRANSPORT PAR AIR SPÉCIFIENT
LES BOUGIES
Champion



FABRIQUÉES AU CANADA DEPUIS 1919

ELLES SONT FIABLES

FAITES COMME LES EXPERTS . . SERVEZ VOUS DE CHAMPIONS



GARÇONNETS ET FILLETTES!
PORTEFEUILLE AVEC FERMETURE ÉCLAIR GRATIS!

Exactement comme celui de papa ou de maman, ce portefeuille superbe est à fermeture éclair. Vos amis seront jaloux lorsque vous le leur montrerez. Possède des fenêtres transparentes: une pour des instantanés, une pour carte d'identité et une autre pour votre permis de conduire. Il y a aussi un compartiment pour la petite monnaie, un pour des clefs ou des billets de tramway et un grand compartiment pour les billets de banque. La fermeture éclair est solide et ferme le portefeuille en un clin d'oeil et à la perfection. C'est vraiment épatant pour un garçonnet ou une fillette.
Offert **Gratis** et envoyé **Franco** si vous vendez seulement pour $3.00 de nos superbes cartes de Noël et du Jour de l'An. Ecrivez-nous aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous. Offre d'une prime supplémentaire pour la promptitude.
Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. B-6 129, avenue Van Horne, Montréal, P.Q.

Ne pas négliger des
FAUSSES DENTS
qui glissent

Votre dentier tombe-t-il, glisse-t-il ou se désajuste-t-il quand vous parlez, mangez, riez ou éternuez ? Oubliez ces ennuis et malaises. FASTEETH, une poudre *alcaline* (non acide) que vous saupoudrez sur votre dentier, le fera tenir en place plus fermement. Procure une sensation de sécurité et de confort supplémentaire. Pas de goût gommeux pâteux ou sensation de même genre. Procurez-vous aujourd'hui FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie.

moi ? ... Pourquoi ? Mais je croyais que tu savais ... cet homme aime une autre femme que toi, dit-elle tout à coup ... Il te trompait ... ce n'était pas à la porte de ton cœur qu'il frappait ... il n'en voulait qu'à ta beauté ... à ta jeunesse ... il s'est adressé à toi parce qu'il te voyait sans expérience de la vie ... parce que tu devais tomber plus facilement dans les pièges qu'il te tendait ... Cet homme, vois-tu, Diane, est un infâme ! ...

Et, tout à coup, elle s'arrêta, puis reprit :

— Non, c'est faux, ce que je dis là, je ne sais plus où j'ai la tête, vraiment, c'est faux, Diane ... ne me crois pas ... cet homme est honnête ... après tout ... il est bon ... oui, tu l'as reconnu tout de suite, n'est-ce pas ? ... Il est bon ... et ce n'est pas un infâme comme je te le disais ... Pourquoi l'ai-je appelé infâme, est-ce que je le connais ? ... Non ! ... Il t'a recherchée et il a dit qu'il t'aimait ... Et tu as bien fait de le croire, car il ne ment pas ... Et tu as bien fait de le croire, car il ne ment pas ... il t'aime ... N'as-tu pas toute l'intelligence, toute la finesse, toutes les grâces de la femme ? Il a raison de t'aimer ... Où trouverait-il une fille plus parfaite que toi ? ... S'il t'a distinguée, s'il a su comprendre ce que tu vaux, c'est qu'il est supérieur à tous les hommes qui ont passé près de toi sans te remarquer.

Et Diane, étonnée, ne sachant plus si sa mère était heureuse ou non de cet amour, inquiète de l'exaltation où elle la voyait, Diane joignait les mains et répétait :

— Mère ! mère ! pardonne-moi !

— Te pardonner, et pourquoi, pauvre enfant ?

Pourquoi, en effet ? Ce Martial qui occupait maintenant le cœur de sa fille, ne l'avait-elle pas aimé autrefois ? ... Diane pouvait-elle deviner le drame de sa naissance ... Comment eût-elle appris l'amour de sa mère ? ... Où était donc son crime, à cette enfant ? Et puis, du jour où Jeannine se défigurant, était devenue Marie Talbert, n'avait-elle pas recommencé sa vie ? N'avait-elle pas autorisé Martial à l'oublier, par cela même qu'elle lui ôtait la possibilité de la retrouver ? ... Dès lors, quel droit avait-elle sur le cœur de Navarre ? Et de quel droit s'opposerait-elle à son amour pour Diane ?

Toutes ces pensées lui venaient, en une seule fois, et la rendaient folle.

Pour le moment, ce fut sa jalousie qui l'emporta :

— Je te défends de penser à lui !

Et Diane ne répondit pas ; son jeune cœur était attristé par cette défiance de sa mère ; et même elle était remuée par des idées qui ne lui étaient jamais venues : pourquoi Marie Talbert paraissait-elle si troublée depuis que Diane lui avait avoué son secret et depuis qu'elle avait reconnu que l'objet de son amour était Martial Navarre ?

— Mère, dit-elle, suppliante, puisque je l'aime !

— Je te défends de l'aimer !

— Mère, que lui reproches-tu ?

Avec cette inflexible logique des enfants, elle embarrassait Marie Talbert.

Que devait répondre celle-ci ?

— Tu es donc une mauvaise fille ?

De nouveau Diane se mit à pleurer.

Martial, qui se doutait peut-être du drame intime qui se passait en face de lui, sans deviner toutefois ce qu'il avait de poignant, Martial était resté à la fenêtre. C'est quand il vit que Diane ne se montrait plus qu'il se retira.

Il descendit, traversa la rue et vint chez les Corbier.

Frédéric l'arrêta au passage.

— Faut pas monter, Albert, dit l'ajusteur.

— Pourquoi ?

— Marie Talbert a une explication avec sa fille à cause de vous.

— A cause de moi ?

— Oui. J'ai bien vu qu'il y avait quelque chose sous roche. J'ai averti la mère ; en ce moment elle confesse mam'selle Diane.

— Eh bien, je ne serai pas de trop, monsieur Frédéric, puisque c'est de moi qu'il s'agit, dit Martial résolument.

Et sans tenir compte des observations de l'ouvrier, il grimpa les quatre étages.

Il frappa à la porte :

— Entrez ! dit la voix de Marie Talbert.

Il se trouva en présence de la mère et de la fille, très émues ; et bien qu'il fût question de lui depuis le début de leur conversation, son arrivée les surprit à ce point qu'elles ne retinrent pas un mouvement de stupeur. Il s'en aperçut, mais il possédait tout son sang-froid ; il salua Marie, qui lui indiqua un siège.

— Vous savez tout, dit-il à la vitriolée ; Diane ne vous a rien caché ?

— Rien !

— Tant mieux, mais ce qu'elle ne vous a pas dit, ce qu'elle ne pouvait pas vous dire, je vais vous le raconter.

— Dites-nous surtout, monsieur, fit Jeannine, qui devant Martial, se sentait, dites-nous pourquoi vous avez changé de nom pour vous rapprocher de cette enfant ... pour venir dans cette famille ... pour inspirer la confiance ...

Martial regardait Marie Talbert curieusement. Cette figure, il se rappelait l'avoir vue à l'hôtel Nertann, et il avait été frappé de sa laideur affreuse. Jeannine, sous ce coup d'œil, baissait les paupières, parce qu'elle savait que, seul, son regard pourrait la faire reconnaître. Les vingt années qui s'étaient passées avaient déformé sa taille, alourdi sa démarche, et Martial, eût-il plus présent encore à la mémoire le souvenir de sa fiancée, ne pouvait deviner que sous ces vêtements grossiers de deuil, sous cette allure d'ouvrière, se cachait l'élégante Jeannine Vilmorin qu'il avait tant admirée et aimée.

Sa voix seule n'était point changée ; elle le savait, et chaque fois qu'elle avait parlé à Martial elle l'avait fait sur un ton très bas. Cela pouvait la faire reconnaître, avec l'éclat de ses yeux, mais elle les tenait baissés presque toujours, et puis le malheur, les passions, la haine contre Nertann en avaient altéré l'expression. Le tour en était fatigué ; les coins plissés de petites rides, presque imperceptibles quand elle restait calme et sérieuse, mais qui se voyaient tout de suite quand elle riait ou lorsqu'une amertume, un souvenir, une crainte mettaient une tristesse sur son visage.

Il y eut ainsi un long moment de silence ; Diane, assise dans un coin, les yeux fixes, n'osait bouger ; Jeannine, bouleversée au fond du cœur par cette curiosité de Martial, où elle devinait une certaine sympathie, attendait qu'il prît la parole, et Martial, comprenant que ce qu'il allait dire serait décisif sur sa vie, hésitait.

Ce fut le regard de Diane qui la décida.

Ce n'était pas un homme vulgaire que Navarre ; il n'avait pas, surtout, les préjugés d'une certaine classe de la société, il se laissait un peu conduire par son instinct ; mais comme il était bon, son instinct ne le trompait guère.

La position subalterne occupée par Marie Talbert à l'hôtel Nertann n'avait pas influé sur son esprit.

Il désirait connaître la mère, comme il connaissait la fille, et si elle répondait à ce qu'il en attendait il prierait Marie Talbert de lui confier le bonheur de Diane, de lui donner celle-ci pour femme, et il l'épouserait : il y était résolu.

[*Lire la suite page 51*]

UNE ŒUVRE A ENCOURAGER

LES 21, 22 ET 23 NOVEMBRE

LA CHAMBRE DE COMMERCE des Jeunes du District de Montréal, présentera au public son Pot-Pourri de Charité annuel les 21, 22 et 23 novembre, au Manège Militaire de la rue Craig. Tous savent maintenant, le succès que cette organisation a obtenu durant les dernières années et les bienfaits qu'elle apporte au moins privilégiés, à ceux à qui la fortune n'a jamais souri et que la Providence a placés sur notre chemin. Tous savent aussi, qu'en plus de souscrire régulièrement à la Fédération des Oeuvres de Charité, aux Buissonnets, à l'Hôpital Ste-Justine, le Comité s'occupe particulièrement de deux œuvres aidant l'Enfance malheureuse ; les enfants infirmes du Docteur Samson et le Boystown canadien, "Boscoville", œuvre du Révérend Père Roger.

Il suffira de penser aux conditions actuelles au milieu desquelles doivent évoluer et se développer ces enfants pour ne pas hésiter à encourager ce mouvement. L'Enfance a droit d'exiger du milieu social et familial une préparation suffisante, afin de surmonter les obstacles de la vie. Ceux qui n'ont point connu le soutien moral et matériel, au sein même de la famille et ceux que la Providence dans sa juste répartition des biens d'ici-bas a frappés d'une infirmité quelconque doivent être, les uns protégés, les autres guéris. La Société se doit donc de les aider. De nos jours il appartient à tous de se dévouer pour le bien commun. Vous, Madame, qui lisez cet article, avez-vous vécu des heures amères ? Si oui, je n'ai pas à attaquer la question, si non, je vous félicite, vous êtes une des rares personnes qui n'a pas connu ces moments.

Vous, Monsieur, papa de quelques mioches, n'êtes-vous pas heureux ? Ces petits êtres ne le sont-ils pas aussi ? La réponse est oui ! Autour de vous, ils grandiront heureux et protégés, connaissant l'affection et l'amour d'une maman, la protection virile d'un papa.

Il y a quelques années, lorsque le Révérend Père Roger fondait Boscoville, le *Boystown canadien*, plusieurs jeunes garçons profitèrent de ses exemples et de son organisation. Dans quelques mois, ces mêmes enfants pourront profiter durant l'année complète des sages conseils et d'une surveillance qui, plus tard, leur permettra de faire valoir leurs talents, leur intelligence et leurs efforts. En se dévouant ainsi, les organisateurs et bienfaiteurs de cette œuvre, pourront résoudre le souci de la jeunesse délinquante pour le bien national.

Il ne faudrait pas oublier aussi le centre d'orientation qui aide, tous les jours, bon nombre de nos jeunes compatriotes en les dirigeant, là même, où sont leurs qualités, soit pour un travail manuel, soit pour un travail intellectuel. Des médecins techniciens et psychologues sont avec eux continuellement et leur donnent surveillance et attention, qui se changera plus tard en succès pour ces protégés. Vous avez ici les raisons, qui commandent un Pot-Pourri. Que notre mot d'ordre soit dorénavant : "Partageons avec les moins fortunés."

La Tonalité Naturelle

DE NORTHERN





D'UNE INCROYABLE FIDÉLITÉ

Le modèle illustré est l' "Oriole" no 7003. Le cabinet, de lignes modernes très agréables, est fait de riche noyer américain. Le tourne-disques à changement automatique Northern est d'un type simplifié, est aisément accessible et ingénieusement dissimulé derrière le large panneau avant. La tonalité du radio et du phonographe est d'une fidélité quasi incroyable. Appelez votre dépositaire Northern Electric le plus tôt possible et demandez une démonstration de ce modèle, ainsi que des autres appareils de la série "Tonalité Naturelle".

Ecoutez l'Heure Northern Electric "En avant avec le Canada", le lundi soir. Pour le poste et l'heure de l'émission, voyez vos journaux.

Northern Electric
COMPANY LIMITED

Exquises friandises
POUR VOS INVITÉS



Tendres et délicieux petits biscuits 'MAGIC' au chocolat

● Voici d'exquises friandises pour célébrations d'automne — d'appétissants petits biscuits décorés de chocolat qui feront le régal des amateurs de "cookies"!

Mais pour avoir la certitude d'obtenir des biscuits à la fois savoureux et de belle apparence, ne manquez pas d'employer la 'Magic'. Achetez-en aujourd'hui même.

PETITS BISCUITS AU CHOCOLAT

½ tasse shortening
½ tasse sucre
1 oeuf
2 c. à soupe écorce d'orange râpée
1¼ tasse farine ordinaire tamisée
½ c. à thé sel
1½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
2 c. à thé jus d'orange

Défaites le shortening et le sucre en crème. Ajoutez l'oeuf, battez; puis l'écorce et le jus d'orange. Tamisez farine, sel et poudre à pâte; ajoutez, mélangez et faites refroidir. Roulez la pâte mince, découpez-la tel qu'indiqué ci-dessous. Cuisez 10 min. à 375°F.

Croissants: Exécutez la recette ci-dessus, découpez en forme de croissant. Cuisez. Couvrez de chocolat sucré fondu et parsemez de noix de Grenoble hachées fin.

Biscuits farcis: Exécutez la recette ci-dessus, découpez avec emporte-pièce rond. Faites un trou au centre de la moitié des rondelles. Cuisez. Garnissez de chocolat sucré fondu les rondelles non trouées, couvrez-les des rondelles trouées.

Doigts au coco: Exécutez la recette originale, coupez en bandes de 3" par ¾". Badigeonnez de lait et parsemez de noix de coco râpée. Cuisez. Plongez les bouts dans du chocolat sucré fondu.

Carrés aux pacanes: Exécutez la recette originale, découpez en carrés de 2". Déposez une demi-amande de pacane au centre de chaque carré. Cuisez. Plongez les coins dans du chocolat sucré fondu.



LA LOI NATIONALE DE L'HYGIÈNE MENTALE AUX ÉTATS-UNIS

Depuis plusieurs années, le United States Public Health Service possède une Division d'hygiène mentale. Elle a fait, à la demande des Etats, le relevé des asiles d'aliénés et des ressources locales d'hygiène mentale et les a renseignés sur l'amélioration de leurs services d'hygiène mentale. L'adoption de la Loi de 1946 sur l'hygiène mentale nationale augmentera de beaucoup l'utilité du Service qui pourra s'occuper efficacement de deux besoins pressants d'hygiène mentale : recherches et formation du personnel. Elle assurera aussi des subventions plus adéquates aux Etats pour le perfectionnement des points les plus urgents de leurs services d'hygiène mentale.

Le but déclaré de la Loi est d'améliorer la santé mentale en autorisant le Service d'hygiène publique à faire, aider à faire et coordonner des recherches sur la cause, le diagnostic et le traitement des désordres psychiatriques. Le Service devra aussi former un personnel sur les questions relatives à l'hygiène mentale et aider les Etats à développer les méthodes de traitement les plus efficaces.

Le comité qui a étudié le projet de loi a soumis à la Chambre des Représentants des preuves saisissantes de la nécessité pour le Fédéral d'agir. La moitié des lits d'hôpitaux sont occupés par des aliénés. 50% des personnes licenciées de l'armée pour raisons de santé souffraient de désordres psychiatriques. Dans un message au Congrès pour préconiser l'établissement d'un programme national d'hygiène, le président Truman disait : "Il ne fait aucun doute qu'au moins 2 millions de personnes souffrent de maladies mentales aux Etats-Unis, et que 10 millions devront probablement passer un certain temps à l'hôpital pour cause de maladie mentale au cours de leur vie."

●

RECHERCHES ENCOURAGÉES

Les Etats-Unis dépensent cent fois plus pour l'entretien des institutions d'aliénés que pour les recherches sur la psychiatrie et les domaines connexes. En dépit des petits montants disponibles pour les recherches, le diagnostic et le traitement ont cependant fait de grands progrès depuis quelques années. Le besoin de nouvelles recherches ressort bien du fait que la découverte d'une cure efficace pour la démence précoce (schizophrénie) ferait réaliser aux Etats une épargne annuelle de plus de $80 millions pour les hôpitaux. La Loi attache donc une importance primordiale aux recherches et à la formation du personnel, et ne prévoit rien pour le soin ordinaire des malades.

Le Comité signala que la plus grande lacune est la pénurie de personnels bien formés. Récemment on a évalué à environ 20,000 le nombre des psychiatres expérimentés requis aux Etats-Unis. Or, il n'y en a que 4,000 à l'heure actuelle. De plus, la distribution des psychiatres par rapport à la population est très inégale. L'Etat de New-York, qui compte 10% de la population, possède 20% des psychiatres, tandis que quelques Etats n'en ont pas. Le Comité fit toutefois remarquer que le médecin est "la ligne de défense psychiatrique" et que trop souvent il s'est révélé un "obstacle" à cause de sa formation inadéquate dans ce domaine.

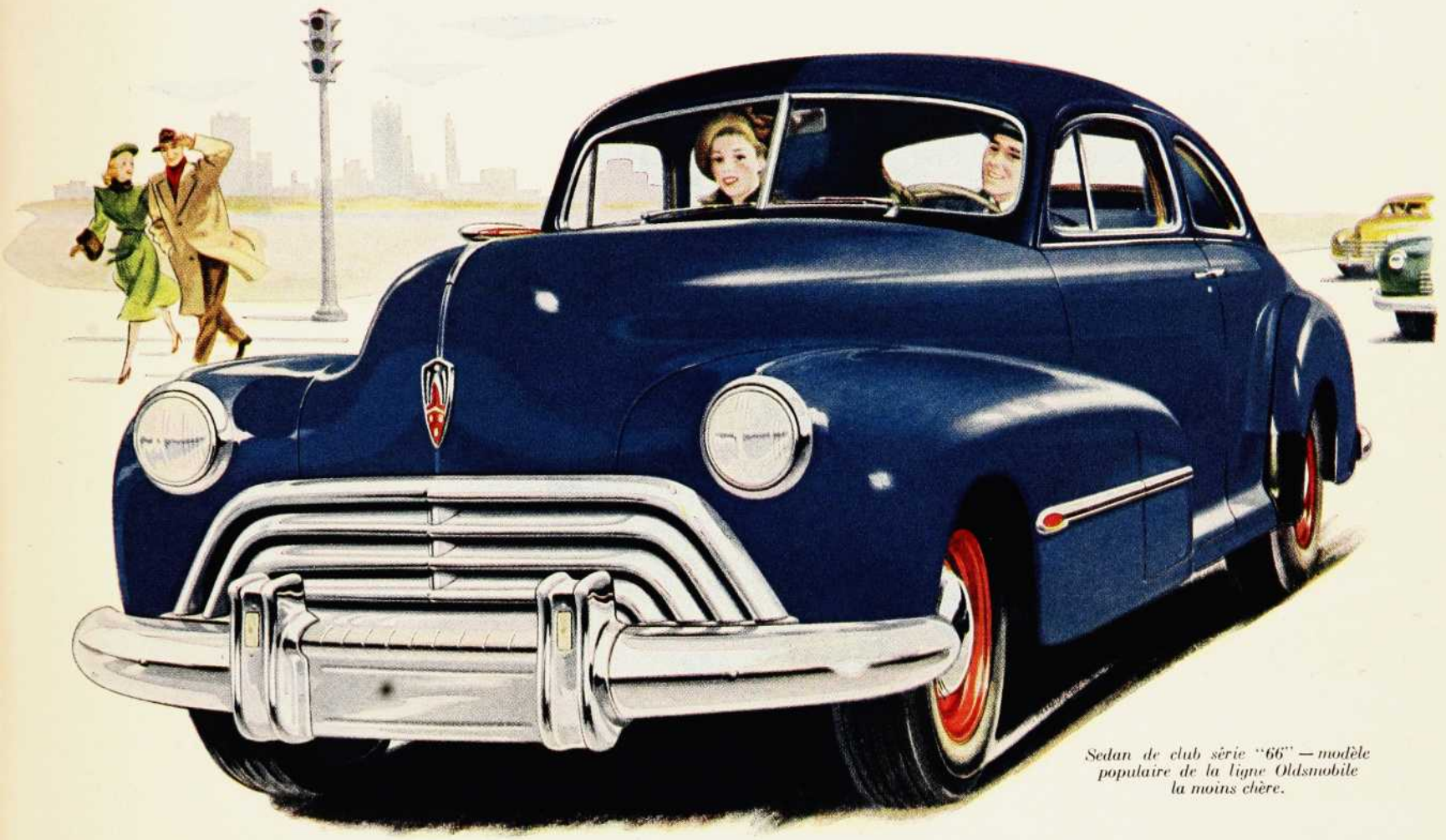
La Loi autorise la création d'un Conseil consultatif national d'hygiène mentale de 7 membres ; le chirurgien général, qui est président, et 6 autres membres éminents en psychiatrie et nommés par lui. Le Conseil devra renseigner le chirurgien général et lui faire les recommandations voulues sur les fonctions du Service d'hygiène publique en matière d'hygiène mentale.

Le chirurgien général peut admettre pour fins d'étude et de traitement, des malades volontaires à l'Institut national d'hygiène mentale. On a voté $7,500,000 pour la construction de cet Institut. Sur recommandation du Conseil consultatif, le chiriurgien général peut aussi accorder des octrois au public (c.à.d. à l'Etat) et aux institutions bénévoles pour la formation et l'instruction du personnel. Le Conseil fixe le nombre maximum de personnes aptes à recevoir, aux dépens du gouvernement, la formation relative au diagnostic, à la prophylaxie et au traitement des désordres psychiatriques.

Pour permettre l'expansion projetée du travail d'hygiène mentale, les octrois annuels aux Etats pour les services d'hygiène publique ont passé de $20 à $30 millions. La répartition repose (1) sur la population, (2) sur l'importance du problème vénérien, de la tuberculose, de l'hygiène mentale et des autres problèmes d'hygiène spéciale, et (3) sur les besoins financiers. Les Etats et leurs subdivisions devront ajouter à ces octrois les sommes prescrites par les règlements.

(Santé et Bien-Etre Social au Canada)

Elle gagne les devants — automatiquement !



Sedan de club série "66" — modèle populaire de la ligne Oldsmobile la moins chère.

avec

GM GENERAL MOTORS HYDRA-MATIC DRIVE

qui a fait ses preuves durant sept ans au service des propriétaires . . . encore ce qu'il y a de plus nouveau dans la conduite !

***Facultative à coût additionnel**

Posez le bout du pied sur la pédale et vous gagnez les devants . . . avec douceur, *automatiquement* . . . dans la brillante nouvelle Oldsmobile à commande hydraumatique GM*. D'un signal d'arrêt à l'autre, d'une ville à l'autre, vous ne changez *jamais* de vitesse, vous ne touchez *jamais* à l'embrayage. Il n'y a pas même de pédale d'embrayage dans l'auto. Vous faites jouer l'accélérateur . . . vous dirigez la voiture . . . vous freinez; la commande hydraumatique fait tout le reste . . . *automatiquement !*

Et la nouvelle Oldsmobile est aussi agréable à voir qu'à conduire! Son style élégant et l'aménagement intérieur de bon goût donnent déjà le ton de la mode pour les voitures de l'an prochain — elle gagne l'attention . . . suscite l'admiration . . . automatiquement!

Oldsmobile

PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS

IDÉES SUR LE VERRE



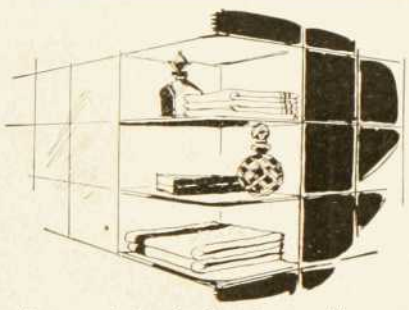
Rien de tel pour un coup d'ocil agréable qu'une coiffeuse avec dessus en glace polie, garnie d'indienne aux couleurs gaies . . . avec miroir non encadré.



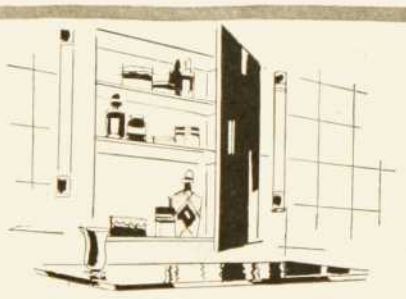
Employez de la glace polie pour les étagères de votre placard à linge. Vous pouvez voir où sont tous les articles, du bas en haut. La lumière dans le haut du placard passe à travers les étagères en verre.



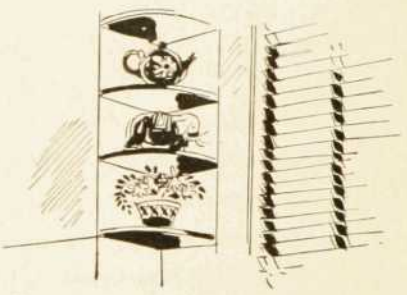
Un grand miroir est tout simplement "essentiel". Mieux vaut en avoir un pour les pièces du haut et un autre pour les pièces du bas.



Pour avoir des étagères impeccables et modernes dans la salle de bain, rien de tel que la glace polie—superbe, à l'épreuve de l'humidité, intachable.



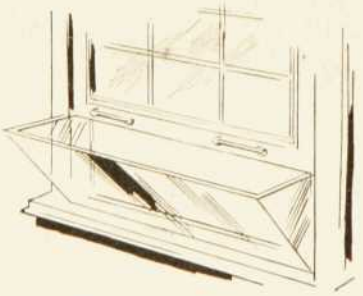
Seule la glace polie possède les propriétés de ne pas se tacher et de se laver facilement, essentielles pour les étagères d'une armoire à pharmacie—pour l'étagère au-dessous de cette armoire aussi.



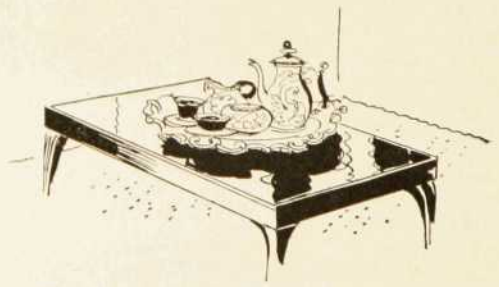
Des étagères en glace polie ajouteront un cachet moderne à n'importe quelle cuisine, alcôve à déjeuner ou solarium. Faciles à garder d'une propreté immaculée.



Pour les rebords de fenêtres, mieux vaut employer le verre structural. Les rebords en bois peuvent être protégés par de la glace polie, intachable et ne ternissant pas.



Les ventilateurs pour fenêtre, en glace polie, suppriment les courants d'air directs—sont attrayants aussi.



Protégez votre table à thé contre les théières bouillantes, les taches et les marques—avec de la glace polie.

Depuis plus de 100 ans, Pilkington est au premier rang en ce qui concerne la création de verre durable, d'une beauté superbe. Le Verre Britannique Pilkington est connu dans le monde entier pour sa qualité. Pilkington Glass Limited est distributeur de : Glace Polie, Verre Armé (Broché), Verre Cathédrale (Blanc et Teinté), "Armourplate", "Vitrolite", Verre Roulé—Brut et Rayé—Verre Roulé à Patron, Verre à Vitre . . . Etiré à Plat.

Pilkington Glass LIMITED

Halifax, Montréal, Kingston, Toronto, Hamilton, St. Catharines, Winnipeg, Calgary, Edmonton, Vancouver

La marque Pilkington GLASS de distinction

Cependant, une question, une seule, se posait à son esprit : Qu'était-ce que cette Marie Talbert ?

— Ce que je vais vous dire, commença Martial, vous paraîtra peut-être étrange, mais je vous prie de ne pas trop vous étonner.

Alors, il raconta, sans rien omettre, tout ce que nos lecteurs savent déjà, tout ce que Diane elle-même avait raconté à sa mère, puis il expliqua son amour.

— Tout de suite, dit-il, j'ai été attiré vers votre fille par une ressemblance extraordinaire... avec une personne que j'ai beaucoup aimée... et cette ressemblance même est si forte que c'est à douter que vous soyez sa mère... Ne vous offensez pas de ce que je dis là.

— Monsieur !... dit Marie Talbert, tremblante, et qui, voyant arriver l'aveu sur les lèvres de Martial, sentait qu'elle ne pourrait peut-être pas l'entendre sans se trahir.

Navarre ne la laissa pas achever :

— Cette ressemblance est si frappante, que Mlle Diane est le vivant portrait de cette femme, dont je vous parle...

— Elle s'appelait ?

— Jeannine Vilmorin.

Marie Talbert pâlit et se troubla. Il le remarqua.

— L'avez-vous donc connue ? dit-il.

— Non. Continuez, monsieur.

— Diane a les mêmes traits, la même physionomie charmante, les mêmes yeux que Jeannine ; il était impossible de les oublier, après les avoir vus, ne fût-ce qu'une fois !

Marie Talbert eut un frisson, releva les paupières et, un moment, une seconde, ses grands yeux bruns, dans le fond desquels scintillaient comme des reflets d'or, se portèrent sur Martial ; mais celui-ci n'eut pas le temps de les reconnaître ; les paupières s'étaient abaissées et Marie Talbert avait repris sa pose humble, la tête sur la poitrine.

— C'est aussi, disait-il, la même voix, les mêmes gestes gracieux, souvent des expressions que Jeannine employait et que je retrouve chez votre fille... comme si la nature s'était plu à ne rien négliger pour que l'illusion soit complète... En retrouvant chez Diane la copie si parfaite de celle qui jadis avait failli être ma femme, et qui avait été séparée de moi par un drame affreux, j'ai senti revivre tous mes souvenirs, j'ai cru que Jeannine Vilmorin renaissait... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me rapprocher de Diane... j'ai découvert bien vite qu'elle était aussi intelligente et aussi bonne qu'elle était belle... qu'elle était presque, dans ses pensées les plus intimes, la Jeannine de ma jeunesse, et je me suis mis à l'aimer, à aimer d'abord en elle l'étrangeté de cette rencontre, à aimer en elle le souvenir de mon premier amour... puis c'est Diane, mais Diane elle-même, cette fois, qui a pris, dans mon cœur, la place de l'autre... Je n'ai pas oublié Jeannine, mais son souvenir s'efface quand Diane est auprès de moi, et j'en arrive à penser que je n'oublierais peut-être s'il m'était donné de pouvoir passer ma vie à côté de votre fille...

Jeannine fit un mouvement.

— Il m'aime, se disait-elle, il m'aime toujours, cela n'est pas douteux... Et sa jalousie contre Diane lui revint plus intense.

La rivale de sa fille ! Quel drame !

Diane aimée par Martial ! Elle ne le voulait pas. Pourquoi sa fille lui volait-elle l'âme de cet homme, qui lui appartenait ? De quel droit ?

Elle regarda autour d'elle, cherchant des yeux la jeune fille, mais celle-ci était sortie, n'avait pas entendu cet entretien.

VENGEANCE MATERNELLE

[*Suite de la page* 46]

— Maintenant, dit Martial, que je vous ai tout dit, que vous savez tout, me refuserez-vous ce que je vous demande ?

— Et que demandez-vous ? dit-elle d'une voix si faible qu'il l'entendit à peine.

— Je suis indépendant et je suis riche, dit-il ; veuillez me permettre de me faire aimer par votre fille... elle sera ma femme... j'assurerai votre position et...

— Non, dit-elle brusquement, cela ne se peut !

— Pourquoi ? dit Martial, surpris par cette violence soudaine.

— Parce que je ne veux pas ! parce que je refuse !

— Vous avez sans doute des motifs, une raison quelconque.

— Oui, vous le pensez bien !

— Et puis-je savoir ?...

— Le premier motif, dit la pauvre femme, qui se sentait devenir folle et s'arrêtait désespérément à toutes les pensées qui lui venaient, le premier motif, c'est que ma fille m'est très chère et que je veux avant tout son bonheur.

— Ne le trouvera-t-elle pas auprès de moi ?

— Non. Vous avez des liaisons dans le monde qui continueront après votre mariage... et ma fille ne pourrait peut-être pas lutter avec avantage, malgré sa beauté, contre de grandes dames comme la baronne Josépha.

— Je n'aime pas la baronne, je ne l'ai jamais aimée... je vous le jure !

Elle hocha la tête, mais une immense joie intérieure l'envahissait. Cependant elle répliqua :

— Pourtant, vous êtes son amoureux.

— Demain, je ne le serai plus.

— Bien vrai ? dit-elle, relevant les yeux tout à coup.

— Aujourd'hui même si vous l'exigez.

Soudain il pâlit... son regard avait plongé dans les yeux de Marie et venait d'y retrouver Jeannine tout entière... Mais elle composa son visage tout à coup... Et puis la voix qu'elle voilait à dessein, n'était pas la même... Et puis, ce visage... et ces cheveux grisonnants dont on ne pouvait guère deviner la couleur primitive...

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



"Bonjour, les amis du livre", c'est ainsi que M. FERDINAND BIONDI débute sa chronique quotidienne du livre au poste CKAC tous les dimanches soirs à 10 h. 30. M. Biondi dont vous avez admiré le portrait d'enfant dans une page précédente du numéro que vous lisez actuellement, est directeur des programmes du poste de "La Presse". Il entra au poste en 1936 et depuis six ans, il n'a cessé de s'intéresser aux programmes radiophoniques tout en touchant le théâtre scénique, la littérature, les beaux-arts, en somme tout ce qui est culture. Nous sommes heureux de saluer M. Biondi et ses dix années de services, d'activités radiophoniques, au même endroit. ***Photo Famous Studio.***



DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE,** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.



DOUCE POUR LES MAINS

et pour les Plats et Chaudrons

DURE à la saleté, mais douce pour les mains —il est facile de conserver vos ustensiles de cuisine de prix reluisants avec "Chore Girl" — ce tampon en cuivre pur qui ne rouille jamais ni s'éraille. Demandez la véritable avec l'étiquette "Chore Girl". Metal Textile Corporation of Canada, Ltd., Hamilton, Canada.

Le Nettoyeur des Plats du Pays

CHORE GIRL

Vaut son pesant d'or



Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

DE LA VIEILLE EUROPE . . .

VOUS ARRIVENT CES MERVEILLES



Par Corelli

A la Noël qui vient, offrez avec vos hommages les plus délicats ces merveilleux compléments de beauté et de charme. Huiles parfumées, le *fin du fin* qui couronnera son bain de beauté, — les colognes dont l'inoubliable arome enveloppera le souvenir de son apparition.

HUILES POUR LE BAIN $4.25 4 onces
COLOGNES $3.25 et plus, 4 onces

Etes-vous déprimée ?

Nerveuse ? Sans énergie ?



Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement
Sano "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

et puis cette taille déformée par de grossiers vêtements... et cette figure horrible... où donc avait-il la tête ?

Elle s'était aperçue de son trouble.

— Qu'avez-vous ? dit-elle. Vous hésitez à quitter Mme la baronne Nertann, sans doute ?

Il ne répondit pas, mais haussa les épaules, et, avisant une petite table sur laquelle étaient de l'encre et du papier, il s'y assit. On entendit grincer la plume, puis :

— Si vous le voulez, dit-il, voici la lettre que demain la baronne recevra :

« *Ma chère baronne,*

« *Je ne vous ai jamais aimée. L'ignorez-vous ? Non. Je crois même que vous vous en doutiez un peu, je vous avais donné ma vie en me réservant le droit de la reprendre. D'autre part, je vous avais laissé le même droit, n'étant point jaloux de vous. J'use du mien. Usez du vôtre. Adieu !* »

— Puisque vous l'aimez si peu, dit Marie Talbert, puisque vous pouvez la quitter aussi facilement, pourquoi êtes-vous resté si longtemps auprès d'elle, comment n'êtes-vous pas demeuré fidèle au souvenir de Jeannine ?

— L'ennui, dit-il, l'oisiveté, l'obsession ! — Maintenant, rien ne s'oppose plus à ce que vous m'accordiez Mlle Diane.

Mais la jalousie, chez Marie Talbert, parlait toujours plus haut que l'amour maternel.

Pourtant, conservait-elle l'espoir d'être aimée de Martial après qu'elle lui aurait révélé qu'elle n'était pas Marie Talbert et que son visage cachait Jeannine. Non.

— Vous ne pouvez être le mari de ma fille ! dit-elle.

— Et qui m'en empêcherait ?

— Vous refuserez vous-même quand je vous aurai tout dit... Ecoutez-moi !

— Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? Parlez !

— Ma fille n'a pas d'autre nom que celui de sa mère, dit-elle d'une voix altérée.

Martial eut un geste de surprise.

— Je croyais que vous étiez veuve, fit-il après un instant, Frédéric lui-même en est persuadé... et c'est lui qui me l'avait dit.

— Je l'ai trompé... je passe pour veuve, en effet, bien que je n'aie jamais été mariée !

— Je sais que vous êtes une brave et honnête femme, travailleuse... Je sais que vous n'avez voulu confier à personne le soin d'élever votre fille... et vous devez lui avoir donné toutes les qualités de votre cœur... Eh bien ! avec les qualités de Diane qui sont les vôtres, il est impossible que vous soyez une femme indigne... Vous avez racheté par toute une vie de dévouement et de travail un moment... de faiblesse sans doute. Je vous ai dit que j'étais indépendant... personne, ni aucun intérêt d'aucune sorte ne peut s'opposer, de mon côté, à ce que je fasse de Diane ma femme... Elle n'a pas de nom, dites-vous ?... Je lui donnerai le mien... Hésitez-vous encore ?... Est-il encore une objection que vous vouliez me faire ?

Elle se taisait, éperdue, cherchait toujours en son esprit, résolue à refuser quand même.

— Oui, dit-elle, je ne veux pas me séparer de ma fille, et Diane elle-même, j'en suis sûre, ne veut pas me quitter, être éloignée de moi !

— Qu'à cela ne tienne, vous ne nous quitterez pas, et je suis heureux que mon intention soit d'accord avec votre désir. Aussitôt notre mariage, si vous y consentez, nous quitterons Paris et nous irons habiter une de mes fermes modèles, où vous voudrez ; je saurai aménager une habitation spacieuse et commode ; j'ai des terres un peu partout ; vous pourrez donc choisir le pays qui vous conviendra le mieux. Vous le voyez, je vais au-devant de vos objections ! Elle réfléchit encore, pourtant.

Puis, à la fin, elle secoua la tête :

— Décidément, non, dit-elle, je refuse.

Et elle murmurait :

[*Lire la suite au prochain numéro*]

''LA FILLE DU SOLEIL''

[*Suite de la page* 6]

légendaires de la forêt qui, sans se confondre à l'élément humain, s'y opposent et parfois même s'y mêlent. L'action se déroule dans un coin des forêts de l'Ouest canadien, vers 1725, en l'espace d'une nuit, du crépuscule à l'aube.

De jeunes interprètes, et d'autres moins jeunes à qui le métier et l'expérience n'ont pas amoindri l'enthousiasme, se sont unis pour créer cette œuvre. Ce sont : José Forgues, qui revient au théâtre, après cinq années passées à l'étude du chant et de la musique, et qui interprète le rôle-titre, *La Fille du Soleil*, fée de la lumière et de la forêt du jour, un rôle qui lui permettra de chanter des mélodies écrites pour elle par Mlle Andrée Desautels, sur des poèmes de l'auteur ; Yvette Brind'Amour qui représente la Jongleuse, fée de la forêt de la nuit, l'ennemie des coureurs de bois, qu'elle ne charme de sa voix que pour les vaincre et les abattre. Mlle Suzette Forgues, violoncelliste, joue un thème fantaisiste qui accompagnera et évoquera la Jongleuse.

Camille Ducharme prend un rôle fantaisiste écrit pour lui, celui du Paria, esclave de la Jongleuse, qui fait office de narrateur et représente la légende elle-même, tout en se mêlant à l'action.

Suzanne Avon (qui fait ses débuts à la scène française, après s'être fait connaître avec plusieurs troupes anglo-canadiennes de Montréal) ; Armand Leguet (qui revient à la scène après deux ans d'absence) ; Robert Rivard et Jean-Louis Paris (connus du public des Jeunes Comédiens) et l'auteur, tous en coureurs de bois, et René Verne (en paysan), formeront l'élément humain de la distribution.

Les décors et les costumes sont dessinés et exécutés par Gabriel Filion, un jeune peintre. Les effets sonores, de Gilles Rivet, jeune bruiteur de Radio-Canada, et les chants de folklore, enregistrés par un groupe de jeunes, évoqueront l'ancienne atmosphère canadienne, et contribueront fortement à agrandir la perspective déjà profonde du décor.

Ce spectacle, présenté par des jeunes qui cherchent à exploiter toutes les ressources du jeu, et de la mise-en-scène moderne pour mettre en valeur des éléments profondément canadiens, est né du désir sincère de créer une œuvre qui pourrait enchanter, et prouver à la fois qu'un théâtre de chez nous peut exister.

L'événement, avons-nous cru, comporte assez d'intérêt en soi pour qu'on le soulignât. Qu'on songe à ce que tant d'esprit d'initiative eût pu représenter il y a une décade ou deux et l'on admettra avec nous que la vie théâtrale connaît en ce moment une renaissance dont nous devons tous nous montrer heureux. Bonne chance et bon succès à tous ces jeunes !

G. St.-O.

FIANÇAILLES DANS LA BROUSSE

[*Suite de la page* 10]

sa clarté, comme une plaque de métal chauffée à blanc, et ses rayons paraissaient prendre un malin plaisir à me dépister et à me poursuivre. Aussi fallait-il quadrupler de prudence. La moindre ombre mouvante, eut en effet sans doute donné l'alarme.

Après quelques pas je m'arrêtai et me redressai doucement. Un souffle chaud faisait se balancer les palmes qui bougeaient à peine tels d'aristocratiques éventails. Les yeux phosphorescents brillaient toujours à la même place. Ils clignotaient même, s'ouvrant et se fermant et ils me paraissaient à chaque fois, plus perçants et plus terriblement lumineux. En tout cas, l'animal n'avait pas bougé.

Comme je venais de faire cette remarque, mon attention fut attirée par un frôlement léger qui, sur ma droite, se répétait. Je tournai la tête, et, malgré le péril de la situation, je faillis jeter un cri en apercevant le visage d'Anne à quelques pouces du mien...

Ma cousine était là, près de moi. Svelte et presque enfantine dans la culotte de cheval et la petite chemisette qui composaient son vêtement, elle tenait à la main — et, je te prie de le croire, pas par le canon — un revolver.

J'avoue, à ma honte, qu'en ce moment je fus brutal.

— Allez-vous-en, murmurai-je dans un souffle.

Elle ne répondit pas, se contentant, en signe de refus, de secouer la tête. Alors une grande irritation me saisit.

— Il y a du danger, repris-je, toujours à voix très basse. Je vous prie instamment de retourner.

Cette fois Anne parla. Je vis, avec une croissante surprise, sa taille se redresser et ses yeux briller comme de lumineuses étoiles, tandis que trois petits mots claquaient, fiers et assurés, tout contre mon oreille :

— J'aime le risque !

Je n'insistai pas, et malgré le trouble profond où cette attitude me jetait, je continuai à avancer.

J'allais atteindre l'extrême bout du jardin, face à la cocotteraie... Je l'atteignis. Alors je m'agenouillai et glissai un coup d'œil au travers de l'exubérante végétation de ma haie... "Cela" était toujours exactement immobile comme tout à l'heure.

Un second regard en arrière m'apprit que, obéissant strictement à mes ordres, Geneviève pas plus que le boy ne nous avaient suivis.

Je serrai mon fusil, mon cœur battant un peu plus fort que ne l'eut exigé le bon fonctionnement de mes artères... et j'attendis ! J'attendis que l'animal fit un mouvement qui l'amènerait dans le cercle de lumière, afin de lui loger ma balle. Il était presque impossible de le faire ainsi au jugé, même avec la cible des prunelles luisantes.

Dix minutes passèrent. puis un quart d'heure. Le silence m'étreignait, me nouait la gorge, à peine déchiré de temps à autre par l'appel des grenouilles de là-bas, assez semblable au tintement de clochettes que produisent nos troupeaux revenant du pâturage. Et cela était monotone et obsédant.

Oh ! ce cri ! Comme il griffait mes nerfs tendus à craquer ! Il me semble encore l'entendre, venant du marais au delà des arbres, se répercutant en moi, amplifié de toute mon appréhension, et retombant sur ma poitrine comme une pierre. Quant à ma compagne, je n'eus vraiment pu dire ce qu'elle éprouvait, car, pendant tout ce temps, rien n'entama son immobilité silencieuse.

Cette attente, cependant, devenait intolérable, et je me dis que dût mon adversaire être des plus féroces, mieux valait l'affronter sans attendre. Je me redressai donc, et subitement rendu à mon sang froid, avec lenteur, j'épaulai...

Et puis, je ne sais quel sentiment retint ma main, me fit hésiter. Un doute, engendré par cette anormale immobilité, venait de se glisser en moi et y faisait son chemin.

Avec un reste de prudence je m'approchai, et d'un bond, je fus sur l'objet qu'un formidable coup de pied envoya rouler au loin avec un bruit creux de ferraille. L'animal féroce aux yeux phosphorescents, était un vieux bidon d'essence, abandonné là, sur lequel les clartés de la lune allumaient des reflets brillants, parfois interceptés par le feuillage agité de brise.

Comme en écho à mon bruyant mouvement, un grand rire clair avait fusé. Je me retournai et vins vers Anne qui me considérait, avec, au fond de ses yeux, une petite flamme émue et moqueuse tout à la fois. Le revolver, absorbé sans doute par l'une de ses poches, avait disparu, de sorte que ses mains se trouvaient libres. Je les pris toutes les deux, et, chose curieuse, malgré une si peu brillante aventure, nous ne nous sentîmes ni l'un ni l'autre ridicules à ce moment-là."

Absorbé par son charmant souvenir, Perrier se tut. Je restai moi-même silencieux un instant, pour poser bientôt la seule question que j'eus dû éviter.

— Et... ton autre cousine ?

Il se mit à rire, et, sans la moindre rancune pour ma sottise :

— Sitôt notre mariage célébré, dit-il, elle est partie pour l'Inde. Sa dernière lettre nous conte comment un rajah, qui l'avait conviée à chasser le tigre, fut conquis par la hardiesse avec laquelle elle abattit le fauve... du haut de son éléphant.

ALIX ANDRÉ
Membre de la S.G.D.L.

VIENT DE PARAITRE

"AI-JE TUÉ ?"

par le comte Alfred de Marigny

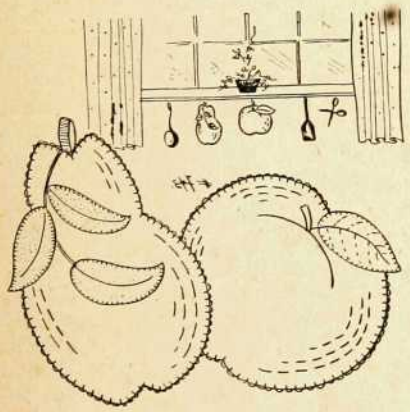
Les Editions Serge Brousseau viennent de publier le plus tragique document humain de notre génération !

"AI-JE TUE ? " est une autobiographie. Et pourtant, ce récit de quatre cent quarante pages est plus attachant qu'un roman, plus passionnant qu'un récit d'aventures. Nous possédons ainsi la preuve tangible, combien est faible l'œuvre de fiction la mieux conçue, comparée à la vivante, à la tragique réalité.

De Marigny possède au plus haut degré le sens profond de la vie parce qu'il croit fermement que tous les hommes sont frères. Son sens social s'émeut et se révolte au contact des injustices que commettent ses semblables, simplement parce que le hasard ou le destin les a fait naître riches et titrés. Son amitié va naturellement aux modestes, aux déshérités. Ainsi s'accumulent sur sa tête les animosités, les rancœurs et les haines, et fait de la puissante société anglaise des Bahamas son pire ennemi.

"AI-JE TUE ? " par le comte Alfred de Marigny est un livre de 440 pages, profusément illustré de 60 photographies inédites. Il est en vente aux Editions Serge Brousseau, 1396 ouest, rue Ste-Catherine (PL 7322) et dans toutes les librairies.

VQUS BRODEZ, MADAME ?



POIGNEES EN FORME DE FRUITS

Egayez votre cuisine grâce à ces poignées aux couleurs brillantes.

Une grosse pomme est étampée sur tissu rouge, une poire sur du jaune, avec chacune des appliqués de feuilles vertes.

La bourrure et la doublure seront taillées de la même dimension que le fruit, la bordure finie avec point de flanelle en noir. Tableau des couleurs et indications inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 743

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ Une paire de poignées	25 cents
☐ Cotons à broder	10 cents
☐ Patron étampé sur papier	15 cents
☐ Papier carbone, jaune ou bleu, pour tracer	10 cents

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Le Samedi — 23 novembre 1946

Calment


La Gorge!

Quel soulagement rapide, apaisant, de la toux, du mal de gorge, de l'enrouement dus au rhume ou au tabac, avec les Pastilles Vicks médicamentées! ... parce qu'elles sont *réellement médicamentées* avec des ingrédients du Vicks VapoRub. Essayez-en aujourd'hui!

Challenger
LA MONTRE DE PRÉCISION PROTÉGÉE
BIRKS
BIJOUTIERS

La VIE peut commencer après 40 ANS, si..

Vers 40 ans, l'énergie diminue, mais l'expérience nous a appris à en dépenser moins. Les années à venir devraient être les plus heureuses. Elles le peuvent, si nous évitons les affections des reins et de la vessie —mal de dos, mal de tête, douleurs rhumatismales, lassitude, insomnie, apathie—qui attaquent souvent les gens vers la quarantaine. Depuis plus d'un demi-siècle, les Pilules Dodd's pour les Reins ont aidé beaucoup de gens à garder leurs reins et leur vessie en bon état. Si vous approchez de la quarantaine ou si vous l'avez dépassée—pour votre santé et votre bonheur futur—prenez des Pilules Dodd's pour les Reins. 125F

SI VOUS VOUS ENRHUMEZ *VITE!*
DU
SIROP MATHIEU
Pour les meilleurs resultats suivez les indications à la lettre
NE CONSTIPE PAS

Saveur Délicieuse
— Scellée à Vide



CAFÉ
"SALADA"



L'épreuve du temps...

L'épreuve du temps est la plus convaincante, la plus décisive. Un produit qui en sort triomphalement, c'est-à-dire un produit qui fait la satisfaction de plusieurs générations et dont la popularité va croissante, est un produit qui s'impose par sa valeur authentique. Voilà précisément ce que l'on peut dire de nos trois magazines,

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Coupon d'abonnement — — — — — — — — — — — — — — — —

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — *Important*: Veuillez indiquer d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

ONDINE D'AMOUR

[*Suite de la page* 19]

tre les rochers une plaie béante à la jambe. Elle avait dû aller plusieurs semaines à l'hôpital. On lui décernait une médaille d'or.

Le nom de la jeune fille fut dévoilé et M. et Mme Pannetier, ainsi que Jack, purent l'entendre. Il s'agissait de Mlle Brigitte Lemercier, en villégiature, avec sa grand-mère, à Saint-Tropez.

— Oh ! elle !... Se peut-il ? balbutia-t-il.

Il fut terrassé par une violente crise de fièvre et dut s'aliter, en proie au délire le plus affreux.

Sa mère, tendrement, s'installa à son chevet, baignant ses tempes, essuyant la sueur qui coulait de son front.

— Mon Dieu ! gémissait-elle, faites qu'il ne reparte pas dans ce maudit pays !... Il en mourra. Mais que dit-il ? Quelles sont ces phrases pleines de tendresse qu'il balbutie ? Qu'est-ce que c'est que ces lettres bleues dont il parle ?

Elle interrogeait son mari du regard.

La domestique frappa, vers sept heures.

— Une lettre que l'on vient d'apporter pour monsieur, dit-elle en tendant le plateau à M. Pannetier.

Jack avait ouvert les yeux et fixait son regard sur la lettre que tenait son père.

— Ah ! s'écria-t-il en se dressant à demi sur son lit, donne, papa, donne, elle est pour moi, ma lettre bleue !... Je savais bien qu'elle ne m'avait pas oubliée. C'est de Brigitte...

Mais il retomba épuisé, ne prononçant plus une parole.

M. Pannetier avait bien, en effet, une lettre bleue à la main. Il avait retiré de l'enveloppe un chèque qu'il reconnaissait et il lisait le mot simple qui l'accompagnait.

« Monsieur,

« Veuillez trouver le chèque de vingt mille francs que vous m'avez donné un jour, en échange d'une promesse que j'ai tenue. La famille que j'ai eu la chance de sauver m'a largement récompensée, et j'ai accepté cet argent pour vous rendre le vôtre.

« Je ne suis à Paris que jusqu'à demain. J'y suis venue pour recevoir la médaille d'or des sauveteurs. Grand-mère n'est plus. J'ai eu la douleur de la perdre il y a un mois. Je vais reprendre mon métier de nageuse pour vivre et je vais tâcher de faire de grandes tournées. J'ai tant de chagrin de tout et de tout encore.

« Salutations empressées.

« Brigitte LEMERCIER. »

•

Brigitte acheva de boucler sa valise et sonna le garçon d'étage.

— Faites descendre mes bagages, je vous prie.

— Justement, j'allais frapper à la porte de mademoiselle, dit le garçon. Un monsieur désire lui parler.

— Je ne reçois pas. Je n'y suis pour personne, répondit-elle d'un ton las.

— Il m'a prié de vous remettre cette lettre, si vous ne vouliez pas le recevoir.

— Donnez.

Brigitte lut et tressaillit.

Par la porte restée entr'ouverte, elle aperçut la silhouette tassée de M. Pannetier qui attendait humblement de pouvoir venir à elle.

Il força la consigne et entra.

— Monsieur !... balbutia la jeune fille.

— Pardon, fit-il en s'écroulant à genoux devant elle. Pardon !

— Relevez-vous, monsieur... Est-il vrai que Jack ?

— Jack est malade, terrassé par la fièvre. C'est ma faute. Je suis coupable envers vous deux... Il veut repartir là-bas... Il ne faut pas... Vous seule pouvez l'empêcher...

Brigitte se redressa fièrement.

— Monsieur, dit-elle d'une voix calme qui ne tremblait pas, on m'a fait aujourd'hui en Sorbonne un honneur que je ne méritais pas. Quiconque eût agi comme moi à ma place en sauvant cette famille. Je l'ai accepté, émue. Si, ce soir, je possède un peu d'or, il tient tout entier dans l'écrin où repose cette médaille. Je ne suis riche que de cela. Pas plus qu'il y a un an, je ne puis entrer dans votre famille. Il est préférable que je ne revoie pas Jack. Pourquoi lui faire du mal en ravivant les souvenirs du passé ? Qu'il soit heureux, puisque c'est loin de moi qu'il doit l'être.

— Vous êtes dure, mademoiselle, et je le mérite. Mais maintenant je vous connais et je sais que ce que vos lèvres disent, votre cœur ne le pense pas. Il n'y a pas que Jack, il y a sa mère qui se meurt de son éloignement. Votre refus à venir la tuera parce qu'il repartira.

— Tant pis ! fit-elle. C'est vous qui l'aurez voulu.

Et elle quitta la chambre, sa valise à la main.

Lorsque Jack sortit de sa crise de fièvre, le lendemain matin, il vit, penchées sur son visage, deux femmes qui lui souriaient.

L'une était sa mère.

L'autre, une infirmière toute blanche.

Il fixa cette dernière étrangement.

— Oh ! comme j'ai mal ! fit-il douloureusement. Vous ressemblez tellement à...

— A Brigitte, acheva M. Pannetier. Oui, Jack. Regarde-la bien, c'est elle !

— Toi ? c'est toi ? s'écria le jeune homme. Va-t'en... je ne veux plus de toi... tu ne m'aimes plus... tu m'as fait souffrir... tu m'as abandonné... tu ne m'as plus écrit... je te hais !... Va-t'en, te dis-je... Je ne veux plus te voir !

— Jack, dit doucement M. Pannetier en prenant la main encore brûlante de son fils, ce n'est pas elle la coupable, c'est moi. Plus tard, je t'expliquerai... quand tu seras remis. Elle n'a jamais cessé de t'aimer... Elle est digne de ton amour. Elle m'a donné une grande leçon, et trop tard j'ai compris qu'il y avait de grands cœurs chez les humbles et de grandes amours allant jusqu'au sacrifice dans l'âme des petites filles simples et droites de France. Tu peux lui tendre les bras.

— Mère, demanda Jack, qui doutait encore des paroles de son père, c'est bien vrai ?

— Jack... donne-moi ta main, répondit Mme Pannetier. Là... Je la mets dans celle de Brigitte qui, depuis tout à l'heure, est ma fille. Elle a pris le costume d'infirmière pour que tu sois moins impressionné. Elle t'adore.

Brigitte passa son bras sous la tête douloureuse de celui qu'elle n'avait cessé d'adorer.

Elle se pencha, sa joue frôla celle du jeune homme et leurs lèvres se trouvèrent tout naturellement.

M. et Mme Pannetier se retirèrent sur la pointe des pieds et refermèrent la porte derrière eux.

Seuls devant l'immensité de leur bonheur, les deux fiancés ne se dirent rien, mais, tendrement enlacés, ils se regardèrent ardemment et tout ce que pensait l'un, l'autre le devinait.

L'épreuve avait pris fin. Ils étaient heureux.

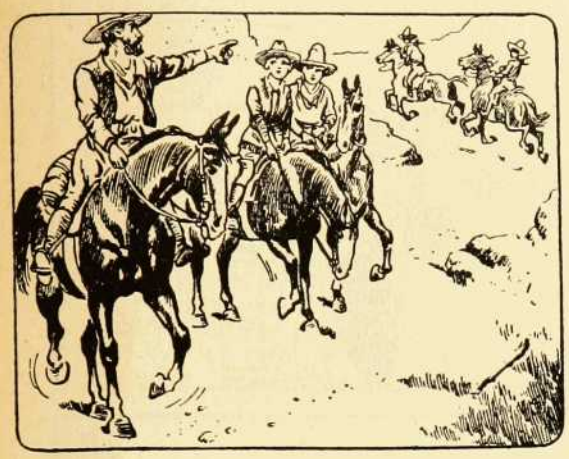
JACQUES SAINT-PRIEST



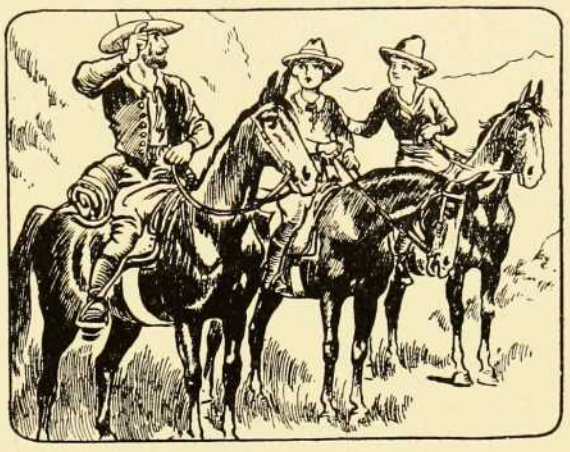
LE MYSTÈRE DU RANCH



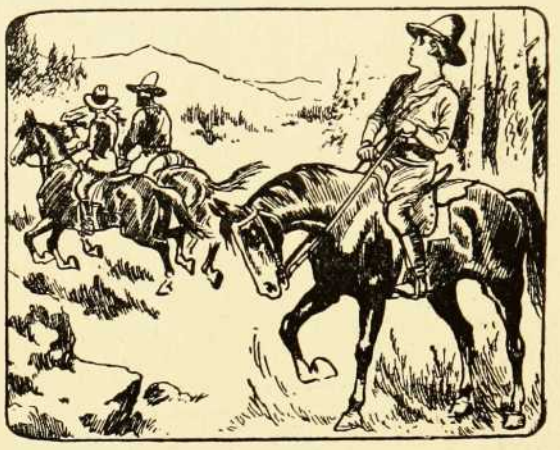
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SIXIEME EPISODE



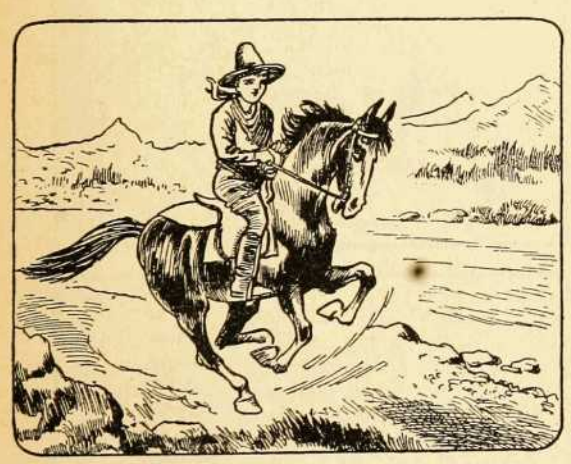
1 — Les deux bandits firent mine d'être effrayés par l'arrivée de l'homme à la barbe, tel que le complot avait été arrangé. A la vue du prétendu sauveur, ils firent tourner leurs chevaux et s'éloignèrent au galop. "Vous serez maintenant en sûreté," dit Gus Cordeau, souriant.



2 — Après l'avoir remercié pour son aide opportune, Marc le présenta à Françoise. "Voici la fille de M. Valois," dit-il. "Vous m'avez dit, je crois, que vous désiriez obtenir du travail sur son ranch ?" Gus Cordeau sourit et répondit affirmativement.



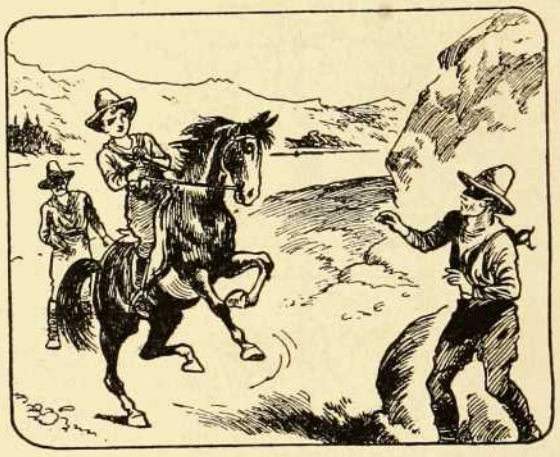
3 — "C'est bien cela, en effet !" répliqua-t-il. "Mais j'ai perdu mon chemin ! Toutefois, si Mlle Valois me le permet, je l'escorterai et la protégerai jusqu'à son domicile." Quelques minutes plus tard, le rusé contremaître s'en allait avec Françoise.



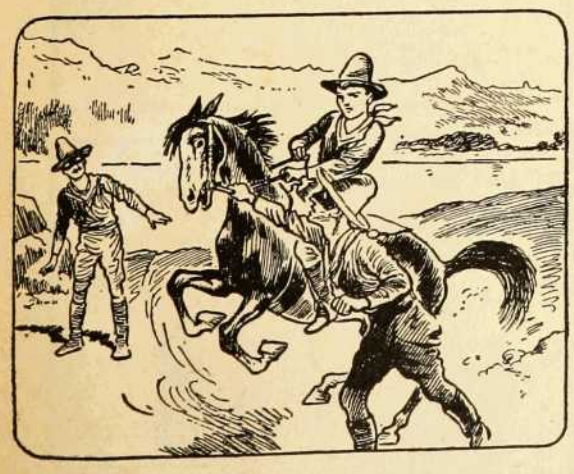
4 — "Eh bien, je suis content que l'étranger à la barbe ait escorté Françoise jusqu'au ranch," pensa Marc, pendant qu'il galopait dans la direction opposée. "J'espère aussi que M. Valois l'acceptera comme contremaître sur sa ferme."



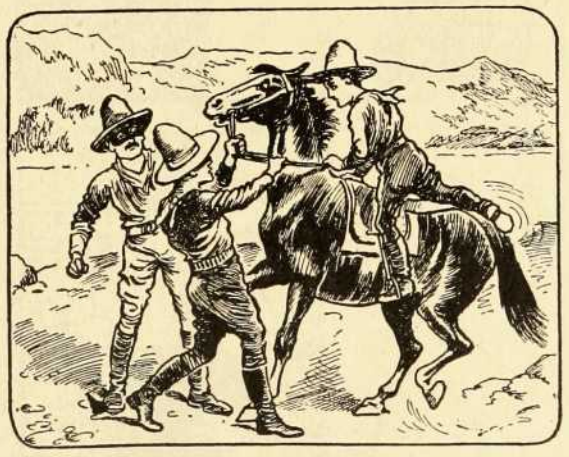
5 — Marc songeait encore à la manière dont Françoise avait été délivrée des deux bandits masqués, quand soudain l'un des hommes masqués s'avança sortant de derrière un rocher. "Haut les mains, garçon !" cria-t-il. Aussitôt, Marc tira sur les guides.



6 — Il n'avait, cependant, pas l'intention de se laisser capturer par le bandit. Faisant tourner son cheval, il allait s'élancer dans une autre direction, lorsqu'il arriva en face du second bandit masqué ! Il se trouvait, de nouveau, pris dans un piège.



7 — Le second bandit s'approcha vivement et saisit la bride avant que Marc pût lancer son cheval au galop. "Non, mon garçon, tu ne nous échapperas pas cette fois !" lui dit son ravisseur entre ses dents. "Nous te tenons bien maintenant !" ajouta-t-il.



8 — Le premier bandit s'approcha vivement, les paupières clignotant à travers les fentes du masque noir qui cachait sa figure. "Holà, descends de ta selle et fais vite !" coupa-t-il. Sans un mot, Marc descendit de son cheval, comme lui demandait le bandit.



9 — Escorté de ses deux ravisseurs, chacun lui tenant un bras, Marc était entraîné on ne sait où quand, soudain, une voix leur cria de s'arrêter. Se retournant à demi, Marc aperçut un gros homme dont la tête dépassait un rocher. Il tenait une carabine.

[*Suite au prochain numéro*]

LE LIMIER PASSE-PARTOUT

EPISODE NUMERO QUINZE



[*Suite au prochain numéro*]

RIEN DE SÉRIEUX

Un monsieur arrive à l'église. Il est habillé tout en noir, et tient une couronne mortuaire dans la main. Il regarde le cortège brillant des invités, des toilettes éclatantes :

— Ça y est ! J'ai encore confondu : c'était un mariage que j'avais aujourd'hui.

•

— Vous êtes accusé d'avoir jeté votre femme par le fenêtre.

— J'ai agi dans un moment d'égarement.

— Oui, mais voyez comme ça aurait pu être dangereux si quelqu'un était passé à ce moment-là !

•

Un Marseillais raconte qu'il vient de faire une ascension en ballon :

— Nous sommes montés à une hauteur, à une hauteur !... Et la terre était petite, petite... un point dans l'espace !... Ah ! je vous réponds qu'il a fallu bien viser pour descendre !

•

Un fumeur normand, d'autres disent gasçon, présente son porte-cigares ouvert à son voisin de droite.

— Merci, je ne fume pas.

Il se retourne vers son voisin de gauche.

— Je ne fume pas, merci.

Sa femme lui souffle tout bas :

— Tu n'en offres pas au capitaine ?

— Ah ! non ; lui, il fume !

•

Un chasseur marseillais racontait hier une de ses prouesses.

— Z'aperçois un zour, dit-il, un merle comme zamais z'en avais vu... Ze le tire, pan !... I-tombe !

— Le tirez-vous au vol ou bien posé ? lui demanda-t-on.

Alors, le Marseillais, très embarrassé, hésitant :

— Entre les deux, mon bon !

Marius Capoulade, de Marseille, raconte à un Parisien un duel qu'il a eu avec un journaliste du cru.

— Ça se termina, ma foi, par un coup d'épée qui mit mon adversaire pour trois mois sur le flanc.

— Oh ! oh !... quelle était donc la région intéressée ?

— Té, pardi, toute la rézion du Sud-Est !

•

Un Marseillais interrogeant son fils, lui demande :

— Combien y a-t-il d'assents ?

— Trois.

— Tu es bien sûr ?

— Et qui sont ?

— L'assent aigu, l'assent grave et l'assent circonflexe.

— Et l'assent dé Marseille, pour quoi qué tu lé comptes ?

•

Voici un proverbe américain qui, par hasard, n'est pas dû à Franklin. Un bien joli proverbe tout de même. On voudrait le voir offrir à la méditation de nos écoliers. Il dit : « Quand tu as froid, va couper du bois pour ta grand-mère. »

Pour ta grand-mère, parce que son âge non seulement l'empêche de couper du bois, mais la fait souffrir plus que toi du froid. Et, à couper du bois, tu te réchaufferas le corps ; à couper du bois pour ta grand-mère, tu te réchaufferas le cœur.

•

A table d'hôte, Loriquois verse complaisamment, à droite et à gauche, toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui.

— Mais, monsieur, lui dit un de ses voisins, vous nous donnez tout et ne gardez rien.

— Oh ! soyez tranquille, maintenant je vais pouvoir m'en faire apporter du frais.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— Je viens peut-être de perdre ma place, en répondant à mon patron comme la bonne nous répond !

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*



— Puis-je vous confier ce rôti jusqu'à demain ? Nous attendons ce soir des amis qui font d'ordinaire l'assaut de ma glacière.

Les journaux américains sont inépuisables. Ils racontent toujours d'admirables histoires, et avec force détails. Dernièrement, c'était le récit d'un combat singulier entre un lion et deux aigles. La rencontre a eu lieu dans une plaine déserte du nord-ouest des Etats-Unis.

Deux aigles aperçoivent un lion — les lions américains ne ressemblent en rien aux lions d'Afrique : ce sont de tout petits lions. Celui-là sortait d'un petit bois quand il sentit fondre sur lui les deux oiseaux, qui se cramponnèrent à lui, essayant de l'enlever. Peut-être l'avaient-ils pris pour un mouton ; l'oiseau de Jupiter n'est pas un bon zoologiste.

Le lion se défendit bravement, et la lutte dura plus d'une demi-heure.

Finalement, le lion, dont le sang coulait par plusieurs blessures, se réfugia dans le bois, et les aigles, qui portaient eux aussi les marques de cette lutte, s'envolèrent pour regagner leur aire dans les montagnes voisines.

•

— Le joli petit garçon ! Quel âge avez-vous, mon enfant ?

— Ça dépend, monsieur. Quand je suis avec papa, j'ai huit ans ; mais, quand je suis avec maman, j'en ai six !

•

— Papa, les champignons poussent toujours dans les endroits humides ?

— Oui, mon enfant.

— Alors, c'est pour ça qu'ils ont la forme d'un parapluie.

•

Le jeune Toto a entendu dire que les livres de classe peuvent contenir certains microbes.

Alors, gentiment, pour rassurer son père :

— Sois tranquille !... Je ne les ouvre pas.

•

— Mademoiselle, est-ce que vous puniriez un enfant pour quelque chose qu'il n'aurait pas fait ?

— Jamais, mon petit. Ce serait injuste !

— Alors, mademoiselle... je... je n'ai pas fait mes devoirs.

Le Client. — Je désirerais un singe.

L'Employé, montrant sa belle collection empaillée. — Choisissez, monsieur !

Le Client. — C'est que je le voulais vivant !

L'Employé. — Patron ! on vous demande !

•

Larmes de crocodile.

D'où vient cette curieuse expression, que l'on retrouve dans presque toutes les langues modernes ? L'origine s'en perd, semble-t-il, dans la nuit des temps. En tout cas, les auteurs grecs et latins employaient l'équivalent à peu de chose près. Et Virgile assure que le crocodile pleure à la vue de l'homme pour endormir sa méfiance, l'engager à s'approcher et le happer entre l'étau de ses formidables mâchoires.

C'est donc par analogie qu'au figuré on qualifie le fait du monsieur ou de la dame qui feint de fondre en larmes pour éveiller un sentiment de pitié dans l'âme de ceux qu'il ou qu'elle veut tromper.

Erasmus reproduit, lui aussi, une légende encore plus amusante suivant laquelle les crocodiles pleureraient pour rendre plus glissantes les berges des rivières où trébuchent leurs victimes.

En réalité, le crocodile ne pleure pas, mais il émet une sorte de gémissement plaintif, qui rappelle vaguement celui du chien. Et il n'en fallait pas davantage pour qu'on l'accuse de verser « des larmes de crocodile ».

•

— Comment ! vous ne savez pas si vous accepterez l'héritage de votre vieil oncle ?

— Y a une clause qui m'embête un peu : l'obligation d'épouser ma vieille tante qui a horreur de la solitude !

•

Le Client. — Ce poulet est ce que j'ai mangé de plus coriace dans ma vie !

Le Garçon, d'un ton confidentiel. — Alors, c'est que Monsieur n'a pas encore goûté à nos côtelettes !

LE PETIT DOCTEUR DE VOTRE RADIO

Cette chronique du *Petit Docteur de votre Radio* que nous nous efforcerons de faire paraître à toutes les quinzaines, comportera, sous le titre de "Boîte aux Lettres", une section consacrée au courrier-questionnaire. En d'autres termes, tout lecteur qui serait désireux de connaître certains détails concernant la radio en général ou encore certaines particularités en marge de son propre appareil récepteur, est cordialement invité à écrire à notre collaborateur qui s'engage à répondre ici-même, aussi régulièrement que possible. On n'aura qu'à adresser comme suit : "Petit Docteur de votre Radio", Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal.

QUALITÉS REQUISES POUR UN BON RÉCEPTEUR

Sensibilité. Dites-vous que c'est bien là la propriété que doit avoir un poste-récepteur pour capter les postes-émetteurs faibles ou éloignés. Mais attention ! Ce qui importe, c'est que le récepteur ne doit pas être branché sur une antenne d'occasion. Dans ce cas, il se peut que le récepteur soit *mou*, alors qu'avec une bonne antenne, il devient possible de le relever au point satisfaisant.

Dynamisme. Rien de plus simple. Pour mieux en juger, il suffit de se trouver dans les conditions les plus difficiles. Si, par exemple, le récepteur doit être utilisé pour fins de danse, le *test* sera mieux réussi dans une grande salle remplie d'une assistance nombreuse. Dans ce cas, rien n'absorbe mieux le son qu'une foule compacte.

Sélectivité. Problème plus compliqué mais parfaitement soluble. Constatez tout d'abord que le moindre déplacement du bouton sur le cadran vous fait passer d'un poste à un autre. C'est un commencement, mais vous serez beaucoup mieux fixé si, le récepteur étant syntonisé sur un poste local, vous n'entendez pas simultanément un poste voisin un soir où la réception est excellente. Votre récepteur, dans ce cas est réellement sélectif.

Réalisme. C'est la sensation de la présence réelle de l'orchestre ou du conférencier. Comme il est difficile de savoir l'apprécier au juste ! Même les musiciens dont l'oreille est pourtant très développée, émettent souvent des jugements inexacts sur ce point. Serait-ce à croire que ces derniers ont raison contre les techniciens ? Pas du tout ! La preuve, c'est qu'à force de mises au point, le technicien ajoute à la réception ce qu'il lui manque.

Le meilleur moyen de savoir si votre appareil transmet fidèlement, avec réalisme, l'annonceur que vous écoutez semblera vous parler avec autant de netteté que si vous vous trouviez à ses côtés dans le studio. Vous pouvez encore répéter l'expérience avec un orchestre afin de constater si votre appareil vous donne exactement le timbre de chaque instrument. Voilà le meilleur moyen de déterminer si votre poste-récepteur est fidèle ou non, s'il a la qualité de réalisme ou non.

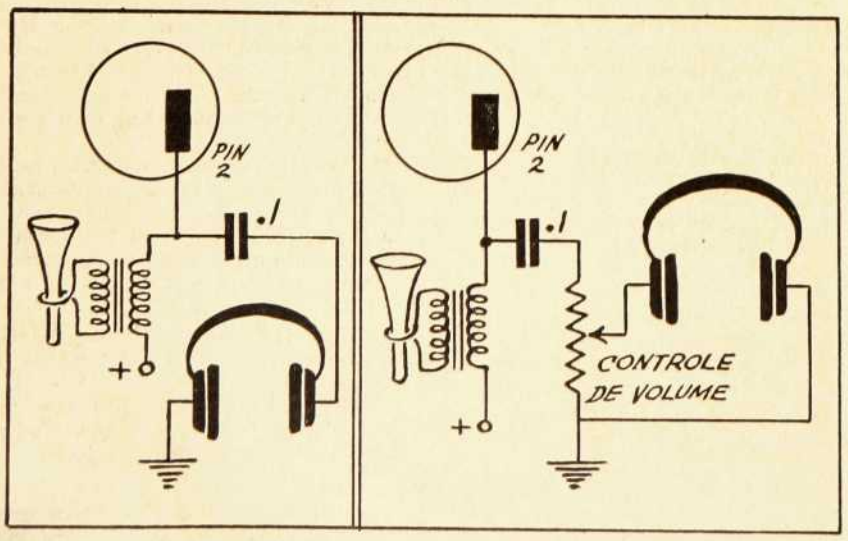
Evidemment, chacun voudrait que son appareil eût toutes ces qualités, mais cela est trop demander car il est impossible de concilier à la fois, sensibilité, sélectivité et réalisme d'une manière parfaite. Comme preuve de quoi on a bien raison de dire que la perfection n'est pas de ce monde.

CHARLES RIOPELLE

LA BOITE AUX LETTRES

QUESTION. — Je sais qu'il est impossible de capter sur mon poste récepteur avec une paire d'écouteurs que je pourrais installer moi-même. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer comment procéder à une telle adaptation. Vous me rendriez service, car j'aime à écouter la radio le soir lorsque ma famille dort. Votre obligé. C.-A. V., 2594, rue Manufactures, Montréal.

REPONSE. — Afin de mieux vous indiquer comment procéder, j'ai cru qu'il serait plus simple de vous préparer le schéma que voici ci-dessus. Vous verrez, en l'étudiant, que le montage peut se faire de deux manières. — Radio-Docteur.



Collaboration spéciale au "SAMEDI" par **RADIO SERVICE INC.**

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le pape Grégoire le Grand et les cardinaux Mazarin, Richelieu et Wolseley aimaient beaucoup les chats. Samuel Johnson portait le sien au marché pour lui faire manger des huîtres fraîches. Le prince Potemkin fit cadeau d'un chat à la Grande Catherine de Russie pour s'attirer ses bonnes grâces. Charles Dickens avait un chat sourd qui se tenait aux côtés de son maître pendant qu'il écrivait et éteignait la chandelle pour lui faire cesser son travail.

•

L'économie du Chili est basée principalement sur la production du nitrate et du cuir. Or, durant les six premiers mois de l'année courante la production du nitrate s'est élevée à 594,000 tonnes, au lieu de 458,000 tonnes pour la période correspondante de 1944, et celle de cuivre a fait voir une légère augmentation, à 244,000 tonnes, du total de 242,000 tonnes pour les six premiers mois de 1944.

•

A Landis, ville du nord-est de la Saskatchewan, quarante-quatre familles vont entreprendre l'étude de l'exploitation co-opérative agricole. Une conférence sur ce sujet, la première de ce genre au Canada, eut lieu dans cette ville, sous la direction du département provincial d'éducation. Des représentants de diverses organisations co-opératives et plus de 150 personnes y assistèrent. On compte que ce groupe de quarante-quatre familles étudiera sérieusement les problèmes co-opératifs en ce qui concerne le groupement des fermiers et leurs travaux en commun. Si les plans se développent d'une façon satisfaisante, on espère que le projet débutera au printemps.

•

En reprenant ses fonctions le 12 septembre, immédiatement après la libération, le maire de Nanking Ma Chao-chun a fait connaître les projets de reconstruction de la ville qui comprennent des secours d'urgence aux victimes de la guerre et aux réfugiés, avec consentement de prêts aux dirigeants des entreprises commerciales et industrielles ; la récompense des actes de bravoure et de loyauté ; le rajustement de la situation économique pour améliorer les conditions d'existence et la punition des traîtres.

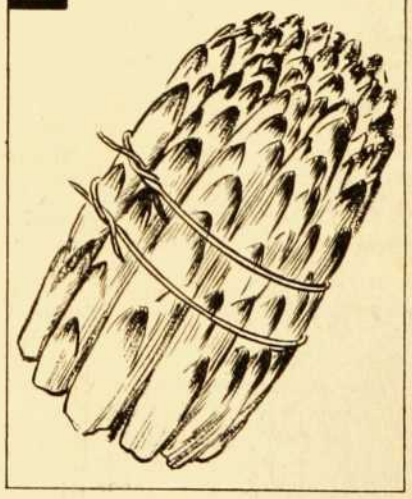
•

Jugement porté par Bernard Shaw sur les *Chemins de la Liberté*, roman du fameux Jean-Paul Sartre : "Voilà un écrivain qui a longuement disserté sur les intentions des autres et qui n'arrive pas à connaître les siennes."

•

Le magazine *Time* publiait récemment des notes biographiques de Lord Alexander, nouveau Gouverneur-Général du Canada et rappelait à ce propos qu'il comptait plusieurs catholiques parmi ses ascendants. Disons, pour éviter toute confusion à ce sujet, que Lord et Lady Alexander sont eux-mêmes des anglicans.

L'ASPERGE EST LE PLUS ANCIEN LEGUME CONNU.



On croit généralement que c'est après l'autre guerre que fut mis à la mode, par André Maurois, l'emploi du mot *climat* dans le sens d'ambiance intellectuelle et morale. Cependant, Schiller, dans la préface des *Brigands*, en 1782, a pu écrire : "Cette œuvre a paru ; le monde a dû trouver sa majesté morale offensée par l'auteur. Tout son excuse est le climat sous lequel il a travaillé."

•

La France tient le premier rang dans le domaine de la parfumerie et la terre provençale a la réputation de donner à ses fleurs un arome incomparable. Déjà au XVe siècle, Montpellier, Narbonne et Grasse étaient des centres de distillation particulièrement florissants. Catherine de Médicis encourage ce commerce. On importe d'Orient des peaux odoriférantes destinées aux pourpoints, aux ceintures et surtout aux gants. Sous Louis XIII, le goût des parfums est si poussé que les personnages les plus en vue de la cour de France n'hésitent pas à prêter leur nom à des compositions raffinées : poudre à la maréchale d'Aumont, essence à la duchesse Orsini de Néroli, etc. Le Roi Soleil interdit cette mode : il ne peut supporter les parfums. Sous Louis XV, tout est changé et, de nouveau, la vogue des senteurs est telle que les étrangers baptisent l'entourage du roi de France "la cour des parfums." Marie-Antoinette avait une prédilection pour la violette qui fit fureur durant tout son règne, et les jeunes partisans de Louis XVIII ne devront leur surnom de Muscadins qu'à l'usage immodéré qu'ils faisaient du musc.

•

Pliny, un rat blanc qui appartient à l'Université de Minnesota, a appris à se procurer sa nourriture en mettant lui-même en action une machine à mortaiser (slot machine). Il commença par se tenir debout sur ses pattes de derrière afin d'atteindre une chaîne qui, une fois tirée, déposait à côté de lui une bille d'agate. Pliny la prenait alors avec ses pattes de devant et la plaçait d'un côté de sa cage Ce mouvement interrompait un courant électrique et occasionnait ainsi le déplacement de la nourriture qui tombait d'elle-même dans le bol placé de l'autre côté de la cage. Bien que l'opération se fit en quelques secondes, Pliny était si vif qu'il était d'ordinaire rendu auprès du plat quand sa pitance y était déposée.

•

Des amis insistaient affectueusement auprès de Tristan Bernard pour qu'il consentit à se présenter à l'Académie. — Songez, lui disait-on, plus de candidatures, plus de visites... et l'on passe comme une lettre à la poste. — Oui... fit le souriant humoriste, évidemment, il y a quelques facilités. Mais je ne me déciderai que le jour où, en nous élisant, on nous remettra le discours académique tout prêt.

Draps, Taies d'Oreillers et Ensembles

WABASSO EN D'ATTRAYANTS EMBALLAGES APPROPRIÉS



ENSEMBLE WABASSO KILDONAN . . . Un drap et deux taies d'oreillers avec bordure en couleur insérée entre deux ourlets à jour ; se trouve en bleu, or, vert, rose, pêche et mauve.



ENSEMBLE WABASSO MANITOU . . . en un emballage de fête exclusif. Un drap à bordure de couleur et deux taies d'oreillers à double bordure de couleur. Se trouve en bleu, or, vert, rose, pêche et mauve.



ENSEMBLE WABASSO CONCORD . . . Un drap et deux taies d'oreillers à double liséré piqué au point de cordonnet en bordure. Se trouve en blanc, bleu, or, vert, rose et mauve.



pour la Noël

Une étrenne aussi agréable à acheter qu'à recevoir — la luxueuse toile Wabasso de literie, si douce, si confortable, présentée par paires ou en ensembles dans d'attrayants emballages. Chaque ensemble se compose d'un drap et de deux taies d'oreillers ; on en trouve avec les bords finis au point de flèche, d'autres qui ont des bordures de couleur ou des lisérés piqués au point de cordonnet.

Chacun de ces ensembles est joliment présenté dans un emballage de fête, n'attendant que la carte de Noël, messagère de vos voeux.

Demandez les emballages de fête Wabasso
chez votre fournisseur préféré.

Réclamez toujours

WABASSO COTTONS



la marque déposée

T'AS PAS?

LÉON MOREAU
RIVIÈRE BLEUE
QUE
273 47-C-3739



T'AS-PAS DÉJÀ SORTI DE TES GONDS UN JOUR QU'UN CLIENT T'AVAIT APPELÉ POUR TE DIRE QU'IL ATTENDAIT TOUJOURS CE CONTRAT QUE TU ÉTAIS CENSÉ LUI AVOIR EXPÉDIÉ?



ET TU TE DÉCIDES D'ALLER FAIRE À CES GENS DU BUREAU DE POSTE UNE LEÇON QUE LEUR A BIEN MÉRITÉE LEUR MANQUE D'EFFICACITÉ



ET À TON RETOUR À TON BUREAU, LE FACTEUR EST LÀ QUI T'ATTEND POUR TE REMETTRE LA "LETTRE PERDUE" AVEC, SUR L'ENVELOPPE, LA MENTION "ADRESSE INCOMPLÈTE"



T'AS-PAS ALORS DÉCIDÉ DE FAIRE TA PART POUR AIDER LA POSTE EN ADRESSANT DORÉNAVANT TES LETTRES AVEC UN PEU PLUS DE SOIN ?

BRASSERIE **BLACK HORSE** DAWES